N° 510 — Tome CXXXV 16 Septembre 1919

MERCVRE

DE

FRANCE

Trentième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, GEORGES BATAULT, J.-W. BIENSTOCK, JACQUES-ÉMILE BLANCHE,
DOCTEUR MAURICE BOIGEY, R. DE BURY,
LÉON DEFFOUX, ÉTIENNE FOURNOL, LEVEL-RÉGNÉ, HENRI MAZEL,
CHARLES MERKI, MONTE CITORIO, JEAN NOREL, GEORGES PALANTE,
RACHILDE, J.-L. WALCH, A. ZÉRÉGA-FOMBONA.

PRIX DU NUMÉRO

France... 1 fr. 50 | Étranger... 1 fr. 75

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

—

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXIX

SOMMAIRE

—

N° 510. — 16 SEPTEMBRE 1919

A. Zéréga-Fombona.....	*Le Symbolisme français et la Poésie espagnole moderne*.....	193
Etienne Fournol.....	*Les Volets du Diptyque : II. les Chefs de l'Occident : leurs décisions*.....	225
Level-Régné.....	*Poème*.....	245
Georges Batault.....	*Tocqueville et la Littérature américaine*.....	248
Dr Maurice Boigey.....	*Culture Physique et Beauté plastique.*	262
Jacques-Émile Blanche....	*La Jeunesse de Georges Aymeris* (Première partie).....	273

REVUE DE LA QUINZAINE

Rachilde.....	*Les Romans*.....	302
Georges Palante.....	*Philosophie*.....	309
Henri Mazel.....	*Sciences sociales*.....	313
Charles Merki.....	*Archéologie, Voyages*.....	318
R. de Bury.....	*Les Journaux*.....	323
Henri Albert.....	*Lettres allemandes*.....	330
J.-L. Walch.....	*Lettres néerlandaises*.....	334
Divers.....	*Bibliographie politique*.....	337
—	*Ouvrages sur la Guerre de 1914-1919.*	345
	A l'Etranger :	
	Allemagne (Henri Albert).....	358
	Italie (Monte Citorio).....	362
Léon Deffoux.....	*Variétés : Sur la non-publication du Journal des Goncourt*.....	367
Mercvre.....	*Publications récentes*.....	370
—	*Echos*.....	372

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

La Connaissance

*9, Galerie de la Madeleine, 9. - PARIS VIII^e^*

Fondée pour servir les lettres, " La Connaissance " a d'abord créé un nnement de lecture où l'on trouve les ouvrages les plus importants de la érature contemporaine. Son programme d'éditions, établi en 1919, attirera ttention des lettrés et bibliophiles qui se feront inscrire pour recevoir le alogue de bibliophilie et critique à paraître.

Extrait du Catalogue

Collection in-8 raisin.

1° J. BARBEY D'AUREVILLY : **Le Cachet d'Onyx-Léa**. Les deux mières Diaboliques (1831-1832), inédites, tirage 1.050 ex. Le succès de cette mière édition ne laisse plus disponibles que quelques japon imp. 45 fr., hol- de 35 fr., vergé d'Arches 12 francs.

2° Pour paraître le 15 octobre.

Trois Contes de VILLIERS L'ISLE-ADAM : **Le droit du Passé. La orture par l'Espérance, Les Filles de Milton** avec le fac- nile de la lettre dédiant ce conte à V.-E. MICHELET et orné *d'un portrait et is eaux-fortes* de HENRY DE GROUX, gravés d'après ses dessins et pastels ginaux qui seront exposés fin octobre. Tirage 525 ex., dont 25 japon ancien a forme réimposés, contenant des états et une quintuple suite des eaux-fortes fr. (*tous souscrits*), 30 japon impérial : 36 fr., 70 hollande Van Gelder : 30 fr. 100 vélin pur fil Lafuma : 20 francs.

3° Pour paraître le 15 novembre.

J. PÉLADAN : **Le Livre Secret**, suivi d'une glose de V.-E. MICHELET. cet ouvrage *posthume* appelé à donner un aspect curieux, inconnu et achant de l'auteur du " Vice Suprême ", avec un portrait et deux eaux-fortes HENRY DE GROUX.

4° *Pour paraître le 1^er^ novembre.*

CHARLES COUSIN : **Le Vœu de l'Etre**, poèmes, avec un frontispice HENRY DE GROUX.

Collection des chefs-d'œuvres (ancienne collection H. FERREYROL, in-18 irage restreint sur Japon, Chine ou Hollande Van Gelder Zonen filigrané F. papier dont la " Connaissance " a la seule propriété).

L'abbé PRÉVOST, **Manon Lescaut.**
japon 35 fr., hollande 18 fr.
THOMAS, **Tristan et Iseult**
japon 28 fr., hollande 8 fr. 50
O. MIRBEAU, **Le Calvaire.**
ine ou japon 45 fr., hollande 15 fr.
Mme DE LA FAYETTE,
La Princesse de Clèves
japon 35 fr., hollande 9 fr. 60

Prosper MÉRIMÉE, **Carmen** (rare) : 25 fr.
— **Colomba**
japon, chine 40 fr., hollande 12 fr.
Ch. BAUDELAIRE, **Les Fleurs du Mal.**
japon 45 fr., hollande 30 fr.
— **Petits poèmes en prose.**
japon ou chine 40 fr., hollande 25 fr.
Pour paraître dans la collection :
Anatole FRANCE, **Le Lys Rouge.**

Collection Critique

publiée par

Le Carnet-Critique

*208, rue de la Convention, 208. — PARIS XV^e^*

Henri Barbusse.....

Maurice Barrès.....

Romain Rolland.....

Charles Maurras.....

Anatole France.....

Paul Bourget.....

Maurice Maeterlinck...

Laurent Tailhade.....

Colette Willy.....

Paul Fort.....

Henri Bergson.....

Henry Bataille.....

St-Georges de Bouhélier

Bourdelle.....

Saint-Saëns.....

Le **Carnet-Critique** commencera, le **1^er^ octobre**, la publication d'une Collection critique, littéraire, philosophique, théâtrale, artistique et musicale.

Chaque étude paraîtra en élégante plaquette, dans le format du *Carnet-Critique*.

Chaque plaquette comprendra :

1° Un portrait de l'auteur commenté ;

2° Une biographie ;

3° Une étude générale ;

4° Une bibliographie complète (dates de publication, noms des éditeurs, prix des ouvrages, etc.), le tout formant un véritable document mis à la portée du public à un prix extrêmement modique :

Première série :

15 MONOGRAPHIES (voir la liste ci-contre), par MM. Henri Hertz, Gustave-Louis Tautain, Jean Bonnerot, Georges-Armand Masson, Louis de Gonzague-Frick, Roger Allard, Paul Blanchart, André Marot, etc.

Abonnements à la série complète

Édition ordinaire	**France**...	**25 fr**
	Étranger.	**30 »**
Édition de luxe sur papier Hollande.	**France**...	**100 fr**
	Étranger.	**110 »**

Prix de l'exemplaire séparé :

Édition ordinaire	**France**....	**2 fr**
	Étranger..	**2.5(**
Édition de luxe sur papier Hollande.	**France**....	**7 fr**
	Étranger..	**7.5(**

Le prix des abonnements est garanti **contre toute augmentation** jusqu'au **25 septembre.**

Le prix des exemplaires séparés est **susceptible de majoration.**

LES LIVRES COÛTENT CHER. IL FAUT LES BIEN CHOISIR.

A cet effet, lisez :

Le Carnet Critique

REVUE EXCLUSIVEMENT CRITIQUE

(Littérature, Philosophie, Histoire, Théâtre, Arts plastiques, Musique)

Directeur : **M. Gaston RIBIÈRE-CARCY**

GUIDE DES LIVRES NOUVEAUX

Spécimen : 0.60

208, rue de la Convention. — Paris XV^e

Impartial, Le Carnet Critique signale à l'attention du public les ouvrages les plus intéressants, de quelque tendance soient-ils.

Collaborent ou ont collaboré au *Carnet Critique :* MM. Henri Barbusse. — Jean de Bonnefon. — Ernest-Charles. — Victor-Emile Michelet. — Charles Saunier. — Edouard Schuré. — Laurent Tailhade. — Albert Thibaudet, etc.

ABONNEMENTS

FRANCE	Un an	12 »
	Six mois	6.50
	Trois mois	3.50
ÉTRANGER	Un an	15 »
	Six mois	8 »

L'abonnement au **Carnet Critique** *se trouve plus que remboursé par le prêt trimestriel et gratuit d'un ouvrage nouveau au choix de l'abonné.*

Il faut mettre à la portée du public toutes les œuvres nouvelles

LA BIBLIOTHÈQUE DU CARNET-CRITIQUE

répond à ce besoin en prêtant ses livres (France et Étranger) à des conditions exceptionnellement avantageuses

ABONNEMENTS :

	(1re SÉRIE)	(2e SÉRIE)	(3e SÉRIE)	(4e SÉRIE)
rt de	1 livre par mois	2 livres par mois	3 livres par mois	4 livres par mois
ndant 1 an	10 francs	18 francs	25 francs	31 francs
ndant 6 mois	6 »	10 »	13 »	16 »
ndant 3 mois	3 » 50	6 »	7 » 50	9 »

Catalogue gratuit avec notice explicative.

LE TEMPS EST PRÉCIEUX : Il faut éviter au public les recherches inutiles et la multiplicité des opérations.

A LIBRAIRIE DU CARNET CRITIQUE

alise les opérations. — Elle se charge de tous ordres d'*achat de livres* ou d'*abonnement aux périodiques* à des conditions uniques. — Demander spécialement sa **tice gratuite**

NOTA. — Tous les abonnés ou correspondants du *Carnet Critique* reçoivent *gratuitement* le **Bulletin** liographique trimestriel de sa *Librairie*. Ce bulletin comprend toutes les nouveautés parues dans le cou- du trimestre écoulé.

Le prix de l'abonnement
sera élevé
à partir du 15 octobre.

LES MARGES

Revue littéraire fondée en 1903
par M. Eugène MONTFORT.

—

Cette revue, célèbre avant la guerre, a repris, en ces derniers mois, sa publication interrompue par la Guerre.

La collection des Marges est recherchée par les bibliophiles. Elle a fait prime dans plusieurs ventes récentes.

A partir du 15 octobre
l'abonnement d'un an coûtera :

Pour la France : **18 francs** au lieu de **15 francs**.

Pour l'Etranger : **20 francs** au lieu de **18 francs**.

Vous pouvez, **jusqu'au 15 octobre**, vous abonner ou vous réabonner **à l'ancien prix** (15 fr. France. — 18 fr. Etranger.)

Adressez directement mandat ou chèque à M. l'Administrateur des **Marges**, *71, rue des Saint-Pères, Paris (VI^e^).*

QUELQUES ARTICLES PUBLIÉS DEPUIS LA RÉAPPARITION : Paul Æschimann : *Les tendances de la jeune poésie française.* — Julien Ochsé : *René Boylesve intime.* — François Dubourg : *Pour un esprit nouveau à l'Académie française.* — Pierre Lièvre : *Henry Bataille. Les derniers romans de Paul Bourget.* — Michel Puy : *Anatole France et Remy de Gourmont.* — P.-J. Toulet : *Les laideurs officielles.* — Marcel Coulon : *Verlaine Anglais.* — Jules Bertaut : *Le Littérateur du XVI^e^ arrondissement.* — Ambroise Vollard : *Renoir pendant la guerre de 70.* — Léon Deffoux : *Les Origines du Groupe de Médan.* — Maurice des Ombiaux : *Gastronomie et littérature.* — Fernand Divoire : *La Stratégie littéraire.* — *Le Bulletin de l'Académie Goncourt.* — *Anecdotes sur Guillaume Apollinaire* — Joachim Gasquet : *Edmond Rostand pour nous.* — Edmond Jaloux : *L'Anniversaire de la mort de Stuart Merrill.* — Camille Mauclair : *Déclin de l'amour.* — Eugène Montfort : *Mon brigadier Triboulère. Lettre à M. Souday* — *Enquête sur le monument de Paris le plus laid.* — Arthur Cantillon : *Il n'y a pas de littérature belge.* — Michel Puy : *Les Contemporains vus par Léon Daudet.* — Léon Deffoux : *Anecdotes sur Jean Dolent.* — René Martineau : *Léon Bloy en Danemark.* — Pierre Leguay : *La Psychologie de Stendhal. Flaubert pendant la guerre de 70*, etc.

Adresser toutes les commandes, aux Marges, *71, rue des Saints-Pères, Paris (VI^e^)*

LE SYMBOLISME FRANÇAIS

ET LA POÉSIE ESPAGNOLE MODERNE

—

Les poètes sont des dieux libérateurs.
EMERSON.

C'est par deux articles de M. Ventura Garcia Calderon et de M. Marcel Robin que les lecteurs du *Mercure de France* ont appris la mort du plus grand poète espagnol moderne, Ruben Dario. Ce nom est ignoré en France du grand public et aussi d'une grande partie de l'élite littéraire. Un très petit nombre d'écrivains et de lettrés savent que, pendant plusieurs années, habita près du Luxembourg un poète magnifique qui mérite l'admiration des Français, tant pour son talent et son œuvre littéraire en langue espagnole, que par son amour pour la France. La littérature française doit être justement fière de Ruben Dario, car il a été l'apôtre d'idées écloses sur le sol des Gaules, grâce auxquelles l'Amérique espagnole et l'Espagne doivent leur renaissance poétique de ces temps derniers. MM. Robin et Garcia Calderon ont déjà parlé excellemment de la vie et de l'œuvre de Ruben Dario. Nous voulons faire connaître ici au public français comment la poésie symboliste, si discutée en France, a produit en Amérique latine une littérature jusqu'alors inconnue et en Espagne une renaissance du vieux lyrisme castillan.

I

Il serait oiseux de donner une définition de plus de la poésie symboliste ; mais, pour fixer les idées, nous en rappellerons

quelques-unes pour voir si elles conviennent aussi au mouvement lyrique espagnol moderne et si celui-ci correspond vraiment au symbolisme français.

Rien de plus naturel que de rappeler cette idée du symbole d'un des maîtres incontestés du symbolisme, que M. Kahn a donnée dans son beau livre : *Symbolistes et Décadents*.

Mallarmé, qui avait surtout parlé de symbole, y voyant un équivalent au mot synthèse et concevant que le symbole était une synthèse vivante et ornée (1).

Avec cette opinion du grand artiste solitaire, il est intéressant de rappeler celle de Brunetière :

Le symbolisme, c'est tout simplement la réintégration de l'idée dans la poésie (2).

Dans la préface du *Livre des Masques*, Remy de Gourmont, qui connut si bien du symbolisme a écrit :

Le symbolisme, c'est, même excessive, même intempestive, même prétentieuse, l'expression de l'individualisme dans l'art (3).

Et nous finissons avec la définition d'un des esprits qui ont senti le plus la beauté et la force du symbolisme. M. Robert de Souza a dit :

Le symbolisme est ainsi l'unification indissoluble des divers aspects de notre pensée et de nos sensations simultanées, soit dans une plainte, soit sous le voile d'un mythe (4).

Toutes ces définitions se complètent en quelque sorte et donnent le caractère général de ce que M. Tancrède de Visan a qualifié très justement *d'attitude lyrique contemporaine* (5).

On a voulu voir aussi dans le symbolisme quelque chose d'antifrançais, et l'un des plus fins analystes du mouvement, M. de Visan, a établi un parallèle entre le symbolisme français et le romantisme allemand des Novalis et des Tieck. Mais cela est pousser les choses très loin. Si nous cherchons les origines du symbolisme, et chacun se rappelle le milieu où il est né et s'est développé, nous voyons qu'il n'est pas une floraison étrangère, mais qu'il est, au contraire, intimement lié à l'évolution de la lyrique et de l'âme française de la fin du XIX^e^ siècle.

(1) *Symbolistes et décadents*, p. 51.
(2) *L'évolution de la poésie lyrique au XIX^e^ siècle*, II, p. 251.
(3) *Le Livre des Masques*, Préface (*Mercure de France*).
(4) *La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental*, p. 158 (*Mercure de France*).
(5) *L'attitude du lyrisme contemporain* (*Mercure de France*).

Cette âme fut individualiste, sans discipline, antisociale, tout à fait le contraire de ce que Français et étrangers considèrent d'accord comme les qualités intrinsèques du génie français. Le pourquoi de cette anomalie est l'affaire de la sociologie et de la philosophie de l'histoire. La critique littéraire se borne à relever que Malherbe chante quand Richelieu rase les châteaux féodaux et jette les bases de la centralisation politique et de l'absolutisme royal ; que Racine écrit quand l'autorité du roi est toute puissante ; que Victor Hugo est le poète de l'épopée napoléonienne en même temps que celui des libres rêves de l'esprit ; que les *symbolistes* chantent quand les bombes anarchistes éclatent et les découvertes de la science frappent tous les esprits. Ceci dit, on voit combien la poésie en France fut toujours digne et sincère en remplissant sa mission et reste encore le reflet de l'âme nationale. Ainsi cette critique d'antifrançais, pour le symbolisme, disparaît.

Pour bien comprendre le symbolisme en particulier et le lyrisme en général il nous faut préciser. Laquelle des phases si différentes de l'âme française est la plus rapprochée de la vraie poésie ? Evidemment ce mot « poésie », pris ainsi en abstrait, échappe à toute comparaison et peut comprendre même contradictoirement le classicisme, le romantisme ou le symbolisme. Et néanmoins, il faut bien lui trouver une définition. Notre sujet se fonde sur le degré de poésie que contient le symbolisme français. Nous nous appuierons pour le trouver sur la psychologie expérimentale, la sociologie et l'histoire de la littérature. Bien qu'elle paraisse étroite, notre définition aura le mérite d'être non une définition *a priori*, mais le résultat de l'analyse de l'âme humaine et de la comparaison de différents moments historiques. Nous avons ainsi un moyen de contrôle pour savoir combien elle approche de la vérité. — En outre, cette étude veut être non seulement un exposé, mais encore une preuve, une expérience cruciale qui nous montrera, reproduits ailleurs, les mêmes résultats que nous aurons déjà obtenus. Nous verrons les théorie du symbolismes français agissant en France et hors de France, pour produire, en langue espagnole, toute une littérature. Et nous voyons ainsi, à la fin du XIX^e^ siècle, et au commencement du XX^e^, le spectacle d'une aube du lyrisme humain.

§

On sait que la poésie naît et se dégage de la religion (1), et que les mythes sont le berceau du symbole et de l'allégorie. Mais pourquoi la poésie prend-elle son essor ? Pourquoi le mythe évolue-t-il vers le symbole ? Sans doute par l'éloignement et la limitation du divin, ainsi que par l'affirmation de la personnalité humaine. — Pendant la période primitive, toute chaotique, de l'évolution humaine, l'homme non seulement n'existe pas comme entité sociale, mais son individualité la plus intime, son for intérieur, son entité psychologique ne sont encore qu'en voie de développement.

Les membres du groupe sentent si fortement l'unité de leur pensée ou de leur action commune, et combien ils y sont individuellement étrangers, qu'ils la projettent immédiatement au dehors, de sorte que leur représentation collective s'interpose entre eux et les faits, ou les choses entre eux et leurs propres perceptions (2).

Et c'est pour cela, comme l'écrit M. Lévy-Bruhl, que

la perception des primitifs s'oriente sur les éléments qui, à nos yeux, ont un caractère de subjectivité, bien qu'aux yeux des primitifs ils soient au moins aussi réels que les autres (3).

La réalité où se meuvent les primitifs est elle-même mystique (4).

Et dans ce mélange d'impressions, où la crainte seule prédomine, les motifs de pensée et la pensée même ne font qu'un.

Leur activité mentale (des primitifs) est trop peu différenciée pour qu'il soit possible de considérer à part les idées ou les images des objets, indépendamment des sentiments, des émotions, des passions qui évoquent ces idées et ces images (5).

La psychologie pathologique présente des cas où le chemin se fait à l'inverse de celui de l'homme primitif au civilisé d'aujourd'hui : c'est lorsque, par la maladie, ce dernier redescend aux premiers degrés de l'évolution ; et on retrouve alors ce même état psychologique que la sociologie nous montre chez les races inférieures.

Les choses se passent, — écrit l'éminent maître Pierre Janet, —

(1) Nous employons ici le mot religion avec son ancienne signification qui embrasse le culte, les sensations de mystère et les impulsions mystiques.
(2) H. Hubert dans le *Manuel d'histoire des Religions*, par Chantepie de la Saussaye, p. XLIII.
(3) Lévy-Bruhl : *Les Fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, p. 41.
(4) Lévy-Bruhl : *loc. cit.*, p. 30.
(5) Lévy-Bruhl : *loc. cit.*, p. 28.

comme si le système des phénomènes psychologiques, qui forment la perception personnelle, était, chez ces individus, désagrégé et donnait naissance à plusieurs groupes simultanés ou successifs, le plus souvent incomplets, se ravissant les uns aux autres les sensations, les images (1).

Outre ces phénomènes de dissociation de la personne, il en est d'autres, chez les névrosés, qui donneraient une idée plus juste de ce que put être l'esprit de l'homme primitif : ce sont les sentiments d'incomplétude, sentiments d'inachèvement, si magistralement mis en lumière par l'éminent psychologue (2).

Si nous avançons d'un pas dans l'évolution mentale, nous voyons dans l'incohérence du cerveau primitif se dessiner très vaguement quelques points de repère qui serviront plus tard à créer et fixer la personnalité. — Il y a quelques années on considérait que la notion de l'âme était primitive à l'homme. L'observation plus attentive et impartiale des faits a permis de voir ce qu'il y a de faux dans la théorie animiste. Cette féconde découverte est un juste titre de gloire pour la sociologie française contemporaine. Ce n'est donc plus dans la spiritualisation des choses, née d'une hâtive généralisation des rêves, qu'est l'origine de l'évolution religieuse et de l'évolution psychique. N'ayant pas encore trouvé son propre esprit, il était donc impossible à l'homme d'attacher un esprit à chaque chose. Le spiritualisme ne s'est pas étendu de l'homme à la nature à la façon de ces ronds dans l'eau qui s'élargissent de plus en plus au delà du point où la pierre est tombée. C'est plutôt comme ces cercles des sorcières au sabbat qui vont se rétrécissant à mesure que celles-ci s'approchent de leur victime, que l'âme est rentrée chez l'homme primitif.

Ce qui en tient la place (de l'idée d'âme chez les primitifs, c'est la représentation, en général très émotionnelle, d'une ou plusieurs *participations* qui coexistent et qui s'entrecroisent (3).

Pour la psychologie moderne, l'hallucination est une image ou un système d'images auquel manque ce que Taine appela des idées réductrices. Dans les « participations » de M. Lévy-Bruhl, ces idées réductrices manquent ; et ainsi, en quelque sorte, l'homme primitif est un halluciné. Les « réducteurs »

(1) Pierre Janet : *L'Automatisme psychologique*, p. 364.
(2) Pierre Janet : *Obsessions et psychasthénie*, t. I.
(3) Lévy-Bruhl : *loc. cit.*, p. 92.

qui changeront l'état d'hallucination, d'abord en celui de demi-conscience, puis de conscience, ne peuvent naître que de la diminution et de la limitation des idées et des sentiments de la collectivité ; et ils sont un premier pas vers l'affirmation de la conscience individuelle. Ils sont comme la première réponse à la question de Galatée.

Avec cette formation intérieure de la personnalité de la conscience il y a aussi la transformation de la manière de concevoir, ou, pour mieux dire, de sentir les rapports de la personne avec les choses environnantes. Et cela, qui est d'une si grande importance pour la théorie de la connaissance, l'est aussi pour nous, car ces nouvelles formes de rapports mentaux seront la base et le moule que la poésie trouvera quand l'évolution psychique lui permettra d'éclore.

M. Lévy-Bruhl a analysé avec une remarquable justesse cette double évolution spirituelle.

> La mentalité primitive sous sa forme la plus pure implique la participation sentie et vécue à la fois des individus avec le groupe social et du groupe social avec les groupes ambiants. Ces deux participations sont solidaires. Les modifications de l'une retentissent donc sur l'autre. Au fur et à mesure que la conscience individuelle de chacun des membres du groupe tend à s'affirmer, le sentiment de symbiose mystique du groupe social avec les groupes ambiants d'êtres et d'objets devient moins intime, moins immédiat, moins constant. En un mot, la *participation tend à être représentée* (1).

§

En partant d'états voisins de la bestialité, nous sommes arrivés au seuil de l'intellectualité humaine. — A-t-il pu exister une poésie pendant cette longue étape évolutive qui vient d'être décrite? Pour quelques-uns, la poésie est synonyme de ce qui est mystérieux et incognoscible. Le vrai lyrisme serait alors comme la chute dans le gouffre de toutes les irréalités mentales et l'abandon de toute conscience. Le romantisme allemand, dans ses excès, comme tout l'esprit allemand, d'ailleurs, tombe fatalement dans cette erreur. « Les participations » des peuples inférieurs et l'incomplétude des névrosés sont la plus rude et la plus juste critique de cette opinion. Nous remettons à plus tard le soin de mettre bien en lumière tout ce qu'il y a de trompeur dans cette théorie.

(1) Lévy-Bruhl : *loc. cit.*, p. 431.

§

Nous voici déjà sur le droit chemin qui, partant du labyrinthe de la mentalité primitive, aboutit au sommet où trône parfaitement définie la personnalité humaine. Nous avons vu comment, en même temps, la personnalité s'affirme et les participations évoluent jusqu'à devenir des représentations.

Mais ce n'est pas par une mystérieuse action spirituelle que la conscience individuelle est apparue. Si nous l'avons vue absente des premières manifestations mentales de la race humaine, les éléments existaient pour la créer à son heure. Dans une lumineuse page qui est tout un chapitre de l'évolution psychique, E. Durkheim montre l'aboutissement de la première étape évolutive.

La notion de personne, dit l'illustre maître, est le produit de deux sortes de facteurs. L'un est essentiellement impersonnel : c'est le principe spirituel qui sert d'âme à la collectivité ; en lui et par lui toutes les consciences communient. Mais, d'un autre côté, pour qu'il y ait des personnalités séparées, il faut qu'un autre facteur intervienne qui fragmente ce principe et qui le différencie : en d'autres termes, il faut un facteur d'individuation. C'est le corps qui joue ce rôle. Il en résulte que si toutes les consciences engagées dans les corps ont vue sur le même monde d'idées et de sentiments qui fait l'unité morale du groupe, elles ne le voient pas toutes sous le même angle ; chacune l'exprime à sa façon (1).

C'est donc par l'expérience journalière et matérielle que la personnalité a été bâtie avec des milliers de faits ramassés patiemment. Mais cela ne veut pas dire que chez l'homme primitif il s'est fait quelque chose à quoi la nature humaine pût rester étrangère. L'homme a pu être la statue, mais alors aussi il a été son Condillac. L'existence corporelle développe un premier sentiment d'individualité ; mais ce sentiment ne suffit pas tout seul. Il faut donc d'autres facteurs plus énergiques, pour achever la complète libération de l'individu.

Parmi ces facteurs il faut placer l'émotion, telle qu'elle est comprise par le professeur Janet.

Quand un individu se trouve soudainement placé dans des conditions auxquelles il n'est pas déjà adapté par une habitude antérieure, il présente un grand nombre de perturbations physiques et morales, qui sont désignées dans leur ensemble sous le nom d'émotions (2).

(1) E. Durkheim : *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, p. 368.
(2) Pierre Janet : *Les Névroses*, p. 359.

Cet état de commotion interne a dû être éprouvé fréquemment par l'âme embryonnaire du primitif.

Chez les névrosés modernes on constate des altérations intellectuelles ainsi que des troubles de la perception et de la volonté. Mais ces effets n'étaient peut-être pas les mêmes chez l'homme primitif. Chez les malades d'aujourd'hui nous voyons de la confusion, parce que, chez eux, le normal est le fonctionnement harmonieux intellectuel. Ce qui était normal chez le primitif, c'est la confusion. N'allons pas jusqu'à croire que l'harmonie intellectuelle sortira toute seule de l'émotion : probablement il n'y aura que l'accomplissement d'un acte. Le professeur Janet reconnaît que « dans l'émotion le premier phénomène observé est l'effort vers un acte » (1). Sans doute que l'émotion seule n'aurait pu parachever la statue de la personnalité humaine ; mais avec ses commotions répétées et ses actes exécutés ou ébauchés, elle a été pour la conscience ce que les premiers pas du bébé sont vis-à-vis de l'agilité harmonique du danseur.

Son corps et les expériences journalières étant la base de ses perceptions, les anciennes « participations » se trouvant entièrement changées en relations explicites ou en représentations, et sa partie spirituelle étant soumise à la dure gymnastique de l'émotion, la demi-bête de jadis était déjà quelque chose de défini, où existait un sentiment d'indépendance qui sortait de la confusion, à défaut de la conscience de son individualité. Et c'est ce sentiment de liberté qui, par son développement, amena l'homme à l'entière connaissance de son entité psychique : c'est ce sentiment-là qui paracheva la statue ; mais, sans aucun doute, il n'y contribua pas seul.

L'acte de création qu'est la conscience humaine a été l'œuvre de l'homme. Il naît de l'union de deux principes antagoniques. L'un est l'indépendance qui découle de la liberté du corps et de la liberté d'action, l'autre, c'est le sentiment, tout court, c'est-à-dire l'attribution des impressions extérieures, non pas au corps, mais à quelque chose de différent de lui, bien qu'il lui soit très étroitement uni. Cette attribution, par beaucoup de caractères, ressemble aux représentations et rapports qui ont pris la place des anciennes participations : mais nous verrons qu'elle est quelque chose de plus. L'homme pri-

(1) Pierre Janet : *Cours inédit du Collège de France*, 6 décembre 1909.

mitif avait des sentiments qui étaient « les affections » de Maine de Biran (1) ; il n'en éprouva de véritables que quand il eut conscience de lui-même. Ces deux choses furent concomitantes. Si l'on dit que le sentiment précède et collabore à la création du moi, c'est parce qu'il existe semi-conscient. Sans le sentiment le moi ne pouvait pas naître. Ainsi que l'a mis en lumière M. Bergson (2), la perception est une sélection qui détache d'un ensemble d'objets l'action possible du corps sur eux. Dans la perception il n'y a plus que le choix d'une des actions qui s'offrent à l'organisme : c'est le sentiment qui, appropriant la perception à notre moi, fait l'acte de création. La perception fut, sans doute, dans une époque antérieure, une synthèse, une création aussi, mais entre elle et la sensation il y a la même différence que quand on regarde simplement ou quand on regarde avec plaisir.

Peut-être que, dans l'évolution humaine, on ne trouve pas de moment plus fertile de conséquences et plus beau que celui où le sentiment et l'indépendance collaborent à la création du moi. Les réducteurs de Taine en action, la liberté d'action comme tendance et le sentiment en puissance, il a suffi à l'homme de réaliser l'effort de la synthèse pour sentir son moi. Si nous avons dit que le sentiment découlant de représentations et participations primitives en est quelque chose de très différent et représente un grand pas, c'est parce que, chez lui, le facteur appropriation est l'essentiel et manque chez les autres.

Si des premiers degrés de l'évolution sensitive à la réalisation complète d'elle-même la forme se complique, le fond reste le même. Aujourd'hui, comme hier, un sentiment naît de la synthèse parfaite de quelque chose d'étranger à l'homme et que, pendant un moment, celui-ci croit posséder entièrement. Cette croyance, cet acte de foi, n'est ni mystérieux ni impossible à analyser. A la base de toute croyance il y a une invitation à l'action (3). Et le sentiment est ainsi l'action personnelle consciente qui se différencie de l'action inconsciente automatique par l'adaptation parfaite du moi à la situation actuelle ; il y a cette complète appréhension de la réalité que

(1) Maine de Biran : *Œuvres inédites*, II, p. 11.
(2) Bergson : *Matière et Mémoire*, ch. I.
(3) Pierre Janet : Cours inédit du Collège de France, 24 décembre 1914.

M. Janet appelle la *fonction du réel* (1), et qui est le plus haut degré de la tension psychologique. Pour M. Bergson aussi « les sensations et les mouvements conditionnent ce qu'on pourrait appeler *l'attention à la vie* » (2).

§

L'acte lyrique se compose de sentiments ; et par l'exacte définition du sentiment nous avons analysé le lyrisme. Acte personnel par excellence, il découle de toute l'individualité, non par une simple dérivation automatique, qui est l'impulsion, mais par une adaptation qui « consiste à découvrir une ligne de conduite particulière qui fasse une sorte de synthèse d'accord avec toutes les règles ou tendances antérieures ; quelque chose de différent et de nouveau » (3). Acte de génie, car, dans l'indécision où nous placent des circonstances complexes, il arrive à produire un fait nouveau, parfaitement en harmonie avec elles. De cet état, où nous avons vu arriver l'homme primitif, à celui du chant il n'y a qu'une différence de degré.

§

Arrivés ici, il nous faut comparer le vrai lyrisme aux multiples définitions de la poésie. De celles-ci nous n'en retiendrons que trois, les plus généralement acceptées et qui comprennent les autres. La poésie est le sentiment du mystérieux ; la poésie est la religion ; la poésie est l'éloquence. — En analysant l'état que M. Lévy-Bruhl appelle « prélogique », nous avons remarqué comment il correspond parfaitement à la mentalité poétique, d'après quelques-uns, et, surtout, d'après les romantiques allemands. Cette conception vient de la philosophie de la Nature de Schelling, pour lequel « l'intuition artistique est le seul organe qui permet de concevoir l'unité intérieure de l'esprit et de la nature » (4), et a été poussée à ses dernières limites par Novalis dans son *Henri d'Ofterdingen*. Dans l'idéalisme magique l'artiste crée son propre univers et se libère ainsi de toute réalité.

D'après cela le vrai poète est celui qui arrive à perdre toute personnalité ; le présent même n'existe pas pour lui, et son chant est la révélation de vérités sans doute inédites et mysté-

(1) Pierre Janet : *Les Obsessions et la Psychasténie*, tome I, p. 483.
(2) Bergson : *Matière et Mémoire*, p. 189.
(3) Janet : Cours inédit du Collège de France, 8 mars 1915.
(4) Schelling : *Système de l'idéalisme transcendental* (1800).

rieuses, mais qui ne découlent ni de synthèses de sentiments ni de concepts, mais seulement du libre jeu de la fantaisie. Le poète serait alors le rêveur « qui vit dans le passé pour le plaisir d'y vivre et chez qui les souvenirs émergent à la lumière de la conscience sans profit pour la situation actuelle » (1).

On trouve une mentalité pareille chez beaucoup d'hommes atteints de maladies mentales. Ces malades « ne mettent pas la même différence que nous entre le présent et le passé ; le présent n'est pas absorbant pour eux, ils accordent une importance disproportionnée à l'avenir et surtout au passé » (2). — Nous avons vu que l'acte lyrique est, dans l'évolution spirituelle, un grand progrès sur cette mentalité primitive et que, dans la hiérarchie des phénomènes psychologiques, il occupe une place bien plus élevée.

La poésie est la religion. Nous avons pris plus haut le mot religion dans sa plus large signification, qui comprend le sentiment du mystère et les représentations du culte : nous l'employons cette fois-ci dans son second sens seulement. Il est vrai que dans la religion il y a une belle et intense poésie : dans les multiples facteurs qui collaborent à la formation du phénomène psychologique religieux, le facteur lyrique est l'un des plus puissants ; et c'est pour cela que ces deux phénomènes ont nécessairement des caractères communs. Mais il ne faut pas conclure de là que la poésie est la même chose que la religion. La différence est grande.

Un des plus fins artistes du symbolisme, Albert Mockel, a écrit :

> Je voudrais appeler allégorie l'œuvre de l'esprit humain où l'analogie est artificielle et extrinsèque, et j'appellerai symbole celle où l'analogie apparaît naturelle et intrinsèque.

Ceux qui veulent voir la poésie dans la religion s'en tiennent à la définition allégorique de la poésie. Et dans l'allégorie on a voulu voir un enseignement ; elle a été bien définie de la sorte par Chateaubriand :

> Divertir afin d'enseigner est la première qualité requise en poésie (3).

Cette conception de la poésie qui enseigne tout en amusant

(1) Bergson : *loc. cit.*, p. 166.
(2) Janet : *Les Névroses*, p. 357.
(3) Chateaubriand : *Génie du Christianisme*, IIe partie, livre I, ch. II.

est une dérivation logique de la théorie de Schiller que l'art est un jeu. Déjà Guyau (1) a fait voir l'erreur que contient cette théorie. Si l'art arrive à nous donner un spectacle harmonieux, ce n'est pas parce qu'il traite les objets réels comme des images et les fonctions vitales comme un jeu, mais, au contraire, parce que l'artiste sent plus intensément que la généralité des individus.

Le postulat qu'expose et développe le *Génie du Christianisme* est ce qu'on peut appeler l'erreur du romantisme français (2). La poésie de Victor Hugo, et même celle de Musset, sont allégoriques et à tendances didactiques. Cette allégorie est le pourquoi de l'exotisme et de l'évocation de diverses époques que nous trouvons dans le théâtre romantique. Ces intentions apostoliques et théâtrales étaient-elles vraiment de la poésie ? Ce qui est didactique est déjà anti-poétique. Nous n'apprenons aux autres que ce qui est passé en nous à l'état d'habitude. Comme l'a dit Emerson pour les mots, le savoir est de la poésie fossile. — Nous avons vu que la poésie est la réalisation d'actes vitaux nouveaux, d'inventions. Et la magie suggestive qui se dégage de tous les fondateurs de religions et de créateurs d'idéals vient de l'élan lyrique qui est chez eux la cristallisation d'un credo nouveau. Pour William James « toute définition de l'univers n'est que la réaction volontairement adoptée à son égard par une certaine personnalité » (3). Si cette réaction se cristallise en concepts, c'est de la philosophie ; si en pensées métaphysiques, c'est de la religion; si en formule sociales, le chef surgit ; si elle se cristallise, enfin, en simples paroles, capables de produire chez ceux qui écoutent des sentiments semblables, mais d'une intensité moindre que ce qu'éprouve celui qui parle, alors, dans ce cas, il y a poésie.

Il semblera, peut-être, qu'une simple différence de complication sépare la poésie de la philosophie et des doctrines religieuses et sociales. Mais un examen attentif montre que la différence est beaucoup plus grande. Entre la poésie et la philosophie il y a la même distance que celle du concept au

(1) Guyau : *Les Problèmes de l'esthétique contemporaine.*

(2) Dans le livre de M. de Visan l'auteur insiste sur les grandes différences entre le romantisme français et le romantisme allemand. Les deux théories poétiques différentes et fausses qui leur ont servi de base, et que nous avons tâché de réfuter, nous montrent les deux caractères de ces mouvements littéraires.

(3) W. James : *La Philosophie de l'expérience*, p. 18.

sentiment. L'homme qui cristallise en concepts ses réactions devant les choses fait sans doute un acte de vie : mais combien il est inférieur en cela au vrai poète, qui exprime dans son chant l'harmonie sacrée, fleur merveilleuse de la synthèse de ses émotions ! Le philosophe réalise une synthèse, artificielle jusqu'à un certain degré, parce que les concepts sont des postiches à notre être, tandis que le sentiment c'est nous-mêmes. — Rien de plus curieux que les illustrations que la pathologie mentale fournit à cet égard.

Les malades aiment surtout la philosophie et deviennent de terribles métaphysiciens.

Leurs fonctions psychologiques ne présentent aucun trouble dans les opérations qui portent sur l'abstrait ou sur l'imaginaire (1).

La tension psychologique que demande l'acte lyrique est bien supérieure à celle que demande une conception philosophique. Le didactique requiert aussi une tension bien inférieure, puisqu'elle rentre dans l'activité désintéressée.

L'allégorique se confond aussi avec le théâtral et avec la partie la plus basse de l'œuvre scénique. Le carton peint qui imite le ciel. Parmi les erreurs qui ont berné le plus longtemps l'humanité est celle de la confusion pitoyable de la poésie avec l'allégorie. Corneille avait dit déjà : « Il faut lui donner le grand goût » (à la réalité). Mais c'est une chance que les grands poètes soient des indisciplinés et aient été infidèles à leurs théories ainsi qu'à celles des autres. Si tout l'art de Hugo est influencé par cette croyance que le poète est l'aède primitif, l'apôtre et le mage, c'est-à-dire le metteur en scène, le génie lyrique de l'homme rompt les barrières artificielles, et, comme au moment de la synthèse primitive, il sent et crée. Mais si, chez Hugo, c'est ce geste qui est le principal et l'atmosphère où il se produit l'accessoire, cet accessoire devient le principal dans une explication de la poésie romantique : et il faut regarder dans l'œuvre du grand poète non seulement les beautés, mais encore plus les défauts, car c'est dans ceux-ci que l'influence nuisible de la théorie est manifeste.

La poésie comme synonyme d'allégorie remplit toute l'œuvre hugolenne (2). Nous avons vu que le poésie allégorie est une dérivation de la poésie religion. La religion, dans le sens que

(1) Janet : *Les Névroses*, p. 356.
(2) Renouvier : *Victor Hugo, le poète*, ch. IX.

nous prêtons au mot ici, donne un coloris particulier à l'art de Hugo. Le principe de leur lyrisme, comme l'a remarqué déjà Brunetière, est celui « de s'inspirer toujours de l'actualité et d'être l'écho sonore des émotions populaires » (1). Dans ses poèmes apocalyptiques ainsi que dans ses vers de l'épopée napoléonienne, et même dans ses diatribes, Hugo se croira toujours l'interprète de la foi de tous et des croyances communes, qui apparaîtront soit sous le voile de la légende, soit dans la musique des victoires, soit foulées aux pieds par quelqu'un.

Victor Hugo nous remplit d'admiration moins par ce qu'il a réalisé que par la façon dont il l'a réalisé. Quelle puissance dans son vol qui l'enlève si haut,« tout en ayant tant de plomb dans les ailes », suivant l'expression de Barbey d'Aurevilly! Dans la *Légende des Siècles* la poésie n'est point dans le geste du mage qui présente le passé dans un scénario, mais dans l'acte génial et puissant qui donne de la vie aux ombres.

Après ces explications, il sera aisé de réfuter la définition de la poésie éloquence. — L'homme éloquent est, d'abord, un homme suggestionné et, ensuite, un homme qui a une forte tendance au psittacisme. La psychologie du poète considéré comme un homme éloquent se confond avec celle de ces deux tares psychologiques, que nous nous abstiendrons d'étudier ici. Si dans la poésie éloquence prédominent des idées sociales ou religieuses, elle rentre dans la définition que nous venons de réfuter, et si elle tend vers ce vague de l'inconscient qui sommeille en nous, sans arriver à pouvoir être exprimé par la raison,elle se confond alors avec la poésie comme mysticisme.

II

Nous avons cru nécessaire de donner une longue analyse de l'évolution psychique humaine pour arriver à bien définir la poésie et trancher des discussions de mots sur le sentiment esthétique. En cherchant les origines de celui-ci, nous avons trouvé qu'elles sont les mêmes que celles de la personnalité humaine ; et cela n'est pas pour nous surprendre. Dans la vie journalière, quand nous sentons avec intensité, c'est-à-dire quand notre moi s'affirme d'une façon énergique et vibre par une joie ou une douleur, nous pensons bien que c'est par une

(1) Brunetière : *Manuel de l'histoire de la littérature française*, p. 462.

cause analogue que le poète chante. De notre sensation solitaire et muette au chant il n'y a qu'une différence de complication, mais non pas d'essence. Pour expliquer comment on a passé de l'une à l'autre il nous faudrait approfondir trop notre sujet ; mais on peut dire, en résumé, que le sentiment étant un acte, il est tout naturel qu'une suite de sensations arrivent à se résoudre en une suite d'actes. Ces actes furent ensuite, ou en même temps, rythmés : on établit entre eux une harmonie dont les causes étaient l'habitude et le moindre effort. Et quand, plus tard ou en même temps, le mouvement guttural apparut, la poésie était née.

Les Grecs l'amenèrent à une grande perfection sans séparer le geste du mot ; notre époque a fait cette séparation ; mais à travers ces transformations de forme le même fait primitif et vital a persisté. De cette poésie lyrique ou poésie tout court à l'épopée et au poème épique il n'y a pas de transformation, mais un simple épanouissement du lyrisme.

Ce qui fait le charme des épopées, c'est justement le miracle d'harmonie, réalisé par des individualités, des sentiments particuliers et des rêves ou actions de toute une race. Le barde a aimé avec une telle force que son cœur sent pour tout son peuple. En parlant de Verlaine, Emile Verhaeren à écrit :

> D'abord (le poète) il semble ne confesser, n'extérioriser, n'exalter que lui-même; mais il se trouve que cet être choisi est tellement d'accord avec les idées de son siècle, avec l'incessante évolution de l'humanité, qu'il s'affirme : la conscience de tous. Il y a individualité et universalité confondues. Il y a création et reconnaissance.

L'étude des sources des premières épopées confirme ce point de vue. Dans ses remarquables études sur les chansons de geste, M. Bédier a démontré qu'elles étaient récitées par des jongleurs sur les routes des pèlerins, et ainsi elles avaient un caractère local, utilitaire, et M. van Gennep propose de conclure de même pour les œuvres d'Homère (1).

Il était naturel que plus tard, avec une société plus complexe — tribu, royaume, — le lyrisme évoluât vers l'épopée : car, si dans ces sociétés l'homme conserve la maîtrise de sa personnalité la plus intime, il vit néanmoins d'aliénations. La

(1) A. van Gennep : *Religions, Mœurs et Légendes*, IIIe série, p. 164 (*Mercure de France*).

conscience individuelle garde son activité pour les entreprises collectives, le culte et les légendes.

Et après, quand l'homme de tel pays et de telle heure disparaît et que l'homme tout seul surgit, la poésie perd alors de son actualité, mais non pas de son individualité : au contraire, celle-ci semble s'intensifier davantage dans la tragédie et le drame. A première vue, n'est-il pas surprenant qu'Eschyle soit venu beaucoup de siècles après Homère? Un examen plus profond nous montre que pour réaliser la vie intense des tragédies il fallait non seulement le moule de la société civile et religieuse, mais encore que l'homme eût senti avec la magnifique énergie du lyrisme grec.

§

Nous allons contrôler l'explication que donne de la poésie la psychologie expérimentale en examinant rapidement la grande floraison du lyrisme grec. Nous trouverons, avec tout le relief du fait historique une semblable évolution spirituelle aboutissant à la poésie lyrique :

C'est seulement vers le début du VIIe siècle que l'âme grecque franchit cette étape décisive de sa vie morale qui consistait à sortir des longues rêveries enfantines pour s'attacher à la conquête réaliste du présent [1].

Sous l'autorité religieuse de ses rois, l'âme grecque possédait, jusqu'alors, cette mentalité que nous avons étudiée tout à l'heure, et les poèmes homériques et les œuvres d'Hésiode en sont la preuve. Mais les choses changent à partir du VIIe siècle, par suite de l'éloignement et d'une limitation du divin, comme à l'époque primitive, ainsi que par une plus forte affirmation de la conscience humaine.

M. Maurice Croiset, dans un de ses cours du Collège de France, a analysé profondément l'évolution religieuse grecque du VIIe siècle. — Au moment où l'influence de l'Asie mineure commença à pénétrer en Grèce, « serait-il téméraire d'en inférer que la religion de la Grèce propre, même en ce qui concerne les dieux déjà humanisés, était encore bien moins dégagée de la demi-barbarie primitive que nous sommes portés à le croire en lisant Homère » [2] ?

Les aèdes nomades venus de l'Ionie asiatique reconnaissent et décri-

[1] A. et M. Croiset, *Manuel de l'histoire de la littérature grecque*, p. 100.
[2] Maurice Croiset, *L'art religieux de la Grèce avant le VIIe siècle*, p. 29.

raient des choses merveilleuses, qui n'étaient pas toujours d'accord avec la théologie de l'orthodoxie grecque. Et lorsqu'on y réfléchit il en sortait une foule de suggestions. La personnalité humaine gagna beaucoup à ces suggestions. Les dieux prenaient des formes plus arrêtées. Et l'on s'apercevait qu'ils étaient des images brillantes de l'humanité (1).

Ainsi le facteur religieux, le principal de tous, fut ébranlé; et les autres facteurs — politique, social, économique — subirent à leur tour un ébranlement analogue. Socialement :

La cité succède aux vieilles royautés patriarcales. L'individu devient son propre maître. La cité, œuvre de l'énergie disciplinée des individus, fortifie à son tour et accroît cette énergie par la pratique de la vie politique (2).

Le contre-coup chez les individus fut immédiat : la sensibilité s'exalte et la personnalité se dégage. A l'automatisme dans les actes est substituée l'activité consciente; et la réalité est vue et sentie telle qu'elle est. L'attention à la vie, dans toutes les choses, est pratiquée alors avec intensité par les Grecs. Il était donc naturel qu'« au VII^e^ siècle, le changement des mœurs publiques amène un changement de goût et les esprits hardis, novateurs, vraiment inspirés viennent au lyrisme » (3). Mais il serait plus certain de dire que le lyrisme exista parce qu'il y avait des esprits novateurs et hardis.

La définition du lyrisme grec que donnait M. M. Croiset est la même que celle que nous avons donnée de la poésie, avec cette différence que les auteurs cités l'énoncent seulement pour la lyrique grecque, tandis que pour nous elle convient à toute la poésie, épopée, drame ou vers lyriques.

C'était [le lyrisme grec] la voix d'une âme à la fois émue et maîtresse d'elle-même, d'une sensibilité vive en même temps que consciente (4).

Ainsi ce lyrisme a-t-il été la floraison poétique la plus magnifique de l'humanité.

Si Lesbos fut peut-être le berceau des chants, c'était parce que son peuple était rustique, simple, très fort et très passionné, jaloux de son autonomie.

(1) Maurice Croiset : *Hist.*, t. II, p. 38.
(2) A. et M. Croiset : *loc. cit.*, p. 121.
(3) A. et M. Croiset : *Histoire de la littérature grecque*, t. II, p. 43.
(4) *Ibid.*, p. 4.

Il y avait là des génies qui ne demandaient qu'à éclore. C'est l'Asie qui en provoqua l'éclosion (1).

Non pas par les enseignements musicaux, mais par le réveil des consciences et la tension spirituelle nécessaire pour repousser les influences « barbares ».

Rien de plus logique que l'histoire du lyrisme grec soit celle des genres populaires et anonymes qui ont abouti à la perfection littéraire (2). Le lyrisme ne prend pas naissance au VIIIe siècle ; il apparaît — nous l'avons vu — lors du premier éveil de la conscience humaine.

Il n'est pas douteux que la poésie lyrique, sous sa forme primitive, ne soit beaucoup plus ancienne que l'épopée déjà savante de l'âge homérique (3).

Si l'évolution sociale le change en épopée, il se conserve quand même, caché, et quand, plus tard, des esprits vraiment inspirés expriment leurs sentiments, ils ne feront qu'amplifier et perfectionner les humbles chants du peuple. — Dans les œuvres les plus parfaites du lyrisme grec, cette synthèse harmonieuse des sentiments qu'est la poésie même se fait avec telle perfection dans l'assemblage des parties et avec une telle énergie pleine et sereine que nous en sommes saisis comme par le charme et l'admiration que produisent les beautés naturelles. Aussi bien, ces poèmes ne sont-ils pas des choses naturelles? L'acte humain est quelque chose en accord avec les lois de l'univers, comme la vague qui vient se briser contre le rocher, comme l'éclosion du bourgeon. Mais l'acte humain est autrement beau, car les facteurs qui le déterminent sont beaucoup plus nombreux que ceux de la vague et du bourgeon ; et c'est précisément leur accord qui cause sa beauté supérieure. Si le chant, qui est l'acte humain le plus élevé, réalise cette harmonie de la synthèse et devient simple malgré la multiplicité qui fait son fond, la poésie est alors l'œuvre parfaite, non seulement de l'humanité, mais encore de l'Univers. On a appelé les poètes « révélateurs ». Ils le sont certainement, de même qu'il y a révélation dans la naissance d'un enfant.

Quand les vers approchent le plus de cette perfection sim-

(1) *Id.*, p. 69.
(2) A. et M. Croiset : *ibid.*, p. 47.
(3) Alfred Croiset : *Pindare et les lois du lyrisme grec*, p. 26.

ple qui caractérise tous les actes naturels, c'est alors qu'ils sont le plus beaux, non toutefois parce qu'ils ressemblent à des types de beauté, mais parce qu'ils correspondent à un acte vital complet et indivisible. C'est pour cela que Pindare est grand, car « il voit les chose de haut et d'ensemble, d'un regard profond, mais synthétique et sommaire, et qu'il en jouit avec l'imagination vive d'un grand artiste, sans jamais perdre l'équilibre de sa majestueuse raison » (1). Pour lui, la vie n'est pas quelque chose de tragique, mais « sa mélancolie n'a rien de faible ni de découragé ; il est le chantre de la vie heureuse » (2).

Et c'est sous le charme du plus pur des poètes et du plus grand des lyriques que nous finissons cette partie de notre travail, nécessaire pour contrôler la définition de la poésie par des faits et non point par des paroles. — Cette définition nous permettra maintenant d'étudier l'un des mouvements littéraires les plus beaux et les plus féconds : le symbolisme français.

III

L'une des critiques les plus injustes qui aient été faites au symbolisme est celle d'être complètement étranger à l'âme française. Nous avons déjà fait remarquer ce qu'il y a de relatif dans ce jugement, et nous ferons voir que la force lyrique du symbolisme et l'un des caractères les plus nets qu'il possède, résident dans son harmonie parfaite avec cette âme. — Si la France a été grande dans l'histoire, c'est parce que son âme a senti intensément, à chaque moment de l'évolution humaine, la commotion qui la déterminait, et qu'elle a trouvé l'énergie nécessaire pour réaliser des actes nouveaux beaucoup plus tôt que les autres peuples. Dans les trente dernières années du XIX^e^ siècle, les peuples de civilisation méditerranéenne sentirent la « maladie de la fin du siècle ». Cas très curieux : comme quoi la victoire par la force n'est pas un vrai triomphe ; c'est la cause de ce malaise. Le triomphe de l'Allemagne en 70-71 fut celui de la force, et il devait avoir pour conséquence d'exalter le culte de celle-ci, en affirmant toutes les énergies combatives des individus. Cependant, un courant contraire, très puissant, ne laissa pas de se manifester ; même

(1) A. et M. Croiset : *Histoire de la littérature grecque*, t. II, p. 415.
(2) A. et M. Croiset : *Manuel d'histoire de la littérature grecque*, p. 203.

en Allemagne, des esprits s'attristèrent d'un triomphe d'ailleurs obtenu grâce à un concours de circonstances heureuses pour elle (1). La vieille habitude des peuples chrétiens de sentir à l'unisson de l'âme française fut plus puissante que tout, et comme la France était en deuil, le monde civilisé se mit en deuil aussi. — Mais Sedan ne fut pas la seule cause de la douleur de la France ; Sedan ne fut qu'un accident, — le plus douloureux et le plus grave, sans doute, mais non pas le seul à déterminer la « maladie de la fin du siècle ». M. Bourget, le premier, dans ses beaux *Essais de psychologie contemporaine*, a fait l'inventaire des facteurs qui la causèrent. Nous ne les énumérerons pas de nouveau ici.

Mais il intéresse à notre sujet de dégager de ces multiples causes celles qui produisirent la poésie symboliste, car, suivant le mot de M. Bourget, « les états d'âmes particuliers à une génération nouvelle étaient enveloppés en germe dans les théories et les rêves de la génération précédente » (2). Mais l'auteur oublie que, dans la nature, existent aussi des phénomènes d'atavisme et de *mutations* (3), et que dans l'évolution psychique beaucoup trop de facteurs participent pour qu'il soit possible de leur appliquer seulement un rapport de cause à effet. Sans doute, cette loi s'applique d'une façon générale à toute génération nouvelle. C'est ainsi que *le Disciple* de Bourget et le *Des Esseintes* de Huysmans représentent non des exceptions, mais l'état spirituel de la majorité des hommes de la fin du XIX^e^ siècle. Toutefois, à côté de ceux-là, il en est d'autres pour lesquels la loi dont il s'agit est fausse ; et c'est là le point de départ du lien direct qui existe entre l'âme française et le symbolisme.

Pour parler de cette manifestation poétique il faut remonter, quoique rapidement, à l'école qui la précède, au Parnasse. Les parnassiens, d'accord avec la science, ont remis l'homme à sa vraie place dans l'univers : il est une simple partie de la création, au même titre que le rocher, et il ne doit refléter qu'un moment les choses de la vie, de même que le fleuve reflète les paysages qu'il traverse. Dans cette attitude de simple réception, les parnassiens trouvent la plus haute et vraie notion de la poésie. Mais, malgré Copernic, l'homme, par ses

(1) Cf. Nietzsche : *L'Origine de la Tragédie*, Préface, « Mercure de France ».
(2) Bourget : *Nouveaux essais de psychologie contemporaine* (Préface.)
(3) Hugo de Vries : *Espèces et variétés*.

actes, continue d'être pour l'homme le centre du monde. Les choses n'ont de l'importance pour les êtres animés que parce qu'elles les intéressent directement. Si, de nos jours, un brillant groupe de philosophes voit dans nos connaissances les plus hautes et les plus éloignées de toute action, ainsi que dans les vérités mêmes, l'empreinte du relativisme de notre activité, il faut conclure à la grande erreur des parnassiens, qui croyaient pouvoir séparer de l'élément personnel une connaissance aussi vécue que la connaissance poétique.

En acceptant complètement toutes les théories de la science les parnassiens tombèrent dans une autre erreur plus grande encore : celle d'appliquer à la poésie la théorie du moi, que venait de découvrir la psychologie expérimentale avec Spencer et Taine. Mais s'il n'y a rien de plus certain en psychologie que l'instabilité de la personnalité, il est aussi vrai que considérer le moi comme multiple ou capable de le devenir est une grave erreur en poésie.

L'âme, qu'a-t-on fait d'elle ?

se demande Leconte de Lisle ; cette phrase, dans la bouche d'un poète, n'a pas de raison d'être. Nous savons que la poésie est un acte, une fonction, — la fonction lyrique, — quelque chose d'indivisible qui échappe à tout fractionnement. Un acte n'est pas en lui-même un composé, mais quelque chose d'un. Le corps humain est une association de cellules, mais quand il agit on ne peut tenir compte de l'une quelconque de ses parties : on considère alors la totalité harmonique du geste. La poésie fait de même. Elle fait sienne le *Cogito ergo sum* de Descartes.

Qu'une littérature poétique à tendances franchement antilyriques soit le résultat d'une interprétation erronée de la théorie scientifique du moi, cela est une preuve de plus de notre conception de la poésie. Mais on peut répéter ici ce qu'on a dit à propos de l'indiscipline des poètes. Les parnassiens, heureusement, oublièrent souvent leurs théories lyriques.

La conception de l'homme comme une chose et l'éparpillement du moi correspond, dans l'époque moderne, à celle de l'éloignement et de la limitation du divin qui s'est rencontré chez l'homme primitif et à l'avènement du lyrisme grec. Mais

comment peut-on dire que ce qui fut alors la cause même de l'affirmation de la conscience et de la naissance de la poésie puisse produire aujourd'hui des effets absolument contraires? Il ne faut pas perdre de vue que lorsque nous étudions des âges lointains, nous avons une même conclusion pour de longues périodes de temps, tandis que dans l'étude de l'histoire contemporaine nous faisons l'inverse : nous séparons les uns des autres des mouvements qui sont peut-être le même. Ainsi, entre l'état d'esprit des parnassiens et celui des symbolistes nous considérons une solution de continuité qui n'existe pas. La critique officielle a été bien ignorante à ce sujet. Comme les symbolistes sont de la fin du siècle et se réclament de Baudelaire, la critique établit une filiation directe entre cette manifestation poétique et le « mal de la fin du siècle ». Mais justement le symbolisme est une réaction contre cet esprit. Le Parnasse fut la conséquence logique de l'éloignement et de la limitation du divin, œuvre de la science du XIXe siècle. Le symbolisme était la réaction vraiment humaine contre la négation de tout. M. Alfred Vallette exprimait très bien le sentiment de cette école dans le premier numéro du *Mercure de France* :

Comme il faut vivre, nous opposerons à la désolante et universelle négation cette affirmation résolue : *moi*.

Les personnages de Bourget et de Huysmans sont la majorité, parce que, comme dans l'étape primitive, toujours l'acte de réaction et d'adaptation est un acte de génie qui ne peut être réalisé que par quelques-uns. Ceux-ci furent, à la fin du XIXe siècle, les symbolistes français. Croyants ou athées, philosophes ou simples émotifs, ils surent, dans l'atmosphère de négation qui les entourait sentir l'affirmation de leur individualité. Ainsi de toutes les définitions du symbolisme données, celle de Remy de Gourmont est la plus vraie, car elle les comprend toutes :

C'est, même excessive, même intempestive, même prétentieuse, l'expression de l'individualisme dans l'art.

Après la négation parnassienne, il y avait un besoin artistique et vital : celui d'affirmer. Les symbolistes prononcèrent les paroles nécessaires et ils répétèrent le geste créateur du primitif, quand il se sentit conscient, et du Grec, quand il devint citoyen. Ainsi, l'homme, malgré la diversité des cadres où il

se trouve, rythme toujours les mêmes gestes sacrés qui affirment sa conscience.

Le symbolisme ne fut donc pas une modalité spirituelle anti-française, mais l'affirmation même de l'âme éternelle de la race au milieu de la renonciation et du doute. Il n'y a pas d'exagération dans l'opinion de M. Robert de Souza, pour qui le symbolisme est l'aboutissement naturel de la poésie française. Comme dans le lyrisme grec, l'âme populaire y chante perfectionnée. Le symbolisme français « est une retrempe du génie celte ».

Les raisons qui empêchèrent l'apparition d'un lyrisme tout à fait dégagé et sincère en France jusqu'à la fin du XIX^e^ siècle sont nombreuses et ne peuvent pas rentrer dans le cadre de cet article. Voyons plutôt pourquoi le romantisme n'atteignit pas au vrai lyrisme. Il n'y atteignit pas parce que l'éloignement et cette limitation de la conscience collective — mystique et sociale — dont il a été parlé et qui est si nécessaire à l'apparition du lyrisme, n'étaient pas achevés quand le romantisme apparut. La dissociation et l'individualisme, œuvre de l'Encyclopédie et de la Révolution, étaient plutôt dans la forme que dans le fond. La religion de Robespierre et l'Empire se fondèrent sans rencontrer d'opposition très forte.

Mais l'œuvre de la science du XIX^e^ siècle fut très différente. Elle n'avait pas de concepts, — *flatus vocis*, — mais des réalités à exposer aux hommes. Et ses preuves ébranlaient complètement les esprits. L'irréligion du XVIII^e^ siècle, aussi bien dans le divin que dans le social, était purement intellectuelle et verbale; tandis que la science du XIX^e^ siècle se basait sur des faits. C'est pour cela que l'affirmation de la conscience individuelle ne pouvait être qu'incomplète et apparente chez les romantiques, et ce n'est qu'un demi-siècle plus tard que les symbolistes la réalisèrent complètement, et que le pur lyrisme apparaît.

Si on ne voit dans le symbolisme que le résumé des influences nationales et étrangères, on prend l'accessoire pour le principal. L'influence de Wagner, des préraphaëlites ou du roman russe, rencontrée dans l'un ou l'autre des symbolistes, signifie que la musique, la peinture et le roman ont cherché aussi dans la banqueroute spirituelle de la moitié du siècle à

faire aussi œuvre d'art et affirmer le moi. Mais, seul, le symbolisme français y a réussi.

Par cet exposé incomplet nous espérons avoir mis en lumière que, dans l'évolution de la poésie française, le symbolisme a été une manifestation vraiment poétique et l'expression parfaite du lyrisme français, en même temps qu'une affirmation intense de l'âme de la race. Il a continué la Pléiade, laquelle plaçait déjà « dans le sentiment la source de la poésie » (1), et il a conservé ce que le romantisme avait de force individuelle. — Il nous reste, pour conclure, à faire voir comment la poésie symboliste a, par contagion et par influence, donné naissance à toute la poésie d'une autre race, — ce qui démontre encore sa vitalité et son énergie.

IV

« Les anciennes colonies espagnoles affranchies de l'autorité politique de l'Espagne la suivent encore en littérature », écrit le distingué sociologue hispano-américain M. F. Garcia Calderon (2). L'évolution de la littérature espagnole du XIX^e^ siècle est donc la même dans les deux mondes. On peut dire d'elle avec justesse qu'elle est le règne du cliché. C'est dur, mais c'est exact. Née et développée sous l'influence et l'imitation du romantisme français, elle ne pouvait être que l'usage et l'abus de la phrase vide et du vers sonore, mais sans vie. Une preuve du danger qu'une littérature exotique fait courir au génie d'une nation ressort de l'influence du romantisme français en Espagne. Cette influence devait y être néfaste, car, en Espagne, le romantisme n'était pas une manifestation de l'âme nationale comme en France, mais un postiche n'ayant aucun rapport avec son développement.

S'il fallait, en France, la force géniale de Hugo pour libérer le vers de Malherbe et de Boileau, et toute l'âme de Musset pour faire vibrer un cœur humain là où les poètes du XVIII^e^ siècle n'avaient mis qu'un cœur d'opérette, en Espagne, il n'en était pas ainsi, car la libération poétique et la force de la sensibilité sont précisément ce que la psychologie pourrait appeler les tendances morbides de l'âme espagnole. Bien que n'ayant pas besoin de l'aiguillon, l'Espagne sentit néanmoins

(1) Lanson : *Manuel de littérature française*, p. 284.
(2) F. Garcia Calderon : *Les démocraties latines de l'Amérique*, p. 226.

celui des romantiques français, et chanta aussi comme eux. Un seul fait historique démontre la profonde différence de ces deux romantismes. Alors que Musset tue *Rolla* et laisse vivre Musset, Mariano José de Larra tue de sa main *Figaro* et Larra lui-même à 28 ans, et en pleine gloire.

Mme de Staël, dans son livre, *De la Littérature*, en 1800, a fait une distinction entre les littératures du Nord et celles du Midi de l'Europe, et son appréciation est presque devenue un axiome. D'après la célèbre baronne, les littératures du Nord — l'anglaise et l'allemande — sont individualistes, et celles du Midi — l'italienne et l'espagnole — sont sociales. Cela est vrai pour la littérature italienne, qui a son point de départ dans la Renaissance et procède du même esprit que l'opéra italien — *musica di camera* — et les fresques de Raphaël ou de Tiepolo. Mais l'appréciation staëlienne est fausse quant à l'Espagne.

Ce qui caractérise le génie espagnol dans la littérature, la peinture, aussi bien que dans la vie sociale et politique, c'est l'individualisme; et les individus, même, manquent de mesure. M. Adrien Mithouard a écrit avec raison (1) que le « sentiment de l'équilibre, la juste entente des réalités ne se trouvent pas en Espagne » ; les artistes, les poètes, les saints se sont tout de suite portés aux extrêmes. Cette opinion est aussi celle d'un génial écrivain espagnol, Angel Ganivet, pour lequel la technique artistique espagnole est un « profond amour de l'indépendance qui nous porte à ne tenir compte de rien et ensuite à ne pas tenir compte de nous-mêmes » (2).

On peut juger si un tel esprit et un tel art méritent la qualification de social. La vraie littérature espagnole, celle qui n'est pas la fille des influences de la littérature italienne de la Renaissance, ni des classiques et des romantiques français, ne le cède pas en lyrisme ni en individualisme aux littératures anglaises et allemandes. — Mais si le romantisme a été, en France, l'un des facteurs de la libération de l'individu et de l'avènement de la poésie lyrique, son œuvre, en Espagne, a été l'assujettissement des esprits aux mots. L'éloquence de la langue castillane, qui, employée avec mesure, est un admirable instrument pour exprimer des idées et des sentiments, devient

(1) Adrien Mithouard : *Les Marches de l'Occident.*
(2) Angel Ganivet : *Idearium Espanol*, p. 81.

du psittacisme musical dès qu'on n'écoute que la sonorité des mots. Bercé par leur rythme, l'esprit perd la notion même de son activité; et tout en raisonnant néanmoins avec quelque méthode et un certain goût, il reste toujours un simple automate. Déjà Remy de Gourmont a analysé profondément cette mémoire verbale qui « ne peut produire qu'un talent oratoire et abstrait, nécessairement limité, superficiel et sans vie » (1). Au surplus, la mémoire verbale et l'automatisme psychique qu'elle signifie sont quelque chose de nettement anti-poétique et alyrique. On peut appliquer à la poésie romantique espagnole ce que Barbey d'Aurevilly a dit d'un poète : « elle a l'imagination du mot plus que de la chose » (2).

Ainsi les poètes espagnols vécurent intellectuellement pendant plus d'un demi-siècle, dans la plus grande inconscience de la réalité, endormis par la sonorité vide d'un instrument, sans s'apercevoir si un son de vie, comme l'œuvre de Becquer et quelquefois Zorilla, ne vibre pas dans cet orchestre. — On voit donc qu'il n'était pas exagéré de dire que la poésie espagnole romantique était le règne du cliché.

§

Parce que Ruben Dario, le poète dont l'œuvre devait produire la renaissance de la poésie espagnole, est né dans l'une des Républiques de l'Amérique latine, la critique a voulu voir l'une des causes de ce renouveau lyrique dans la complexité spirituelle que la cohabitation de trois races, blanche, noire et rouge a imprimée à l'Hispano-Américain, lui façonnant une âme toute en « nuances contradictoires ». Mais s'il est certain que cette modalité spirituelle accueillit comme une libératrice l'influence du symbolisme français, poussa les théories des maîtres à l'excès et les fit triompher rapidement, cela ne veut pas dire que si Ruben Dario était né en Espagne son œuvre eût été autre, car elle n'était pas une mode, mais l'expression d'un besoin impérieux des esprits chez tous les peuples de langue espagnole.

Avant l'apparition d'*Azul*, l'œuvre de Dario qui réveilla comme d'un coup de clairon le lyrisme espagnol, en Espagne et dans les Républiques d'outre-mer, il y avait déjà eu des réactions isolées contre la fausse poésie du romantisme espa-

(1) Remy de Gourmont : *Esthétique de la langue française*, p. 306.
(2) Barbey d'Aurevilly : *Les poètes*, IIe série, p. 74.

gnol : réactions dues à quelques esprits vraiment lyriques, qui, au contact d'écrivains étrangers, se sentirent maîtres de leur moi. On découvre l'influence de Gautier chez les coloristes andalous : Manuel Reine et Salvador Rueda ; celle de Musset, Banville et Coppée chez les Américains Gutierres Najera, Marti et José Asuncion Silva ; celle d'Edgar Poe et de Heine chez le Vénézuelien Pérez Bonalde. Mais peut-être faute d'homogénéité spirituelle, et aussi pour des raisons d'esthétique appliquée, ce groupe de poètes ne réussit pas à produire dans l'âme espagnole un fort courant lyrique. Et jusqu'à l'arrivée de Dario on peut dire que cette âme dort. « Le libérateur » fut Dario, nous pouvons le répéter.

Nous avons parlé de raisons d'esthétique appliquée : elles furent décisives pour le renouveau de la lyrique espagnole. Il paraîtrait surprenant, que nous passions sous silence, dans notre analyse du symbolisme français, ce qui, pour beaucoup de gens, est l'essence même de ce mouvement et ce qu'il a apporté à la lyrique française. Nous n'avons pas parlé des idées musicales de Verlaine, ni de la conception que Mallarmé avait de l'art, ni de la théorie du vers libre de M. Kahn ; et nous croyons pourtant que ce sont ces trois idées inséparables du symbolisme qui ont fait aboutir son idée centrale. Mais nous allons voir ces idées, avec un puissant relief, dans la renaissance lyrique espagnole.

La répétition aboutit à l'automatisme, aussi bien corporel que spirituel. Mais si le premier est un progrès, l'autre est, au contraire, la négation de toute activité mentale et de toute vie psychique, quand le monde extérieur ne produit en nous que des réactions inconscientes. La poésie qui n'a comme base que notre action consciente disparaît, d'ailleurs, avec elle. Et ce que Havelock Ellis a dit de l'instinct sexuel, dont les penchants normaux ont comme origine le besoin pour tout acte érotique de passer par les phases de tumescence et de détusmescence(1), peut être généralisé en disant qu'à l'origine de tout acte vital existe la nécessité du contraste. L'assimilation fonctionnelle de Le Dantec n'est autre chose que cette opposition, qui finit par une adaptation. Nous avons vu que l'action consciente est la raison même du lyrisme, et que tout ce qui aide à sa persistance est un auxiliaire de celui-ci ; de

(1) Havelock Ellis : *Etudes de Psychologie sexuelle* (*Mercure de France*).

même que tout ce qui cause l'évanouissement de la conscience est anti-lyrique. C'est pour cela que le romantisme espagnol le fut.

« La liberté littéraire, comme toutes les autres, naquit d'une union de la conscience et de la force. Le jour où saint Ambroise, écrivant des chansons pieuses, méconnut les principes d'Horace, devrait être mémorable, car il signale clairement la naissance d'une mentalité nouvelle (1). » Et quand la préciosité de Gautier, la sensualité de Catulle Mendès, les recherches de Baudelaire et des parnassiens produisirent dans l'esprit de Ruben Dario la floraison d'*Azul*, quelque chose de grand et de mémorable passa dans la littérature espagnole.

Le précieux artistique des parnassiens et l'artificiel de Baudelaire ont une même cause, reconnue sincèrement par ce dernier qui « jugeait nécessaire, à nos époques peu naïves, d'ajouter un certain effet de surprise, d'étonnement, de rareté » (2). L'art de Mallarmé fit de cette opinion un dogme. Nous ne verrons pas ici jusqu'à quel degré il a pu être favorable à la poésie française ; mais pour la poésie espagnole son effet fut bienfaisant, même avec les exagérations des poètes de second ordre. Un peu d'obscurité éveillait la curiosité, et le désir de comprendre favorisait la naissance de la conscience. La poésie espagnole avait passé par une période de clarté telle qu'on était arrivé à une répétition servile de sujets et de mots.

Où l'influence de l'Amérique hispanique est réelle et profonde dans la renaissance lyrique espagnole c'est en ce qui concerne la langue. — La critique de la péninsule a fait maintes fois le reproche aux écrivains hispano-américains de déformer la langue castillane et d'écrire dans un style de décadence. Mais « la déformation est une des formes de la création (3) » et le remarquable critique latino-américain, M. Pedro-Emilio Coll, a répondu au deuxième reproche en disant qu' « un style de décadence est plutôt le style aride et froid, fruit d'une intelligence fatiguée ; tandis que l'art hispano-américain se plaît, au contraire, à la recherche de la couleur,

(1) Remy de Gourmont : *La Culture des idées*, p. 115 (*Mercure de France*).
(2) Th. Gautier : Notice dans *Les Fleurs du mal*.
(3) Remy de Gourmont : *Esthétique de la langue française*, p. 130 (*Mercure de France*).

de la nouveauté des images » (1). C'est-à-dire qu'il exprime tout d'une façon neuve et variée, car ses sentiments sont nouveaux et divers.

Il est indéniable que les écrivains hispano-américains ont déformé le castillan en ce sens ; mais des écrivains d'Espagne n'eussent-ils fait aussi bien qu'eux dans des circonstances analogues ? Les poètes d'Amérique, comme tous les vrais poètes, ne pouvaient pas se servir, pour l'expression de leur lyrisme, de formes grammaticales qui, jadis, furent vivantes, car elles correspondaient aux modalités psychiques d'alors, mais qui, aujourd'hui, ont perdu de leur relief, comme les vieilles monnaies. C'est une nécessité pour le lyrisme d'assouplir la langue, car « l'homme éprouve une très grande jouissance à déformer son langage, c'est-à-dire à prendre de son langage une possession toujours plus intime et toujours plus personnelle » (2).

Cette déformation de la langue dans la littérature castillane fut accompagnée de celle du vers. Si l'on doit seulement cette dernière, en France, au symbolisme, c'est parce qu'on faisait quotidiennement l'autre. Avec les romantiques et les parnassiens, la langue française vivait ; tandis que l'espagnole n'avait pas évolué. Une double modification de la langue et du vers était donc nécessaire à la littérature castillane. Le maître Dario, dans la préface d'un de ses livres, s'exprime ainsi :

> Quant au vers libre, n'est-il pas singulier que sur la terre des Quevedo et des Gongora, les seuls rénovateurs de l'instrument lyrique, les seuls libérateurs du rythme aient été les poètes du *Madrid Comico* et les librettistes de l'opéra-comique ?

Car si les poètes espagnols des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles se sont montrés pauvres de libertés poétiques, ceux des siècles antérieurs sont pleins de trouvailles. Comme ceux-ci étaient de vrais poètes, rien de plus naturel que ces renouvellements inédits de l'instrument lyrique. Les poètes contemporains ont donc, dans ce sens aussi, renouvelé la tradition lyrique espagnole.

Il nous reste à voir le rôle joué dans la nouvelle poésie castillane par le principe verlainien.

(1) Pedro-Emilio Coll : *El Castillo de Elsinor*, p. 91.
(2) Remy de Gourmont : *loc cit.*, p. 131.

De la musique avant toute chose,
Et pour cela préfère l'impair.

Il est, en quelque sorte, le couronnement de l'œuvre inaugurée par la conception de l'art de Mallarmé et l'avènement du vers libre. C'est déjà beaucoup que le poète chante consciemment et que ses paroles possèdent la grâce et la liberté des gestes humains. Mais il serait encore plus si, malgré l'absence du chœur grec, le poète sent en lui et transmet à ceux qui l'écoutent, un peu des modulations qui possédaient jadis la vie du geste, et qui ne sont plus aujourd'hui que mélodie intérieure. Quand Isadora Duncan danse *l'Après-midi d'un faune* de Mallarmé, nous éprouvons complètement le charme vital que la poésie renferme et qui était une réalité dans le cerveau de l'auteur. Ainsi le conseil de Verlaine n'est pas, comme on l'a cru à tort, une invitation à ce que la poésie s'estompe dans la musique, mais, au contraire, à ce que la musique vienne donner à la poésie l'énergie qu'elle posséda avec un Archiloque.

§

Nous pourrions terminer ici cette étude de l'influence du symbolisme français sur la renaissance de la littérature espagnole; mais nous signalerons, cependant, que celle-ci a évolué d'une suggestion presque complète aux symbolistes français vers un art vraiment autonome, national. Cette évolution est évidente dans l'œuvre du poète initiateur et de l'auteur du réveil lyrique, Ruben Dario. M. V. Garcia Calderon, dans un très bel article paru dans le *Mercure* (1) sur ce poète, dit :

Qu'il a été donné à Ruben Dario de résumer et de rendre contemporains en Amérique deux états d'âme successifs de la poésie française : le parnasse et le symbolisme.

Mais nous avons vu déjà que ces derniers ne sont que des accidents de l'évolution non interrompue de l'âme française vers le pur lyrisme. Dans l'œuvre de Ruben Dario, le concours mutuel que ces deux écoles poétiques se prêtent dans ce qu'elles ont de beau et d'utile est frappant. *Prosas Profanas* contient des vers qui rappellent l'art si clair d'un Coppée et d'autres poésies faites dans le genre hermétique de Mallarmé.—

(1) *Mercure de France*, 1er avril 1916.

Mais *Prosas Profanas* est une œuvre de jeunesse, — dans le sens de force, d'enthousiasme et de beauté du mot. Le maître même l'appelle « folie harmonieuse ». Ce livre, qui n'est pas toute son œuvre, est néanmoins une aube magnifique et quelque chose de capital dans les lettres espagnoles. L'esprit de liberté, le désir, le besoin de sentir d'une façon intense et pleine firent que le poète cherche comme modèles, en plus des poètes français, les lyriques espagnols des XIVe et XVe siècles.

La jeunesse espagnole des deux mondes trouva dans *Prosas Profanas* un bréviaire et un exemple. Le poète y définit sa conception juste de l'art : « Remplis ta coupe et bois : la source est en toi-même. » Ses conseils n'étaient pas des conseils de servilité, mais de liberté et de vie. « Ma poésie est à moi et dans moi. Le principal est de n'imiter personne et moi encore moins. » Ces paroles étaient pour la jeunesse de la race comme les paroles sacrées de la résurrection. Néanmoins on les exagéra, on imita piteusement le maître ; mais cela, qu'importe ! — la vie évolue dans un tâtonnement continu.

L'exemple et les conseils de Dario inspirèrent des œuvres d'une vraie valeur, au-dessus desquelles brille *Los Cantos de vida y esperanza* de Dario lui-même, œuvre où le poète, devenu maître de sa sensibilité, de son esprit et de sa langue, crée une poésie qui, née du symbolisme français, exprime déjà avec indépendance l'âme castillane. A propos de *Prosas Profanas*, on disait que Dario n'était pas le poète de l'Amérique espagnole. *Cantos de vida y esperanza* sont l'œuvre non seulement d'un poète du nouveau monde espagnol, mais de toute la race espagnole. La *Salutacion al optimista* est doublement symbolique à ce sujet. Le poète y salue « le sang de l'Hispanie féconde qui fera chanter de nouveaux hymnes » et annonce en langue espagnole l'avènement d'un grand poète national.

Nous ne ferons pas ici l'analyse de toute son œuvre. Elle s'est reflétée sur ses disciples. — Aujourd'hui, en Espagne comme dans l'Amérique, avec des nuances variées et personnelles, la poésie espagnole moderne est une très belle floraison lyrique, sans clichés, sans éloquence, sans automatismes sonores et vides d'idées.

Il faut conclure. Par cette étude on peut juger de l'in-

fluence que le symbolisme français a exercée et des louanges qu'il mérite. Il n'est pas exagéré de dire qu'il a accompli une œuvre de charité humaine, car il a donné de la poésie à des âmes qui la demandaient. Nous qui parlons la langue espagnole reconnaissons tout ce que nous devons aux poètes symbolistes, qui, en apportant de la liberté et de l'harmonie à une autre race, ont continué la plus pure tradition française.

A. ZÉRÈGA-FOMBONA.

LES VOLETS DU DIPTYQUE [1]

II

LES CHEFS DE L'OCCIDENT

LEURS DÉCISIONS

Au dixième jour environ de cette conférence, qui dura six mois, les Britanniques avaient terminé leur affaire. Ils auraient pu rentrer chacun chez soi s'ils n'avaient eu, de surcroît, le souci des intérêts du monde. Pour leurs intérêts à eux, ils étaient déjà assurés. Ils avaient écarté du débat la liberté des mers, et ce fut fort bien fait. La flotte allemande était, dès les premiers jours de l'armistice, en sûreté à Scapa Flow, en attendant qu'elle fût plus en sûreté encore au fond de l'eau. L'Australie s'installait en Nouvelle-Guinée, à l'archipel Bismarck et dans quelques autres îles ; la Nouvelle-Zélande gagnait les Samoa ; on mettait de côté l'Afrique orientale allemande pour en faire, sans doute, la part de l'Empire des Indes ; enfin l'Afrique du Sud emportait le Sud-Ouest africain ci-devant allemand et le général Smuts, délivré de ce souci, pouvait se consacrer tout entier à d'autres besognes. Car il voulait rentrer au Cap des Tempêtes l'esprit tranquille sur la paix de l'Europe, et il pensait que pour que l'Europe demeurât pacifique, il fallait que l'Allemagne demeurât puissante.

Enfin la grande affaire de la guerre pour les Anglais, la communication terrestre de l'Egypte et des Indes, n'est pas conclue en droit à l'heure présente, mais les troupes britanniques occupent la Mésopotamie, la Palestine et la Syrie : bonnes conditions pour attendre.

(1) Voyez *Mercure de France*, 16 juin et 1er septembre 1919, nos 504 et 509.

Les Français, qui estiment que leur pays a été frustré par la paix de Versailles, n'ont pas manqué d'envier l'opulence des dépouilles livrées à la Grande-Bretagne. Il est vrai que l'Empire Britannique sort de la guerre avec des avantages incomparables par leur solidité matérielle : plutôt que de bouder à l'heureuse fortune de nos alliés, je préfère en rechercher les raisons, qui sont, à mon gré, au nombre de deux ; l'Angleterre avait mis à son service la force des choses par le long effort de ses enfants aux quatre points cardinaux ; elle a eu la clairvoyance diplomatique de se mettre elle-même au service des idées qui devaient guider la Conférence de la Paix.

Les grands jours de la guerre ne furent pas tout à fait les mêmes pour les Anglais et pour nous. Sans doute ils ont éprouvé comme nous les fortes émotions de la marche sur Amiens et du Chemin des Dames, comme celles de la contre-attaque Mangin et de l'entrée à Lille ; et ce sont angoisses et triomphes qui lient des peuples. Mais le jour funeste de 1915 où les Turcs passèrent le canal de Suez, toute l'Angleterre pâlit sous la menace à l'Empire. Echec au roi ! C'était la colonne vertébrale de la puissance britannique qui pouvait être brisée en ce point. C'est dans l'extrême péril, comme on sait, que l'Anglais prend ses plus longues résolutions. Aussi est-ce en ce jour que fut sans doute décidée cette expédition de Palestine, dont la préparation, merveille de minutie, dura deux ans. C'est aussi de ce jour, hélas ! que l'esprit britannique se ferma à l'intelligence des droits de la France en Syrie. Mais le grand jour de la guerre pour l'Empire, *Empire Day*, ce ne fut pas encore celui où le général Allenby entrant à pied à Jérusalem ouvrit la grande route terrestre de l'Egypte à l'Inde : ce fut celui, au début de la guerre, où la vieille Angleterre apprit que toutes ses filles des Dominions entraient dans sa querelle et envoyaient en Europe leurs canons et leurs soldats parce que la Grande-Bretagne était engagée dans une guerre européenne. Ce jour-là fut scellée la puissance britannique dans le monde. Les Français, modestement occupés à ce moment à sauver le monde sur la Marne, n'ont peut-être pas reconnu sur l'heure l'importance de cet événement, qui fit sentir tout son poids, à la Conférence de la Paix. Mais à l'heure du traité, chacun, selon son humeur, admire que les

Anglais prennent tant de part au règlement des affaires du monde, ou s'irrite, si parfois ils élèvent la voix un peu trop haut. Bonnes gens, il fallait donc être attentifs lorsque la race britannique s'établissait aux quatre coins cardinaux : c'est à ce moment qu'elle a conquis sa puissance. Mieux encore : les dix capitales dispersées de cet empire étaient reliées à la métropole par une marine suffisante pour porter tant de richesses. Voilà qui par-dessus tout confond les Français ; pour eux ils ont cessé d'avoir une grande marine, précisément dans le temps qu'ils faisaient, Dieu merci ! la conquête d'un grand domaine colonial.

La Grande-Bretagne a parlé haut et pesé lourd dans les délibérations de la Conférence : si c'est là ce que vous entendez découvrir en parlant de paix « anglo-saxonne », vos plaintes retardent d'un siècle ou deux.

Mais il faut ajouter l'autre raison des bénéfices britanniques, qui est que l'Angleterre a fait ce que nous avons négligé. Elle n'a pas compté seulement sur sa masse, ni même sur ses glorieux services. Pour être sûre de ne pas rencontrer à Paris d'adversaires ni d'objections, elle s'est mise d'abord en règle avec les principes. Elle savait quel rôle la Société des Nations jouerait à Paris. Elle a souscrit d'avance à toutes les idées du Président Wilson. A l'ouverture de la Conférence, l'unité du front diplomatique anglo-américain était accomplie. On ne s'y attendait guère, à la vérité, et l'on ne pensait pas que les deux peuples s'entendraient si vite. Leurs hommes d'Etat se sont accordés sur des idées morales, à forme religieuse : elles leur sont familières aux uns et aux autres et ils n'aperçoivent pas toujours ni immédiatement les réalités politiques qu'elles couvrent. Mais c'est le propre de la politique britannique que son idéalisme « humanitaire » est toujours de bonne foi, et qu'il ne contrarie jamais les intérêts de l'Angleterre. Certains pensent que c'est en ce dernier point qu'il diffère du nôtre. Un homme d'Etat remarquait que l'on dit aussi souvent dans la langue politique internationale : la perfide Albion que : la loyale Angleterre. C'est que les Anglais croient d'une foi entière à la morale politique, assurés seulement que son règne se confond avec celui de la puissance britannique. Quand M. Lloyd George et M. Wilson se sont accordés, c'était dans la pensée quils obéissaient l'un et l'autre aux prescriptions de la mo-

rale et qu'ils devaient entraîner les peuples dans cette noble obéissance.

M. Lloyd George a seulement demandé qu'il ne soit plus jamais question de la liberté des mers. Et en effet personne n'en ouvrit plus la bouche. La France avait d'ailleurs juré qu'elle volerait au secours de M. Lloyd George s'il était menacé de la liberté des mers à la Conférence. Plaisante affaire et serments inutiles : M. Lloyd George préféra, plutôt que de se battre avec l'aide de M. Clemenceau, s'arranger en paix avec le Président Wilson. Avant l'ouverture de la Conférence, la Grande-Bretagne avait mis ses intérêts à l'abri des principes.

§

Dirons-nous donc que la France ayant négligé de capter les principes de la paix et la faveur wilsonienne, ses intérêts ont été desservis? En aucune façon, à mon sens. C'est la renommée de la France qui a pu souffrir pendant la Conférence, mais non ses intérêts. Sauf en Syrie, où les Anglais suivent, avec leur ténacité coutumière, une politique funeste à la Grande-Bretagne et s'en réjouissent parce qu'elle est d'abord funeste à la France, rien n'a été sacrifié de ce qui importe à notre patrie dans les questions territoriales.

D'abord au centre de la sécurité du monde : sur le Rhin. Cette histoire est bien connue, mais elle demeure pleine de sens, puisqu'elle montre les forces qui se sont affrontées à la Conférence, avec plus de netteté en ce point qu'en tout autre. Et le résultat de la bataille met en suffisante lumière, même pour les aveugles, les idées qui conduisaient les esprits chargés de fixer les destinées du monde.

Dans un camp, les militaires, dans l'autre, les politiques : les premiers tout brillants d'une gloire immortelle et récente, et courbés, s'ils pouvaient l'être, sous la reconnaissance de l'humanité. Interrogés sur les conditions de sécurité militaire de la France et du monde, ils répondent que l'armée allemande doit être réduite à 250.000 hommes et que la puissance allemande doit être arrêtée par la ligne du Rhin. Seule, et la Russie défaillante, la nécessité militaire de franchir le fleuve permettra de réunir les forces et de résister à l'invasion : tout le reste n'est que frontières arbitraires sur la rive gauche, lignes tracées par la carte, dont la meilleure ne vaut rien. Le

hasard voulut que pendant que ces propositions étaient discutées et déjà même avancées, M. Lloyd George arrivât d'Angleterre d'assez méchante humeur, le crâne bourré de pacifisme et prêt à faire tout céder devant les nécessités de la démobilisation britannique. Du premier coup il fit réduire l'armée allemande à 100.000 hommes, dont 4.000 officiers. En sorte que les deux mesures capitales contre le militarisme prussien : la réduction au minimum des effectifs (art. 160) et l'interdiction du service obligatoire (art. 173) furent proposées par l'homme d'Etat que l'on a cru porté à l'indulgence pour l'Allemagne et qui, peut-être, le fut en effet sur la fin de la Conférence.

Dès lors, toutes les autres questions furent tranchées suivant le système politique et non le système militaire : régime allemand sur la rive gauche du Rhin; occupation temporaire et graduée par les forces alliées; interdiction de toute fortification ou entretien de troupes allemandes sur la rive gauche et sur la rive droite; régime de la Sarre établi sur l'idée économique de réparation, non sur les principes politiques de la victoire ou de la nationalité. Enfin, et comme rien de tout cela ne suffisait à la garantie de la France contre l'invasion, l'alliance perpétuelle de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis, si l'Allemagne franchit le Rhin.

Ce qu'on venait de décider ainsi, ce n'était pas seulement la question du Rhin, c'était à la vérité la question de l'armement ou du désarmement de l'humanité. Pour le retour du péril, le premier système, dans son esprit et dans tous ses détails, préparait le recours aux armes, le second l'écartait. Même la garantie de l'alliance franco-anglo-américaine était pacifique. Les gouvernements qui l'ont signée l'ont proposée dans la pensée qu'elle ne jouerait jamais. Ce n'est pas pour venir au secours de la France que la Grande-Bretagne et les Etats-Unis ont souscrit cet engagement, c'est pour être assurés de n'y venir jamais. Mesure d'intimidation dont le général Lyautey donna jadis dans notre Maroc cette formule : montrer sa force pour éviter de s'en servir. C'est pourquoi ceux qui ont soutenu que cette alliance particulière était contraire à l'alliance universelle de la Société des Nations, comme dans les collèges ecclésiastiques on interdit les « amitiés particulières » dérobées à l'amour de Dieu, manquent peut-être de force

analytique. Loin que le pacte d'assurance répugne à entrer dans la Société des Nations, il en est au contraire la pièce principale et centrale : garantie première et efficace de la paix du monde, dans la grande garantie incertaine qu'est la Société des Nations.

Garantie d'ailleurs incomplète. Cette pensée généreuse et utile, jaillie d'un sentiment d'affection et de justice, d'une inspiration de sagesse de deux hommes d'Etat n'a pas été elle non plus, accordée avec les grandes directions politiques qu'elle commandait.

Les quatre puissances à intérêts illimités s'étaient enfermées pour donner au monde un ordre nouveau. Elles ne laissaient entrer les petites nations que dans de très rares circonstances et quand il n'y avait plus rien à décider. Je ne pense pas du tout que ce fût une mauvaise méthode. Mais elles ne faisaient pas non plus entrer tous les jours les principes tutélaires qui auraient pu sauvegarder les intérêts vitaux des petites puissances. Il est très difficile d'expliquer pourquoi la garantie accordée à la France contre l'invasion germanique n'a pas été étendue à la Belgique. Elle eût été en premier lieu accompagnée dans le monde et chez les nations garantes par un cortège de sentiments plus riches encore et encore plus généreux. Loin donc qu'il lui ait nui, son agrandissement l'eût servie. Les mêmes raisons politiques et historiques qui faisaient la grandeur du projet s'appliquaient aussi bien au cas de la Belgique qu'à celui de la France. Enfin la France même n'eut pas manqué d'en recueillir des avantages particuliers, puisque ces conditions générales communes auraient commandé un régime en bien des points commun à la Belgique et à la France. Qu'il ne se soit pas trouvé dans les bureaux du Quai d'Orsay un diplomate pour apercevoir ces motifs si puissants et les amener dans la salle des augustes délibérations, on en demeure confondu.

En se gardant pour interdire aux armées un territoire dangereux, les trois nations consacraient une expérience historique séculaire et reprenaient la plus grande tradition du droit international, interrompue en 1914 par le crime des Allemands. En oubliant d'étendre ce bénéfice à la Belgique, ils étaient infidèles et ingrats à la tradition qu'ils reprenaient. Car ce qu'ils restauraient ainsi dans le droit universel ce

n'était pas autre chose que l'idée de neutralité. Un territoire neutre, c'est un territoire où il est interdit de se battre, il n'y a pas de définition plus précise. Et c'est quand ils ont été las de se battre pour certains territoires que les hommes ont décidé de les consacrer à la neutralité, terme respecté jusqu'en 1914 de la sagesse politique. Avant 1830, les Hollandais, maîtres de la Belgique, disaient aux Belges, par manière de mépris, que c'était dans les rivières de leurs pays que venaient boire tous les chevaux de toutes les armées de l'Europe. C'est parce qu'il avait été trop foulé par les bottes des soldats et les sabots des chevaux qu'on neutralisa, en 1831, le sol de la Belgique et c'est pour la même raison qu'on neutralise aujourd'hui le sol entre Meuse et Rhin. Le régime politique est différent, la servitude juridique est la même. On neutralise contre la guerre, et un pays qui ne doit supporter ni fortifications ni soldats est un pays neutralisé.

Les territoires où l'on se bat sont les territoires convoités. Convoités soit pour leur richesse, soit pour leur position géographique. Pour ces deux causes réunies, la Belgique fut toujours le pays le plus convoité du monde. Riche par ses draps jadis, riche par sa houille de nos jours. Jadis, la France ne pouvait souffrir qu'il fût à l'Empire, ni l'Empire à la France, ni l'Angleterre à aucun des deux autres. Tous les négociateurs de tous les traités depuis la guerre de Cent ans s'efforcèrent donc de trouver un système de protection de la Belgique et des Pays-Bas. Protection tournée contre le voisin le plus puissant à chaque moment. Le dernier de ces systèmes s'appelle dans l'histoire diplomatique le « Système de la Barrière », et c'est à cette Barrière que Talleyrand substitua en 1831 la neutralité de la Belgique. Il mettait ainsi son terme à un long effort de sagesse diplomatique, et, lorsqu'en 1914 les Allemands violaient la neutralité de la Belgique, ils commettaient deux crimes, dont le second était de ruiner d'un coup tout le droit international. Quand on les flétrit, on ne pense généralement qu'au premier, le crime contre la morale et la parole donnée. C'est l'autre, le crime contre l'esprit, qui est inexpiable.

Lorsque Talleyrand eut inventé à Londres la neutralité de la Belgique, il confia son idée à quelques amis politiques qui lui accordèrent un simple succès d'estime. Louis-Philippe,

excellent diplomate, retourna à son ambassadeur un compliment poli et déférent qui prouvait qu'il n'avait rien compris. Mais la pensée de soustraire à la guerre par la neutralité un territoire dangereux, appliquée d'abord au « triangle humide », n'était pas seulement un ingénieux moyen de se tirer de la plus embarrassante affaire du moment. Née de la lassitude des hommes, la neutralité s'offrit à la lassitude des diplomates. Fleuves, villes, détroits, on neutralisait tous les cas désespérés, après avoir essayé tous les remèdes. Les hommes d'Etat de 1919 en ont usé aussi à leur tour, comme leurs devanciers.

Mais il y avait bien autre chose encore dans la neutralité belge. Ce qu'on avait fait pour le point du monde le plus convoité, on pouvait l'étendre à toutes les zones dangereuses. Les docteurs du droit international pensaient que la neutralité deviendrait peu à peu le régime des confins, et que la paix du monde serait à peu près assurée, lorsque les « Marches », jadis terres de concentration et de gardes militaires, bourrées de soldats, seraient interdites aux armées et vidées de soldats. Les Allemands qui ont foulé la Belgique en 1914 ont ainsi brisé le terme de longs efforts et le principe de longues espérances.

La Conférence de 1919 a saisi de nouveau cette idée gisante de la neutralité. Elle en a fait le régime politique du Rhin. Elle l'a fait sans doute sans songer au « précédent ». On assure que les grands n'ont pas toujours présents à l'esprit les intentions des grandes choses qu'ils font, ni les souvenirs. Et c'est fort heureux, car si les hommes d'Etat rattachaient ainsi eux-mêmes leurs actes au passé et à l'avenir, que resterait-il aux historiens? La Conférence qui a déclaré la neutralité militaire des deux rives du Rhin a oublié de soumettre la Belgique à la même neutralité. Tant pis pour le droit international ! Et tant pis pour nous : si la Belgique et la France étaient soumises aux mêmes lois internationales, il est probable que les conséquences se seraient développées toutes seules dans plusieurs directions de l'ordre militaire, politique et même économique. Nous étions ainsi engagés par la force des choses dans cette politique d'intimité pratique avec la Belgique que les Français se sont recommandée à eux-mêmes pendant la guerre avec un zèle infatigable répandu en d'innombrables discours.

§

Voilà terminées les affaires d'Occident. Dieu ! que le monde serait simple s'il n'y avait pas l'Orient ! Si vous êtes en quête d'informations politiques, dès que vous avez franchi la ligne, elle-même incertaine, qui sépare l'héritage de Rome de l'héritage de Byzance, vous entrez dans un monde nouveau. Aussitôt mille messagers, polyglottes et logomaques, de mille nations différentes, se jettent sur vous ainsi que sur les bagages des voyageurs dans les ports de la Méditerranée ; et ils vous construisent un système de l'Orient fondé sur l'hégémonie de leur pays. Tel fut, durant le temps de la Conférence, le sort de M. Tardieu, qui seul avait assez de clarté dans l'esprit pour mettre de l'ordre dans ces rivalités frénétiques. Ce fut aussi, hélas! l'aventure qui advint aux généraux qui conduisirent en Orient les armées alliées. Ces militaires, moins armés que le Commissaire de la République, étaient livrés sans défense à toutes ces disputes qu'ils avaient bien le droit d'ignorer. Il y eut quelque confusion. L'un livrait à l'ennemi les territoires alliés ; tel autre, chargé d'un lot important de culasses démobilisées qui ne devaient plus servir à la guerre, les livrait aux Bulgares qui avaient promis, la main sur le cœur, de les conserver fidèlement. Il faut bien penser, au surplus, que les armistices orientaux ne furent pas très soignés, puisque, depuis un an, nous avons vu surgir d'un peu partout, à peu près toutes les semaines, des armées de 80.000 et 100.000 hommes. Ce fut sans doute là l'origine de tous ces faits que les journalistes recueillent allègrement sous la rubrique quasi-quotidienne : les fautes de l'Entente en Orient. Qui ne les a dénoncées ?

S'il fallait les résumer et en rechercher la raison commune, on pourrait rappeler sans doute que là non plus l'Entente n'a pas été très fidèle à ses principes. Mais en Orient les principes d'idéologie importent moins que les principes de conduite. Pour bien servir les grandes idées qui justifieraient l'action de l'Entente il eût fallu une fermeté un peu rude.

Après avoir pris à peu près toutes les décisions sur les affaires russes, les Alliés se sont arrêtés à la seule qui demeurât possible : celle de n'en pas prendre. Ils ont voulu proposer des arbitrages et des conciliations : les parties appelées ont fait défaut. Ils ont tenté d'envoyer des armées : ce sont les soldats

cette fois qui ont fait défaut. L'Entente, qui ne garde plus que de faibles moyens d'intervention, n'a plus qu'à attendre que la Russie ait elle-même pris une décision. Mais les Russes prétendent aussi tenir en suspens toutes les questions qui étaient russes avant la guerre. Cette thèse politique, d'abord incontestable, devient plus faible à chaque jour qui s'écoule, car chaque jour amène des faits et des forces qui agissent, et la politique nationale russe est donc de nier ces faits et de négliger ces forces. Mais enfin, légitime ou abusive, on admet cette prétention, et voilà toute une partie du monde réservée.

Reste l'Europe centrale et balkanique. Là, je n'aperçois que des peuples mineurs. Et je ne verrais que des avantages à leur donner un Conseil de famille. En tout cas, leur reconnaître une souveraineté plénière, c'est dangereux en fait, parce que ces peuples neufs seront portés à former des alliances diverses et à rechercher l'hégémonie ; et c'est en droit contradictoire avec la Société des Nations. A moins de reculer devant les idées nettes, travers dont l'esprit même des hommes politiques n'est pas toujours exempt, dit-on, on doit bien reconnaître que des Etats qui forment une Société des Nations sont d'accord pour mettre des bornes à leur propre souveraineté. Notre vieux Bodin, qui dans le XVIe siècle construisit cette solide doctrine de la souveraineté, refuserait de concéder la qualité souveraine à un Etat qui n'est maître ni de s'armer comme il lui plaît, ni de faire la guerre quand il le veut et qui doit soumettre ses décisions principales et jusqu'à son régime du travail à un Concile étranger. Que dis-je ? Une alliance seulement, si elle est longue et permanente, est négative de la souveraineté. Nous l'avons bien vu pendant la guerre. Que de fois tel Parlement — car les Parlements, tout comme les monarques, ont peine à perdre les habitudes souveraines quand il les ont prises — a voulu exercer ce droit suprême de juger ou de casser un acte de l'exécutif. Mais le ministre, appelé à la tribune, se dérobe gracieusement : Je l'ai fait d'accord avec nos alliés, qu'avez-vous à dire ? Le meilleur témoignage qu'une forte alliance limite les droits souverains et aussi que les peuples ont bien de la peine à s'en rendre compte, c'est la discussion même du présent traité, où le gouvernement répète à chaque ligne : Je n'ai pas pu faire ce que j'ai voulu.

Et ces mêmes Etats, qui se soumettent au joug, reconnaî-

traient aux Etats qu'ils créent la souveraineté dont ils se privent ! En fait, d'abord, ces peuples nouveaux sont-ils prêts à exercer cette pleine souveraineté? Ceux-là qui, parmi eux, sont le plus rapprochés de la maturité politique, sont ceux qui savent ce qui leur manque encore, et qui l'avouent. Enfermés jusqu'ici par la tyrannie germanique dans des diètes rigoureusement surveillées, comment seraient-ils sortis de l'esprit provincial ? Où trouveront-ils le personnel politique pour exercer les fonctions suprêmes, qui justement leur étaient hier interdites ? C'est la gloire de plusieurs de ces nations de fournir déjà à l'Europe des hommes d'Etat qui brillent parmi les plus grands. Mais un homme d'Etat, même fondateur d'une République, ne se survit que par une tradition, qu'il faut donc d'abord former ; et Venizelos lui-même est un Grec aimé des dieux, mais non pas immortel, en dépit de sa gloire.

Ces peuples nouveaux, je ne crois pas qu'ils doivent le jour à l'Entente. Je sais, pour l'avoir vu d'assez près, qu'ils ont saisi eux-mêmes leur propre liberté, Mais l'Entente, à qui ils demandent leur reconnaissance, leurs frontières et leurs garanties, ne peut pas permettre que ces États sortent du plan politique qu'elle-même a tracé. Que voyons-nous en ce moment même ? Dix commissions de la Conférence se fatiguent à régler à tâtons les affaires, hérissées d'embûches, de l'Europe centrale. Je veux que ces règlements soient dictés par Minerve elle-même. Mais qui les gardera, et qui assurera le respect et la durée de ces monuments d'équité ? Un grand Conseil du Danube, un grand Conseil des Balkans, est une des premières nécessités de l'Europe. Et peut-être un seul, et non pas deux.

C'est ici que nous pouvions compter sur les Américains, et c'est ici qu'ils nous ont fait défaut. Une fois encore je leur reprocherai de ne nous avoir apporté que des formules nues. Un organisme qui relierait ensemble de tels Etats, c'est une institution de l'ordre fédératif. Or les Américains sont familiers des idées fédératives. Mieux que d'autres ils auraient pu guider les esprits dans cette voie. Il est remarquable, d'ailleurs, que l'idée de fédération est très souple ; elle peut prendre mille formes ; il y a des liens fédéraux étroits et il y en a de très lâches. Nos amis italiens semblent avoir pris ombrage de ce projet de fédération danubienne auquel personne, justement

ne s'est attaché. C'est qu'ils ont entendu que le lien fédéral devait nécessairement fortifier les nouveaux Etats dont la réunion pourrait devenir redoutable. Mais on peut aussi fort bien imaginer un lien fédéral extrêmement ténu et qui n'aurait pas d'autre objet que de faire sentir aux peuples jeunes leur dépendance à l'égard du système des anciens, ou du moins l'obligation où ils sont de ne pas troubler l'ordre politique dans lequel ils sont nés. Liberté politique et économique complète, droit de choisir et de développer les institutions choisies par le peuple, libre contribution nationale à la culture universelle, voilà qui va à merveille. Mais on peut très bien concevoir, pour régler les discussions internationales et persévérer dans les directions internationales, un Conseil composé de délégués des Etats et de délégués de l'Entente. Survivance, en somme, des commissions de l'Europe centrale ou balkanique à la Conférence ; système nouveau, je l'entends bien, en ce qu'il ne ressemble à aucune des fédérations anciennes, que peut-être il ne rappelle même pas. Mais système qui devait convenir à ceux qui connaissent l'usage, les tours et les détours du régime fédératif, s'ils avaient eu seulement dans l'esprit les ressources d'invention ou d'ajustage.

Par un côté, il est vrai, on s'est efforcé de placer des limites à la souveraineté des Etats nouveaux : on leur a imposé un droit des minorités.

Le droit des minorités était, en effet, un beau portique à mettre au seuil du palais ou des pavillons de l'Europe centrale. Le malheur est que les architectes ont mis le portique derrière. La question du droit des minorités est commune à tous les Etats de l'Europe centrale, Etats naissants comme Etats agrandis. Or la « Commission des Nouveaux Etats » de la Conférence de Paris, c'était le point de convergence des avidités territoriales les plus furieuses, peut-être — bien qu'il soit imprudent d'essayer de donner des rangs en cette matière, — mais en tous cas les plus diverses et contradictoires. Impatiente, sans doute, de montrer sa bravoure et de prouver au monde qu'elle ne reculait devant aucune contestation, elle a aussitôt ouvert sa Cour, comme Salomon, et s'est mise à distribuer des territoires. Elle n'a pas manqué d'exaspérer ainsi, et dès l'abord, tous les nationalismes et de porter au paroxysme les passions qu'elle souhaitait d'éteindre. Peut-être eût-il été

plus conforme à l'esprit nouveau qui devait souffler de Paris sur le monde de fixer d'abord la partie générale, applicable à tous, du droit des minorités, réservant ce qui est particulier à chaque cas. Si ce règlement eut été sévère, peut-être eût-il fait apparaître aux yeux de beaucoup cette vérité si difficile à saisir et qui est précisément le premier enseignement de la guerre qui vient, dit-on, de finir : qu'un territoire peuplé « d'allogènes » est pour un Etat une charge dangereuse, loin qu'il soit un bénéfice. Sans parler de l'Allemagne, la Turquie et l'Autriche, comme le laquais des *Femmes Savantes*, « s'en sont aperçues étant par terre ». Peut-être cette procédure, en tous cas plus méthodique, eût-elle amené cet avantage supplémentaire que les nationalismes en eussent été un peu atténués et qu'on eût réclamé avec moins d'âpreté des territoires grevés de si lourdes servitudes. Mais il ne faut jurer de rien.

Cette matière du droit des minorités porte d'ailleurs la même marque que les autres parties des travaux de la Conférence : plus de souci de dresser un catalogue complet que de poursuivre une œuvre méthodique, plus de zèle à ne rien oublier qu'à se faire comprendre et plus de soin à satisfaire la mémoire que l'intelligence. Il ne semble pas qu'on ait aperçu que le fondement et la garantie à la fois du droit des minorité, c'est d'être réciproque, et que si nous devons reconnaître des droits aux Allemands chez les nations, c'est parce qu'ils sont la condition des droits des autres nations en Allemagne. C'est justement à l'Allemagne qu'on a oublié d'imposer cette réciprocité. De telle sorte que la frontière germano-polonaise laissant, malgré sa complication, des Allemands et des Polonais des deux côtés, les minorités allemandes jouissent en Pologne de droits qu'on a omis de reconnaître aux minorités polonaises de Prusse. M. Paderewski a d'ailleurs fait connaître à la Diète de Varsovie, au cours de la discussion préliminaire du traité, que cet oubli avait été reconnu, et que le Président Wilson lui avait déclaré que le premier soin de la Société des Nations serait de le réparer.

Enfin il n'est pas possible de ne pas retenir, à propos du droit des minorités, une remarque moins importante par elle-même que par les réflexions auxquelles elle donne ouverture et qui la dépassent. Plusieurs ont remarqué que les Commissaires, qui par leur labeur ont doté les Etats orientaux du droit des

minorités ethniques, semblent avoir considéré moins les minorités nationales que les minorités israélites. On sait que dans tous les Etats de l'Orient, et surtout en Pologne et en Roumanie, les Juifs forment des minorités souvent compactes et nombreuses. Leur statut est stipulé jusque dans les détails, et leur droit reconnu à leur double langue, yidisch ou langue populaire, hébreu ou langue littéraire (1). Cette question des Juifs pauvres d'Orient n'a d'ailleurs rien de commun avec la « question juive » telle qu'on l'a parfois discutée en Occident. Le soin avec lequel elle a été suivie et traitée à la Conférence marque la place importante reconnue à la vaste communauté juive, puissante et divisée.

Mais ceci nous entraînerait fort loin, puisque nous serions conduits à étudier l'histoire religieuse de la guerre de 1914 et de la paix de 1919. Il n'est pas, à mon gré, de sujet plus vaste ni qui nous fasse davantage pénétrer dans la réalité, je veux dire dans les idées morales et la conscience présente de l'humanité. Je souhaite que quelqu'un de nos écrivains politiques entreprenne, pour l'honneur de la pensée française, cette tâche de pragmatisme véritable, je veux dire d'intérêt réel et immédiat. Jusqu'à ce jour, sur ce point, tout s'est borné aux articles ou aux livres de polémique courante. Seul, parmi les Français, l'esprit ardent et agile de M. de Monzie a reconnu l'intérêt d'examiner et de fixer les forces des religions au temps présent. Son amitié me pardonnera sans doute, si j'ajoute que je le crois plus solide en ses prémisses qu'en sa conclusion. Cette guerre laisse les grandes directions du monde aux mains des puissances puritaines auprès desquelles la France et l'Italie, les deux seuls grands Etats laïques (2) du monde, conservent, Dieu merci, leur part éminente pour la conduite de l'humanité.

Et le judaïsme international, lui aussi, réclame sa part. Il l'a bien montré et dans cette affaire des minorités orientales, et dans l'affaire du sionisme, dont la conséquence inévitable est le protectorat britannique en Palestine. Cette affaire du sionisme risque justement de brouiller la politique israélite avec la politique du Vatican, qui fut sa fidèle alliée pendant la première partie de la guerre. Car elles avaient alors le même

(1) On peut soutenir que le yidisch est aussi langue littéraire. Cf. Israel Zangwill.
(2) J'ajouterais volontiers le Brésil et j'oublierais volontiers la Russie des Soviets.

ennemi mortel : la Russie orthodoxe, tzariste et propagandiste. Mais, après la révolution russe, les forces israélites se sont tout naturellement rapprochées des puissances protestantes auxquelles elles sont unies par plusieurs liens, dont le plus fort est le lien pédagogique : l'une et l'autre civilisation sont sorties des lectures et des méditations bibliques.

§

C'est à propos de ces affaires de l'Europe centrale et orientale qu'on a surtout taquiné les « Quatre Gros » sur leur ignorance. Et comme il arrive le plus souvent en pareil cas, ce sont leurs petites ignorances qu'on leur a reprochées et non pas les grandes. Car les petites seules frappent l'esprit populaire. Mille anecdotes courent qui ont fait la joie et l'aliment des coulissiers de la Conférence. L'un des chefs de l'Occident fait rechercher des atlas pour y découvrir le lac de Van sur lequel il n'a jamais fait d'excursion de plaisir, et cet autre — n'est-ce pas le même ? — admire la facilité avec laquelle Serbes et Roumains rappellent le nom du « Ranat », que lui-même n'a jamais entendu, pareil en cela à la plupart de ses contemporains cultivés. Sans doute il n'est pas mauvais de connaître la géographie pour refaire le monde, mais on peut aussi être homme d'Etat sans érudition géographique. Tout compte fait, on ne peut reprocher à la Conférence d'avoir manqué d'informations. Des contestations entre les peuples du Centre et de l'Orient, de leurs origines, de leurs causes séculaires ou prochaines, de leurs effets, les Quatre Gros n'ont rien ignoré, puisqu'ils ont chargé les plaideurs eux-mêmes de les en instruire. Chacun a été invité à déclarer tout ce qu'il savait de lui-même et de son voisin, et les juges ont pu apprendre tout ce qu'ils ont voulu de l'Europe orientale, aussi bien la géologie que les plus petites batailles du moyen âge.

Hors ce qui concernait les juges eux-mêmes, c'est une véritable Cour qui a siégé à Paris, tranchant les différends après les avoir instruits avec toutes les ressources de la procédure orale ou de la procédure écrite. La quantité de rapports qui ont été sécrétés par mille écrivains d'élite, venus de toutes les capitales présentes ou futures, formerait une pyramide décourageante. Et c'est une sentence, que, dans chaque cas, se sont efforcés de rendre les arbitres suivant cette procédure où l'on trouve la marque de leurs esprits : l'extrême scrupule moral

et juridique et la confiance entière aux jugements formés dans la conscience de l'honnête homme. Encore un trait qui concourt avec d'autres précédemment rappelés à donner à l'œuvre de la Conférence ce caractère soigné dans le détail et médiocre dans l'ensemble.

Je n'exige pas d'un homme d'Etat qu'il soit imperturbable sur l'histoire et la géographie ; seuls, les écoliers, à la veille de l'examen, en sauraient assez. Mais je voudrais qu'il connût le sens des grandes questions politiques et qu'il eût, par son expérience ou sa réflexion, mesuré leur importance et leur action mutuelles. On peut suivre ainsi dans les travaux de la Conférence et dans l'histoire qu'ils ont créée plusieurs grandes affaires qui furent pleines d'enseignements pour les membres de la Conférence, car le cours des événements et les effets divers de leurs propres décisions leur en révéla l'intérêt, qu'ils ignoraient donc en s'asseyant à la table du quai d'Orsay.

La question de Pologne me paraît le type accompli de ces affaires qui ont malicieusement développé devant l'aréopage de Paris leurs instructives conséquences.

La résurrection de la Pologne était, avec la question d'Alsace, la première nécessité morale de l'humanité : il est admirable que tout le monde l'ait immédiatement reconnu à la déclaration de guerre, à l'exception de Guillaume II et de François-Joseph. Ou plutôt, si les deux complices l'ont aperçu eux aussi, ce fut pour détourner la restauration polonaise au service de combinaisons dont l'origine, encore assez mystérieuse, remonte peut-être à l'entrevue de Konopi... Je rapproche volontiers pour ma part la question politique d'Alsace-Lorraine de la question politique de Pologne, parce que ce sont, dans l'histoire, deux grandes victoires du sentiment, plus délicat et concentré pour la première, plus tenace et prolongé pour la seconde. Deux peuples ont mérité ces enivrantes réparations en demeurant fidèles aux plus hautes vertus.

Le peuple polonais, jadis étincelant de fierté et de grâce, avait révélé dans le deuil et l'esclavage une gravité et une noblesse qui couvraient son nom d'une gloire nouvelle. C'est la destinée étrange de cette nation que sa gloire ne fut jamais plus grande que quand elle gisait au tombeau. Les quatre hommes d'Etat de Paris savaient fort bien qu'en faveur de la Pologne de hautes raisons de justice parlaient à la conscience

des hommes, tandis qu'une séduction romantique attirait vers elle les imaginations.

Mais, d'autre part, l'esprit de quelques-uns d'entre eux conservait un jugement défavorable à la capacité politique des Polonais, notion communément acceptée et soigneusement entretenue par les Boches. Enfin, ils redoutaient peut-être l'impérialisme de la Pologne renaissante, représentée d'abord par la figure brillante, mais un peu rude sous son urbanité raffinée, de M. Dmowski. On se demandait, si, à peine ressuscitée, la Pologne n'allait pas sauter en selle et caracoler dans l'Orient de l'Europe, ce qui est fort passé de mode.

Mais ce qui fait le caractère politique, l'intérêt immédiat et puissant pour l'œuvre qu'ils voulaient accomplir de l'affaire polonaise, il semble que les Quatre, s'ils l'entendent, ne l'ont appris que de leur expérience et de leurs mécomptes. La Pologne est l'antidote du virus prussien. Si les Alliés l'avaient administré tout de suite et à doses énergiques, ils auraient atteint le pangermanisme plus rudement qu'ils n'ont fait avec toutes les autres clauses du traité. La raison en est dans toute l'histoire des relations et des haines de la Pologne et de la Prusse, de la lutte de l'aigle blanc et de l'aigle noir, déjà vieille au début du xv^e^ siècle; dans cette crainte et ce mépris de la Pologne qui est le sentiment le plus ancien et le plus fort du Prussien, sentiment séculaire et contemporain, traditionnel et présent qui marque aussi bien la politique des chevaliers teutoniques que les rapines de Frédéric II et la législation du prince de Bulow. Mais on crut qu'on tenait la Prusse parce qu'on occupait les ponts du Rhin. La Prusse tout entière se porta aussitôt dans l'Est, d'où elle sonna le rassemblement de l'Allemagne, qui ne crut pas être vaincue, puisqu'elle demeurait maîtresse et armée sur les confins polonais. Voyant les occidentaux montant la garde au Rhin, l'Allemagne reconnut secrètement qu'elle était battue à l'Ouest. Mais être battue à l'Est, où sont les racines de la Prusse, y voir triompher le Polonais méprisé, race inférieure promise à la colonisation allemande, c'était pour le pangermanisme une humiliation autrement cruelle, pour le peuple allemand un enseignement autrement profitable. Cependant Dantzig n'est pas occupée, les troupes du général Haller ne parviennent pas à passer de France en Pologne. Bientôt l'Allemagne se divise en deux

parties, l'Ouest sozial-démocrate et l'Est militaire. L'armée tout entière, 300.000 hommes à certains moments, occupe la vieille Prusse et la Pologne. Le virus pangermaniste se précipite à l'Est ; l'inflammation devient menaçante, Hindenburg prend le commandement de l'armée et proclame qu'on ne cédera pas la frontière orientale jusqu'à ce qu'enfin la Conférence soit amenée par les événements à arracher la Posnanie à la Prusse, renforcer l'armée polonaise, couper la Prusse orientale.

Timidement encore et comme à regret ! Si bien que lorsque l'Angleterre, tout conclu et arrêté, revient avec de nouvelles propositions d'indulgence à l'égard de l'Allemagne, on parvient à repousser sur presque tous les points cette extrême contre-offensive pacifiste, sauf sur la Haute-Silésie, lointaine, mal connue, et pour laquelle on abandonne les décisions primitives.

Car la Grande-Bretagne, qui a ouvert la Conférence par une négociation fructueuse et qui lui assurait une heureuse position, l'a terminée par une autre tentative dépassant un peu la mesure, et perdant un peu de sa position sans toutefois rien perdre de ses avantages. Pressée de conclure par une impatience mercantile, prête à sacrifier les avantages déjà acquis par les autres, elle appelle l'attention sur ses propres bénéfices et ébranle — très peu — l'entente des deux grandes puissances riches qui régnait depuis six mois, entr'ouvrant ainsi pour la France le retour à la place qui lui convient, intermédiaire et conciliatrice entre ses deux grands alliés.

§

Telle est cette œuvre de Paris, éminente dans les qualités mineures ; on ne tarirait pas sur l'application, la conscience, le souci d'exactitude des auteurs. Il y a dans le traité de Versailles vingt articles minutieux sur les contrats d'assurances et de réassurances. Si le traité ne devait être qu'un arrangement pour l'Europe à la fin de la guerre, on n'aurait guère qu'à louer. Même la seule véritable invention politique de la Conférence, les arrangements à terme, sont un moyen heureux pour effacer la trace des longues injustices germaniques. Chacun des vainqueurs fera à son tour la sage réflexion de Francesco Nitti rappelant à l'Italie douloureuse qu'en tous cas elle trouve dans le traité les récompenses essentielles pour les-

quelles elle s'est battue. Chaque nation sort de la guerre satisfaite dans les raisons particulières qu'elle avait de se battre.

C'est dans les raisons communes à tous qu'on trouvera moins de satisfactions. Selon le vocabulaire de Péguy ce traité bourré de politique manque un peu de mystique, chose si nécessaire quand on parle à tout le monde. On doute si le volet du diptyque si soigneusement peint à Paris aura assez d'éclat et de prestige pour détourner tout à fait les yeux des peuples des couleurs violentes cruellement superposées sur le volet de Moscou.

Les nations sont à peu près rentrées chez elles, occupées à la besogne universelle de réparer les maux universels de la guerre. Le pire sort sera pour les peuples qui croiront pouvoir demeurer moralement isolés, et chevaucher des chimères historiques dans un monde nouveau. La plus heureuse destinée sera pour les Etats qui réaliseront les premiers les conditions de l'*ordo novus*, et fourniront les modèles.

Ainsi la première grande nation qui accommodera au monde moderne le bolchévisme, en lui-même exécrable, et rectifiera l'aimantation de tant d'esprits élémentaires vers Moscou, celle-là prendra parmi les autres une grande valeur d'attraction, profitable à elle-même. Je répéterai ici un avertissement donné au début de cette étude (1). Prenez garde que ce soit l'Allemagne ! J'ai plus de confiance, toutefois, depuis que j'ai vu à Amsterdam les chefs de notre C. G. T. débutante humilier à la fois le Boche endurci et ménager habilement la place des directions françaises parmi nos grands alliés. Voilà de la politique !

Et puis, tout au travers de ces immenses problèmes internationaux de restauration économique surgira bientôt la question, internationale aussi, du désarmement. M. Herbert Hoover a rappelé récemment que l'Amérique ne la considérait pas comme distincte, mais comme incluse dans les affaires économiques. Mais ici la France a pris une position qui peut être pour elle d'un admirable profit. Si elle a négligé de saisir à son propre bénéfice les idées politiques à la mode au moment de la Conférence de Paris, dans la matière de la Société des Nations, au contraire, elle a su se placer en avant des autres et des inventeurs eux-mêmes et se réserver les directions.

(1) *Mercure de France* du 16 juin 1919, p. 586.

J'admire que les socialistes, zélés pour cette « idée wilsonienne », n'en sachent pas gré davantage à M. Léon Bourgeois. C'est la France ici qui a non seulement accepté l'idée, mais en a conduit les conséquences : les amendements français, d'ailleurs rejetés, ont proposé la seule garantie efficace du désarmement, le contrôle international. Et voyez comme aussitôt les choses se retournent d'elles-mêmes : ce sont les nations ferventes du pacifisme, l'Angleterre et l'Amérique, qui refusent de suivre la France et qui invoquent contre elles le vieux droit souverain, argument suprême et forteresse centrale des impérialismes.

Tout cela reviendra bien, quelque jour, à Genève, à Bruxelles ou ailleurs. Et nous reconnaîtrons alors que l'œuvre de Paris n'est peut-être pas un si mauvais point de départ. Nous regretterons seulement que la Conférence ait été lentement conduite par la force des choses, au lieu qu'elle aurait pu l'être par la force de l'esprit français.

ÉTIENNE FOURNOL.

POÈME

J'ai mal ! j'ai mal ! j'ai mal ! de tout le grand mal qu'il y a !
j'ai mal de tout le mal de la terre souffrante,
j'ai mal de tout le mal de la terre et des hommes,
j'ai mal du mal inapaisable,
j'ai mal !

Je voudrais me pencher sur tous les corps qui souffrent,
je voudrais embrasser tous les fronts des malades,
je voudrais clore les paupières fatiguées,
les clore doucement avec de longs baisers,
oh les clore avec des caresses
et verser dans les cœurs une tendresse telle
qu'il semblerait aux moribonds,
à tous les hommes angoissés
qu'il leur vient du bonheur pour ne jamais cesser !

J'ai mal de tant de mal qu'il y a.

Les mères, les enfants, les veuves et les fiancées,
je voudrais les étreindre et leur dire mon cœur,
je voudrais les bercer avec des précautions
comme on berce un enfant qui va bientôt dormir,
avec de telles précautions,
avec de tels mouvements doux,
avec, aussi, des chansons telles
que leurs têtes s'endormiraient
et que leurs cœurs s'apaiseraient.

Lits d'hôpitaux où il est tant de gens qui meurent,
vous m'êtes apparus ;
maisons en deuil où il est tant de gens qui pleurent,
vous m'êtes apparues ;
tristesse de la terre et souffrance des hommes,
vous m'êtes venues !

Il me semble ce soir que je reviens des hôpitaux ;
l'odeur des pansements,
celle des plaies,
celle du chloroforme et de tous les remèdes,
m'obsèdent !

Il me semble ce soir que je reviens des hôpitaux ;
mes oreilles sont pleines de cris arrachés,
mes yeux ne savent plus où poser leurs regards, —
mes yeux, ah les fermer, mes yeux! pour ne plus voir
ces visages crispés qu'on n'embrassera plus !

J'ai mal de tout le mal qu'il y a sur la terre,
j'ai mal de tout le mal de la terre et des hommes,
j'ai mal du mal inapaisable,
j'ai mal !

Je voudrais me pencher sur tous les corps qui souffrent,
je voudrais embrasser tous les fronts des malades,
je voudrais clorè les paupières fatiguées,
les clore doucement avec de longs baisers,
les clore avec des précautions que mes lèvres prendaient pour
[*appuyer,*
à peine,
leurs baisers comme des caresses.

Je voudrais, pour tous les hommes qui ont mal
et pour toutes les femmes, aussi, qui ont mal,
de telles tendresses ;

je voudrais, pour tous les enfants qui ne savent rire
et pour, aussi, tous les vieillards qui vont mourir,
de telles caresses,
que tous, les tristes, les malades, les mourants,
croiraient qu'il leur arrive
— sans savoir d'où —
croiraient qu'il leur arrive un peu de bonheur
qui leur ferait doux.

Je voudrais pour chacun
des paroles douces,
je voudrais pour chacun
des sourires doux,
je voudrais, pour les souffrants,
tout le meilleur des cœurs qu'il y a,
je voudrais, pour tous et pour chacun,
la bonté des yeux,
la douceur des mains,
et je voudrais, si doucement, les enlacer,
si doucement, aussi, si doucement, oh les bercer
avec de grandes précautions,
avec, aussi, des chansons telles
que leurs têtes s'endormiraient
et que leurs cœurs s'apaiseraient,
et que leurs âmes douloureuses
seraient heureuses !

LEVEL-RÉGNÉ.

TOCQUEVILLE

ET LA LITTÉRATURE AMÉRICAINE

NOTES ET DOCUMENTS POUR LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE

—

Par suite de l'écroulement de l'Allemagne et de la fatigue, consécutive à leur effort, chez les peuples qui l'ont abattue au prix de plus de quatre années de sacrifices inouïs, il n'est pas contestable que les Etats-Unis d'Amérique ne soient celui de tous les pays du monde qui a tiré de la guerre les plus larges avantages, tant moraux que matériels. Ce bénéfice américain n'est contrebalancé ni par des pertes humaines trop sanglantes, ni par des territoires saccagés.

Le Président Wilson, de sa propre autorité, fondée sur la puissance sans cesse accrue d'une nation de cent millions d'âmes, qui se trouve être aujourd'hui la plus riche du monde, s'est institué le tuteur du globe, le bon pasteur de tous les peuples de la terre.

Première nation industrielle du monde, banquiers de l'univers, les Etats-Unis semblent justifiés à prétendre marcher à la tête de la nouvelle civilisation.

Mais, timidement, comme le font pour leur part les meilleurs enfants de l'énigmatique Asie, ceux de la Vieille Europe que préoccupe encore l'antique civilisation sont peut-être en droit de s'interroger avec quelque angoisse sur le résultat de cette chevauchée vers l'avenir à la suite du peuple américain, de l'idéal américain et du Président américain.

Grave ensemble de problèmes, complexes et difficiles à résoudre.

En général, dans leurs flatteuses et mirifiques hypothèses, les bâtisseurs d'avenir tablent sur une transformation radicale de la nature humaine et modifient au gré de leurs inspirations, de leurs désirs et de leurs rêves, les données des problèmes. Méthode séduisante et facile. Le présent, dit-on, n'est point semblable au passé, l'avenir ne ressemblera pas davantage au présent, et sans chercher à approfondir plus loin, sans faire effort pour pénétrer les causes, les architectes de mirages dressent les plans de la Cité future. Bel enthousiasme, mais trompeur, mais infécond. Le monde se transforme, sans doute, incessamment, mais non point avec une si folle fantaisie que tous les songes aient la même chance de figurer l'avenir. Lorsqu'on tient compte, autant que faire se peut, de toutes les forces qui entrent en jeu dans l'évolution des sociétés humaines, forces physiques et psychiques, forces économiques et politiques, on peut parvenir à établir une sorte d'équation qui marque le sens de l'évolution (1). Ici, comme pour établir la formule d'une courbe empirique, il faut connaître les coordonnées d'un certain nombre de points.

Sans nous attarder plus longtemps aux considérations générales, prenons un exemple, car c'est là présentement notre but : *la littérature américaine*. Libre à chacun de nous dire ce qu'elle aurait pu être, ce qu'elle devrait être, ce qu'elle pourrait devenir, mais nous pouvons connaître, sans recourir aux hypothèses, ce qu'elle a été et ce qu'elle est.

M. Vincent O'Sullivan a publié récemment ici même (2) deux articles remarquables sur la littérature américaine. L'auteur est Américain, très informé, impartial, sans vaines illu-

(1) Je me place ici dans une hypothèse purement *mécaniste*, qui est à la fois insuffisante et sommaire, mais commode. Je raisonne comme si la *liberté* n'existait pas; cette « variable indépendante » introduirait trop de complexité dans mon exposé. Du reste la liberté n'est pas « ce qu'un vain peuple pense », une notion simpliste d'application quotidienne et facile. Cette liberté-là, qui réside dans les mots, n'est qu'une nuée brillante qui flotte parmi d'autres nuées. Normalement, comme le dit Bergson, « nous vivons pour le monde extérieur plutôt que pour nous, nous parlons plus que nous ne pensons, nous « sommes agis » plutôt que nous n'agissons nous-mêmes. *Agir librement, c'est reprendre possession de soi...* »

L'acte libre est infiniment fécond, mais il est rarissime ; c'est sur lui cependant, et rien que sur lui, que peut se fonder notre espoir de modifier en quelque chose la marche aveugle de la formidable mécanique sociale. Mais cela ne nous empêche pas d'étudier le fonctionnement normal de cette mécanique, son régime matériel et régulier.

(2) Vincent O'Sullivan : *La Littérature américaine*, « Mercure de France », 16 janvier 1919, et, *En Marge de la Littérature américaine*, « Mercure de France », 1er juillet 1919.

sions et froidement sévère, il écrit en 1919 ; ses deux essais m'ont invinciblement rappelé, dans leurs constatations et dans leurs conclusions, les remarques qu'énonçait sur le même sujet, il y a quatre-vingts ans, le grand historien et philosophe français Alexis de Tocqueville dans ce chef-d'œuvre intitulé : *De la Démocratie en Amérique*.

Que d'événements cependant ont bouleversé le monde entre 1839 (1) et 1919. Comment se peut-il ? Quelles sont les causes profondes qui font que concordent sur un même objet les observations et les jugements de deux écrivains si différents par l'âge, par la race et par l'esprit ? Quelle loi profonde se cache derrière cette concordance ? Pour reprendre notre image analytique : quelle forme aura la courbe d'évolution que nous pouvons définir, puisque nous connaissons ses coordonnées en deux points au moins — 1839 et 1919 — et que nous pouvons nous assurer que c'est une courbe régulière.

Il ne s'agit pas pour l'instant de résoudre ce problème, mais plus simplement d'en réunir les éléments, d'en préciser la donnée et d'en raisonner l'énoncé.

Nous nous arrêterons sur trois questions bien délimitées.

I. — *Caractère subalterne de la littérature américaine.*

Pour être bref j'aurai recours ici à une forme quelque peu schématique :

O'SULLIVAN (2). — A partir du moment où la littérature américaine devint une chose suivie, l'influence anglaise fut écrasante. La plupart des écrivains donnent l'impression d'Anglais vivant dans un milieu colonial.

TOCQUEVILLE (3). — Non seulement les Américains vont puiser chaque jour dans les trésors de la littérature anglaise, mais on peut dire avec vérité qu'ils trouvent la littérature de l'Angleterre sur leur propre sol. Parmi le petit nombre d'hommes qui s'occupent aux Etats-Unis à composer des œuvres de littérature, la plupart sont Anglais par le fond et surtout par la forme. Ils transportent ainsi au milieu de la démocratie les idées et les usages littéraires qui ont cours chez la nation aristocratique qu'ils ont prise pour modèle. Ils peignent avec des couleurs empruntées des mœurs étrangères, ne représentant

(1) Le deuxième tome de *La Démocratie en Amérique*, auquel nous nous référerons dans cet article, parut en 1839. Le premier tome de ce célèbre ouvrage avait paru en 1835.

(2) *Mercure de France*, 16 janvier 1919, p. 247.

(3) *De la Démocratie en Amérique*, 13e édition (1850), tome II, p. 80.

presque jamais dans sa réalité le pays qui les a vus naître, ils y sont rarement populaires (1).

O'SULLIVAN (2). — Il faudrait que le peuple américain ait pleinement conscience d'une littérature américaine et de son intérêt à la protéger. Pour le moment il n'en est pas ainsi.

TOCQUEVILLE (3). — Les citoyens des Etats-Unis semblent eux-mêmes si convaincus que ce n'est point pour eux qu'on publie des livres, qu'avant de se fixer sur le mérite d'un de leurs écrivains ils attendent d'ordinaire qu'il ait été goûté en Angleterre. C'est ainsi qu'en fait de tableaux on laisse volontiers à l'auteur de l'original le droit de juger la copie.

O'SULLIVAN (4). — Ce qui paraît curieux, c'est que les Américains accepteront certaines choses d'écrivains étrangers qui ne les auraient en rien intéressés et même auraient pu les choquer si elles avaient été écrites par un Américain. *Jude the Obscure*, de Thomas Hardy, ne serait pas accepté de beaucoup d'Américains s'il avait été écrit par un Américain et si l'intrigue se passait à Vermont ou au Connecticut. Le *Sanine*, d'Artzybacheff, a été beaucoup lu en Amérique, mais qui aux Etats-Unis voudrait lire un *Sanine* américain? Le fait que la majorité des Américains continue de considérer la littérature américaine comme quelque chose de subalterne est prouvé par leur attitude à son égard.

TOCQUEVILLE (5). — Les habitants des Etats-Unis n'ont donc point encore, à proprement parler, de littérature. Les seuls auteurs que je reconnaisse pour Américains sont des journalistes. Ceux-ci ne sont pas de grands écrivains, mais ils parlent la langue du pays et s'en font entendre. Je ne vois dans les autres que des étrangers. Ils sont pour les Américains ce que furent pour nous les imitateurs des Grecs et des Romains à l'époque de la naissance des lettres, un objet de curiosité, non de générale sympathie. Ils amusent l'esprit, et n'agissent point sur les mœurs.

Si l'on compare les constatations faites et les idées exprimées à quatre-vingts ans de distance on ne peut qu'admirer leur parfaite concordance. L'évolution littéraire, en se déroulant dans le temps, n'a fait qu'accentuer les caractères primitifs.

(1) Ce que décrit Tocqueville est très exactement le développement de ce que résume M. O'Sullivan lorsqu'il parle des écrivains qui donnent l'impression d'Anglais vivant dans un milieu colonial.
(2) *Mercure de France*, 1er juillet 1919, p. 6.
(3) *Loc. cit.*, p. 60.
(4) *Ibid.*, p. 7.
(5) *Loc. cit.*, p. 60.

II. — *Goût littéraire des Américains.*

Trois citations exprimeront clairement, avec ses principaux considérants, le jugement que porte M. O'Sullivan sur le goût littéraire des Américains, et sur l'influence de ce goût sur la production littéraire des Etats-Unis.

Un nombre énorme de romans, écrit-il, est publié chaque année aux Etats-Unis. La plupart ont à peu près la même valeur que le roman publié couramment en Angleterre. Peut-on dire quoi que ce soit de pire ? On doit ajouter, pour excuser les romanciers, que la plupart d'entre eux visent à la large vente, alors que le marché américain a des limites très définies. Il semble de plus en plus évident que le roman où quelques marionnettes se prélassent un moment avant d'être jetées à la boîte est plutôt inférieur au film habituel de cinéma en ce qu'il emploie une langue. Mais, jusqu'à présent, il n'y a pas d'indice que les Américains désirent lire des romans de valeur historique. Il est tout à fait certain qu'ils ne sont pas en mesure de subir la terrible critique sociale que Flaubert et Maupassant, et tant d'autres, ont infligée aux Français, que Fielding et Thackeray ont imposée aux Anglais (1) (2).

Dans la conclusion de son étude M. O'Sullivan revient sur la même question en ces termes :

Je dirai franchement que, à mon avis, ce qui manque le plus dans la littérature imaginative américaine actuelle, c'est la profondeur de la pensée, l'émotion grave et forte. La qualité de la majeure partie de cette production littéraire peut s'exprimer par un mot : habi-

(1) *Mercure de France*, 16 janvier 1919, p. 250.

(2) L'auteur d'une *Histoire de la Littérature américaine*, le professeur Trent de l'Université de Columbia, dans les pages qu'il consacre à Fenimore Cooper, écrit, à propos d'un livre de cet auteur intitulé : *The Bravo*, dont la scène se passe en Europe : « *The Bravo* nous rappelle ce que fut probablement le seul bénéfice que retira Cooper de son long séjour en Europe — un véritable amour de l'Italie et des Italiens, et surtout de la magnifique côte méditerranéenne, qu'il ne perd jamais de vue dans *Wing and Wing*. Malheureusement sa comparaison, maintes fois répétée, du port de Naples avec celui de New-York, au désavantage de ce dernier n'était pas pour accroître sa popularité parmi ses compatriotes, auprès desquels il trouva à son retour un accueil assez peu sympathique. »

Qu'on commente ces lignes avec ce qu'écrit Tocqueville dans un chapitre intitulé : *Pourquoi la vanité nationale des Américains est plus inquiète et plus querelleuse que celle des Anglais*. A la lumière des réflexions de l'historien philosophe le cas anecdotique de Fenimore Cooper prend un sens profond : « Les Américains, dans leurs rapports avec les étrangers, paraissent impatients de la moindre censure et insatiables de louanges. Le plus mince éloge leur agrée, et le plus grand suffit rarement à les satisfaire ; ils vous harcèlent à tous moments pour obtenir de vous d'être loués ; et si vous résistez à leurs instances, ils se louent eux-mêmes. On dirait que, doutant de leur propre mérite, ils veulent à chaque instant en avoir le tableau sous les yeux. Leur vanité n'est pas seulement avide, elle est inquiète et envieuse. Elle n'accorde rien en demandant sans cesse. Elle est quêteuse et querelleuse à la fois. » (*Loc. cit.*, p. 252.)

eté : « cleverness », comme on dit en anglais. De cela il ressort que a plupart des romans donnent à l'étranger qui les lit une notion ncomplète et souvent tout à fait fausse de la vie aux Etats-Unis. De a littérature imaginative française, dans son ensemble, on peut tirer, en somme, une idée exacte de la vie quotidienne et du caractère français dans toutes les classes de la société. Cela vient de ce que les bons auteurs français ont pour but la seule vérité, sans s'inquiéter de montrer leurs compatriotes sous un jour flatteur et sans timidité aucune à fouiller dans les profondeurs de la vie humaine. L'auteur américain (ou bien est-ce l'éditeur américain ?) est trop enclin à s'attacher à la formule qui veut que ce dont on ne parle pas n'existe pas. De plus, le public américain, comme je l'ai dit plus haut, est extrêmement sensible à la critique (1), et l'écrivain là-bas a vraiment trop de suceptibilités à ménager (2).

L'auteur ajoute enfin une dernière touche au tableau dans son second essai : *En marge de la Littérature américaine.*

Il n'y a pas de doute que l'école du « Tout-en-beau » ne soit celle qui prévale aux Etats-Unis. Les livres qui sont « un sourire », « un rayon de soleil », livres faits pour « réjouir le cœur de l'homme fatigué par les affaires », ceux-là sont l'appât que jettent les éditeurs à la foule. Mais est-ce bon pour la littérature d'une nation de rejeter tout ce qui est laid, et désagréable, et douloureux? L'œuvre doit être vraie. L'Américain vous dira que l'on rencontre dans la vie de chaque jour tant de choses sales et détestables qu'il préfère, quand il ouvre un livre, être entraîné loin de tout cela, être amusé. Oui, si la mission de la littérature est seulement d'amuser (3).

Donnons maintenant la parole à Tocqueville :

Dans les démocraties, il s'en faut beaucoup que tous les hommes qui s'occupent de littérature aient reçu une éducation littéraire (4), et parmi ceux d'entre eux qui ont une teinture de belles-lettres, la plupart suivent une carrière politique, ou embrassent une profession dont ils ne peuvent se détourner que par moments, pour goûter à la dérobée les plaisirs de l'esprit. Ils ne font donc point de ces plaisirs le charme principal de leur existence ; mais ils les considèrent comme un délassement passager et nécessaire au milieu des sérieux travaux de la vie : de tels hommes ne sauraient jamais acquérir la connaissance assez approfondie de l'art littéraire pour en sentir les

(1) Cf. note 2, p. 252.
(2) *Mercure de France*, 16 janvier 1919, p. 256.
(3) *Mercure de France*, 1er juillet 1919, p. 11.
(4) M. O'Sullivan reste d'accord avec Tocqueville lorsqu'il écrit : « La littérature américaine moderne, prise dans son ensemble, ne donne pas l'impression d'être écrite par des hommes et des femmes qui aient en quelque sorte une large culture. » (*Mercure de France*, 16 janvier, p. 248).

délicatesses ; les petites nuances leur échappent. N'ayant qu'un temps fort court à donner aux lettres, ils veulent le mettre à profit tout entier. Ils aiment les livres qu'on se procure sans peine, qui se lisent vite, qui n'exigent point de recherches savantes pour être compris. Ils demandent des beautés faciles qui se livrent d'elles-mêmes et dont on puisse jouir sur l'heure ; il leur faut surtout de l'inattendu et du nouveau. Habitués à une existence pratique, contestée, monotone, ils ont besoin d'émotions vives et rapides, de clartés soudaines, de vérités ou d'erreurs brillantes qui les tirent à l'instant d'eux-mêmes et les introduisent tout à coup, et comme par violence, au milieu du sujet (1) (2).

Ici encore point n'est besoin d'insister, les analogies se dégagent trop nettement des textes pour qu'il vaille la peine de les souligner.

III. — *Industrie et littérature industrielle.*

Nous voici maintenant parvenus au point capital où les conclusions qui s'imposent ont une portée profonde.

Le caractère dominant, pour parler comme Taine, de la civilisation américaine, c'est sa perfection industrielle (3). C'est dans l'industrie, sous toutes ses formes, que le génie américain a remporté ses succès les plus éclatants ; c'est dans l'industrie seule qu'il a su se réaliser pleinement jusqu'ici. La *civilisation* américaine est un « industrialisme » ; ce caractère doit forcément se manifester sous des formes particulières et parfaitement claires dans la littérature. Quelques réflexions d'ordre général de Tocqueville peuvent servir à introduire ce sujet, puis sur les points qui se rattachent spécialement à la littérature, fidèles à notre méthode dans ce rapide essai, nous commenterons successivement Tocqueville par M. O'Sullivan et M. O'Sullivan par Tocqueville, 1839 par 1919 et 1919 par 1839.

... Dans les aristocraties, dit Tocqueville, l'ouvrier : cherchait à vendre ses produits très cher à quelques-uns ; il conçoit

(1) *Loc. cit.*, p. 84.

(2) Tocqueville dit encore ailleurs (p. 65) : « On tâchera d'étonner plutôt que de plaire, et l'on s'efforcera d'entraîner les passions plus que de charmer le goût. » Dans le même sens M. O'Sullivan écrit : « L'effet visé c'est d'être étincelant » ; et le Professeur Trent parle quelque part du « goût public pour le pathétique et les contrastes romanesques ».

(3) On pourrait être tenté de faire de l'esprit démocratique ce *caractère dominant*. Mais cet esprit démocratique est avant tout une cause qui, jointe à d'autres que nous n'avons pas à étudier ici, entre pour une large part dans cet *effet complexe*, dans cette *résultante* qu'est la civilisation américaine.

maintenant qu'il y aurait un moyen plus expéditif de s'enrichir : ce serait de les vendre à bon marché à tous.

Or, il n'y a que deux manières d'arriver à baisser le prix d'une marchandise.

La première est de trouver des moyens meilleurs, plus courts et plus savants de la produire. La seconde est de fabriquer en plus grande quantité des objets à peu près semblables, mais d'une moindre valeur. Chez les peuples démocratiques, toutes les facultés intellectuelles sont dirigées vers ces deux points (1).

Or, dès qu'on se place sur le terrain de la production « quantitative », l'artiste ou l'écrivain sont assimilables aux ouvriers, ils sont des producteurs et comme tels sont soumis aux lois d'airain de l'économie politique ; l'auteur de la *Démocratie en Amérique* convient de ce fait :

Il se passe alors dans les beaux-arts quelque chose d'analogue à ce que j'ai déjà fait voir quand j'ai parlé des arts utiles. Ils (les artistes) multiplient leurs œuvres et diminuent le mérite de chacune d'elles. Ne pouvant plus viser au grand, on cherche l'élégant et le joli ; on tend moins à la réalité qu'à l'apparence (2).

En Amérique, selon Tocqueville :

la cupidité est toujours en haleine, et l'esprit humain, distrait à tout moment des plaisirs de l'imagination, des travaux de l'intelligence, n'y est entraîné qu'à la poursuite de la richesse (3).

Dans une société où la richesse est l'unique étalon auquel on rapporte toutes choses, l'intelligence, le talent, le génie se mesurent ou si l'on préfère se pèsent par rapport à cet étalon, et dès l'instant que les travaux de l'esprit trouvent une clientèle ils prennent une valeur marchande. Ils n'en ont même plus d'autre : objets de commerce, ils n'ont plus qu'à se soumettre aux lois commerciales (4).

Du moment, écrit Tocqueville, où la foule commence à s'intéresser aux travaux de l'esprit, il se découvre qu'un grand moyen d'acquérir de la gloire, de la puissance ou des richesses, c'est d'exceller dans quelques-uns d'entre eux. L'inquiète ambition que l'égalité fait naître se tourne aussitôt de ce côté comme de tous les autres (5).

(1) *Loc. cit.*, p. 64.
(2) *Loc. cit.*, p. 55. A rapprocher de la note 2, p. 254.
(3) *Loc. cit.*, p. 36.
(4) C'est ce qu'indique M. O'Sullivan lorsqu'il écrit : « Il ne faut pas oublier que l'auteur et l'éditeur américain sont bien forcés de s'appliquer à plaire à une population variée et répandue sur un vaste territoire. » (*Mercure de France*, 16 janvier 1919, p. 256, 257.)
(5) *Loc. cit.*, p. 41.

Dès l'instant où la loi de l'offre et de la demande règne en maîtresse, le but de l'industriel littéraire est de satisfaire à la demande et d'offrir une marchandise conforme aux « besoins » du public ; l'homme de lettres devient l'esclave des caprices du Démos anonyme et tout-puissant, du Démos alimentaire, dont les faveurs font vivre, même grassement, dont le dédain équivaut à la misère et à l'inanition (1). Dans un petit écrit d'une centaine de pages, qui est un chef-d'œuvre, l'*Avenir de l'Intelligence*, Charles Maurras a traité cette question de l'industrialisation des travaux de l'esprit et *l'Intelligence*, et il y notait entre autres choses que : « En tant qu'affaire pure, la littérature est une mauvaise affaire et les littérateurs sont de très petits fabricants » ; aussi, comme nous l'apprend M. O'Sullivan, sont-ils généralement méprisés en Amérique:

... on ne peut pas dire qu'en Amérique la carrière d'un poète ou d'un romancier soit prise au sérieux, c'est-à-dire pour ce qu'elle vaut en soi. Beaucoup d'Américains considèrent que d'écrire des vers et des nouvelles pour magazines ce n'est pas le travail d'un homme. Un tel auteur est considéré par son entourage comme un homme qui veut éviter de faire un travail sérieux ; il s'en trouve gêné. Il n'est pas non plus très respecté, et, ce qui est pis, c'est qu'il n'a pour lui-même qu'un respect mal assuré. Qu'arrive-t-il ? Il suit le marché, il déploie toute son énergie à faire de l'argent. Il sait que le jour où il pourra déclarer que ses écrits rapportent tant de milliers de dollars par an, comme s'il tenait une épicerie ou un établissement de pompes funèbres prospère, ce jour-là il sera respecté. C'est ainsi que l'art littéraire tourne à l'art de faire des affaires, comme le montre bien la phrase que je viens d'employer « suivre le marché » (2).

En parfaite concordance avec la réflexion de Maurras notée ci-dessus, M. O'Sullivan continue :

Après tout, l'auteur américain, dont le but est de réussir matériellement, doit avoir de fortes raisons pour regretter de préférer la carrière des lettres à celle des affaires, car l'argent que peut faire un

(1) « De nos jours, écrit M. O'Sullivan, l'écrivain américain est un homme d'affaires tout comme les autres. Son prestige ne dépend que de l'argent qu'il gagne. Il n'y a personne au monde qui soit si peu un homme de lettres, comme le comprenaient Gautier ou Baudelaire, que l'auteur américain moderne, homme ou femme, — ce qui n'empêche pas un petit nombre d'être, dans une certaine mesure, des artistes, bien que ce soit là probablement une des raisons pourquoi très peu d'entre eux sont de grands artistes. Si on vit dans une atmosphère où le seul critérium est le succès, et où le succès est bien payé, on est fortement tenté de faire des concessions et de se mettre au diapason des editeurs qui pourvoient aux besoins du public (*Mercure de France*, 16 janvier 1919, p. 154).

(2) *Mercure de France*, 1er janvier 1919, p. 18-19.

auteur qui a du succès, autant cela soit-il, n'est rien auprès de la fortune que fait un homme d'affaires modérément chanceux. De nos jours il n'existe aucune récompense pour le dédommager. Tout ce qu'il peut obtenir est dévolu dans une mesure autrement considérable, aux gros financiers. Oui, cette sorte même de renom qui va au millionnaire et à l'aviateur ignore l'écrivain. Qu'un financier dont la réputation est répandue dans les deux mondes et un écrivain américain, dont les ouvrages sont connus, entrent, chacun par une porte, dans un restaurant mondain ; de quel côté, pensez-vous, le public tournera-t-il la tête ? La seule supériorité matérielle que peut obtenir l'auteur américain, s'il le désire, c'est, dans une certaine mesure, la libre disposition de son temps. Mais l'auteur qui vise au succès d'argent doit travailler régulièrement à son bureau plusieurs heures par jour... (1).

Cet auteur, qui travaille régulièrement et qui est bien décidé à « faire de l'argent » doit fournir des « articles » (ce mot étant pris ici dans le sens d'objets manufacturés) d'une qualité et d'un genre bien déterminés. Le plus important de ces articles qu'usine la littérature industrielle et commerciale c'est *la nouvelle pour cent mille lecteurs.*

Nos nouvelles, écrit M. O'Sullivan, ont généralement pour but de plaire à la vaste masse qui lit les magazines. Une nouvelle susceptible de plaire à cinq mille lecteurs a peu de chance d'être publiée. Elle doit plaire à cent mille lecteurs (2).

Dans son étude écrite *En marge de la littérature américaine* le pénétrant critique précise cette vue en citant l'exemple du nouvelliste O. Henry...

Il a une façon admirable de dire un conte pour un magazine à centaines de mille lecteurs, une sorte de public qui ne se soucie guère des approches, du style, de la logique ou du raisonnement, et ne désire qu'une chose : le cœur de l'anecdote à nu. O. Henry plonge tête basse dans l'anecdote et le dialogue commence presque de suite. Cela est fort bien dans un magazine acheté pour être lu à la hâte et plus ou moins distraitement; quand on retrouve ces contes rassemblés dans un volume, ils ne semblent pas si bien (3).

Pour *fabriquer* les produits littéraires de grande consommation il y a des procédés et des méthodes qui s'enseignent. Sans doute n'apprend-on pas à avoir du génie, ni même du talent, mais on apprend à plaire à cent mille lecteurs ; il y a

(1) *Ibid.*, p. 19-20.
(2) *Mercure de France*, 16 janvier 1919, p. 259.
(3) *Mercure de France*, 1er juillet 1919, p. 19.

des recettes pour cela, ce qui industriellement et commercialement est l'essentiel.

Quant à l'art d'écrire, note M. O'Sullivan, un grand nombre de gens écrivent, quelques millions peut-être. La plupart ne sont pas des professionnels, mais tous ont l'intention de le devenir s'ils le peuvent. Dans ce but des leçons dans l'art d'écrire des contes et des romans se donnent régulièrement dans certains collèges de filles avec le même état d'esprit qu'ils mettent à suivre les cours d'algèbre. Le but est d'enseigner aux élèves le moyen de se faire ouvrir les portes des magazines, en d'autres mots, comment écrire pour plaire à la foule. De temps à autre on publie les résultats et les diplômes : « Miss Ruby Dill, dont la nouvelle vient d'être acceptée par l'*Atlantic Monthly*, a suivi les cours du Docteur Shad à l'Université de Squash. » — « Grâce à vos précieuses leçons, le *Harpers Magazine* vient d'accepter une de mes nouvelles et de m'en commander cinq autres. » Chez les Américains l'instinct des affaires n'est jamais profondément endormi (1).

L'essentiel sur cette question se trouve ramassé dans un bref chapitre de Tocqueville, le quatorzième au livre premier du tome second de *la Démocratie en Amérique* : il est intitulé : *De l'industrie littéraire;* nous le citerons intégralement.

La démocratie ne fait pas seulement pénétrer le goût des lettres dans les classes industrielles, elle introduit l'esprit industriel au sein de la littérature.

Dans les aristocraties, les lecteurs sont difficiles et peu nombreux; dans les démocraties il est moins malaisé de leur plaire, et leur nombre est prodigieux. Il résulte de là que, chez les peuples aristocratiques, on ne doit espérer de réussir qu'avec d'immenses efforts, et que ces efforts, qui peuvent donner beaucoup de gloire, ne sauraient jamais procurer beaucoup d'argent ; tandis que, chez les nations démocratiques, un homme peut se flatter d'obtenir à bon marché une médiocre renommée et une grande fortune. Il n'est pas nécessaire pour cela qu'on l'admire, il suffit qu'on le goûte.

La foule toujours croissante des lecteurs, et le besoin continuel qu'ils ont du nouveau assurent le débit d'un livre qu'ils n'estiment guère.

Dans les temps de démocratie, le public en agit souvent avec les auteurs comme le font d'ordinaire les rois avec leurs courtisans; il les enrichit et les méprise. Que faut-il de plus aux âmes vénales qui naissent dans les cours, ou qui sont dignes d'y vivre?

Les littératures démocratiques fourmillent toujours de ces auteurs

(1) *Mercure de France*, 16 janvier 1919, p. 253-254.

qui n'aperçoivent dans les lettres qu'une industrie, et, pour quelques grands écrivains qu'on y voit, on y compte par milliers des vendeurs d'idées.

IV. — *Réflexions finales.*

Si l'on accepte de raisonner historiquement, c'est-à-dire sur des faits dûment établis et sans se perdre ni dans l'inconnu du passé le plus reculé, ni dans les brumes du plus lointain avenir, il est impossible de n'être pas frappé du mouvement uniforme et régulier de certaines évolutions. Les *constantes* que nous avons mises en lumière dans le domaine restreint que nous venons d'explorer nous permettraient déjà de tirer une double leçon de portée très générale.

Tout d'abord quant à la méthode à suivre dans la philosophie de l'histoire, ensuite quant aux enseignements que peut nous fournir cette branche difficile et trop négligée du savoir humain.

Pour garder à ce court essai son caractère documentaire, laissant de côté ce qui concerne les questions de méthode, je lui donnerai comme conclusion deux textes de Renan et un de l'historien italien Guglielmo Ferrero, qui, par leur pénétration et leur généralité, peuvent servir à orienter toute méditation sur les problèmes de l'évolution du monde moderne.

Pour bien agir il faut savoir où l'on va et ce que l'on veut ; un examen succinct des caractères généraux de la littérature américaine, caractère qui s'est maintenu et accusé au cours de quatre-vingts années, peut contribuer à indiquer le sens de la marche du monde moderne (1), et par là à préciser la physionomie de toute action tendant à la précipiter ou à la modifier.

L'esprit pénétrant et le regard profond de Tocqueville lui ont permis, la preuve vient d'en être faite, de scruter certains mystères d'un avenir qui se confond aujourd'hui par bien des points avec notre présent. Ces vues d'hier, vérifiées par quatre-vingts ans d'histoire, et qui furent riches de vérité, ont bien des chances de ne pas perdre soudain toute valeur. En tenant compte de la différence des temps et d'une évolution plus avancée, les causes fondamentales restant les mêmes, les

(1) D'autres aspects du problème sont étudiés dans notre livre *La guerre absolue* (Payot, éditeur).

transformations doivent s'effectuer dans la même direction. Pour modifier ces causes fondamentales il faudrait d'abord connaître leurs effets, les juger, et, si on les condamne, réagir contre les causes dans un grand effort de liberté, conscient et vigoureux.

Dans la mêlée des « civilisations », c'est le sort de la Civilisation qui se joue.

Nous restreignant à un domaine singulier, nous avons montré l'impuissance littéraire, si l'on osait dire *congénitale*, de cette Amérique qui marche cependant à la tête de ce qu'on se plaît souvent à dénommer *le Progrès*.

L'impuissance artistique de la civilisation moderne, écrit Ferrero, dans une des saisissantes études qu'il a réunies sous le titre *Le Génie Latin et le Monde Moderne*, est un fait autrement grave que ne l'ont révélé jusqu'ici les premiers effets qui commencent à s'en manifester. Les hautes classes d'Europe et d'Amérique ne pourront vivre indéfiniment, reconnaissant que le monde où elles se trouvent est laid, grossier, en décadence sur les civilisations précédentes, augmentant par l'étude l'acuité de ce sentiment d'infériorité, et se contentant pour y échapper d'étendre *leur domination* sur la terre et d'accumuler des richesses nouvelles (1).

Une belle page de Renan, dans son essai sur le réformateur religieux américain Channing, nous permettra de conclure... sans conclure, mais en marquant nettement le passage du particulier au général, du problème singulier au plus vaste problème qui se pose à notre âge.

L'homme, dit Renan, n'est pas ici-bas seulement pour être heureux; il n'y est même pas pour être simplement honnête : il y est pour réaliser de grandes choses par la société, pour arriver à la noblesse (à la sainteté, disait le christianisme) et dépasser la vulgarité où se traîne l'existence de presque tous les individus. Le moindre inconvénient du monde de Channing serait qu'on y mourrait d'ennui ; le génie y serait inutile, le grand art impossible. L'Ecosse puritaine, au XVIIe siècle, nous représente à peu près le rêve des unitaires, un espèce d'idéal à la manière d'Israël, où tout le monde connaissait la Bible, raisonnait sa foi, discutait des affaires publiques, où l'ivresse était inconnue, où l'on n'entendait pas un seul jurement. Mais de quel don précieux l'Ecosse du XVIIe siècle a-t-elle enrichi le monde ? Dieu n'eût-il pas été mieux adoré si, au risque de quelques paroles dissonnantes, plus de grandes et belles choses s'y fussent produites ?

(1) *Le Génie Latin et le monde moderne* (Grasset, éditeur), pp. 253-254.

L'Italie, au contraire, est certainement le pays où l'idéal de Channing a été le moins réalisé : au XV^e^ et au XVI^e^ siècle, païenne, sans morale, livrée à tous les emportements de la passion et du génie ; puis abattue, superstitieuse, sans ressort ; dans le présent, sombre, irritable, privée de sagesse. Et pourtant, s'il fallait voir s'abîmer l'Italie avec son passé ou l'Amérique avec son avenir, laquelle laisserait le plus grand vide au cœur de l'humanité ? Qu'est-ce que l'Amérique tout entière auprès d'un rayon de cette gloire infinie dont brille en Italie une ville de second ou de troisième ordre, Florence, Pise, Sienne, Pérouse (1) ?

Renan ajoute un peu plus loin cette remarque par où il rejoint les préoccupations et la méditation de Tocqueville :

L'élévation d'une civilisation et d'ordinaire en raison inverse du nombre de ceux qui y participent ; la culture intellectuelle cesse de monter dès qu'elle aspire à s'étendre ; la foule, en s'introduisant dans la société cultivée, en abaisse presque toujours le niveau (2).

A l'heure où les Etats-Unis se placent délibérément à la tête des nations et des peuples qui sont l'histoire en marche vers l'avenir, l'impuissance de la littérature américaine, son caractère subordonné et mercantile, ses formes d'industrialisme démocratique, son acceptation servile de la loi du nombre, son âpre désir de plaire à tout prix et sa hâte à se plier aux moindres caprices d'une clientèle énorme et médiocre, toutes ces abdications, toutes ces défaites, toutes ces capitulations sont des signes dont on aurait tort de ne point s'inquiéter.

Plus nettement tranchés, plus accusés et par là plus visibles outre-mer, ces caractères, avec tous les degrés et toutes les nuances qu'on voudra, ne sont-ils pas la marque de l'état actuel, — de plus en plus actuel de la *Civilisation Universelle ?*

Sous cette appellation pompeuse, quelle tristesse et quel néant !

GEORGES BATAULT.

(1) *Etudes d'Histoire religieuse*, 3^e^ édition, pp. 393-394.
(2) *Ibid.*, p. 396.

CULTURE PHYSIQUE
ET BEAUTÉ PLASTIQUE

—

A mon bon maître Anatole France.

I

La matière sensible et vivante de chaque famille humaine comporte une qualité de beauté qui lui est propre. Chaque pays produit tout un ordre d'impressions qu'aucun autre pays ne peut donner. Il y a, dans la beauté physique, des différences qui correspondent aux qualités différentes des climats. Chaque peuple a son charme spécial et incommunicable, des moyens propres de toucher l'imagination, une responsabilité esthétique spéciale à l'égard d'un type particulier de beauté. Ces distinctions n'échappent à personne. Un Dieu de l'Hellade, dans sa nudité, remplit les conditions imposées par la matière propre à l'Hellade.

Tout le système des jugements artistiques doit tenir compte de l'influence du milieu.

L'enchantement que procure la beauté physique est bien au delà de la poésie et de la science. Ce n'est pas par un jeu accidentel d'ombre et de lumière qu'un beau corps nous plaît : c'est par l'introduction même de la poésie au dedans de lui. La beauté du corps humain procède, dans chaque peuple, d'un ordre d'impressions spécifiques et d'un charme intraduisible. Il est vrai que les types de beauté humaine empiètent en partie sur les limites réciproques des continents et se prêtent mutuellement des forces nouvelles.

La beauté des formes humaines est une fin. Elle anime les

moindres parcelles de la matière vivante. Elle est toute pénétrée d'une intime solennité.

Il est des corps vivants qui ont, par eux-mêmes, peu de caractère, mais la culture physique leur prête très aisément une expression nouvelle et les élève. De là est née la supériorité aristocratique du type anglais.

La plus haute poésie est celle que nous présente un beau corps d'homme accomplissant un geste animé et significatif, rapide et concret, illuminé d'un regard, d'un sourire où se condensent tous les motifs, tous les intérêts, tous les effets d'une longue activité et qui résume le passé et l'avenir en une seule minute intense et consciente.

Dans ce geste, la nature, avec un tact admirable, a dosé toutes les heures fiévreuses, tumultueuses et colorées de la vie. Elle nous a permis de contempler toute la plénitude de l'existence.

Le corps d'un bel adolescent est un poème qui n'a pas besoin de mots pour s'exprimer. Quand on voit un athlète, on s'étonne de la béatitude inattendue dont le sport a orné ce qui peut paraître la partie la plus vaine de son être : son corps. Au surplus, un bel athlète possède un inépuisable pouvoir de suggestion. L'art y retourne incessamment comme à une source, toujours renouvelée, de fraîcheur. En sa présence, l'intelligence se sent pleinement satisfaite par l'image visible dont elle perçoit toute la valeur spirituelle. Cette valeur spirituelle remplit la forme tout entière et s'identifie avec elle.

On saisit le fil de toute une suite de lois dans le modelé d'un beau bras, dans la ligne harmonieuse d'une belle nuque. La culture physique est une science oubliée, cachée depuis longtemps. Retombés dans un nouveau cycle de vie, il nous faut recommencer notre éducation, tout en gardant un certain pouvoir d'en anticiper les résultats.

Beaucoup d'expressions de la plastique, dans le cours ordinaire de la vie, pendant le dernier siècle, doivent être rangées dans la catégorie des *grotesques*. L'idéal français ne doit plus avoir rien de commun avec les grotesques. Une haute culture doit rendre à la plastique féminine sa suprématie. Allons à la pureté de la ligne corporelle où se mêlent et se pénètrent des éléments physiques et des éléments spirituels confondus ensemble. Tendons à cette ligne, pleine des possi-

bilités de tout un monde, renfermé en elle, et qui est la plus haute expression de la vie.

Acquérir la beauté plastique par les sports est un moyen d'échapper à la tyrannie des sens. Par la beauté, l'immersion dans le monde des sens reste indifférente. La sensualité d'un splendide corps d'athlète n'enfièvre pas le sang et ne produit pas les morsures du désir. Celui qui donne à son corps le développement qu'il comporte trouve son harmonie avec lui-même, avec la nature physique, avec le monde environnant.

Mais cette beauté plastique, pouvons-nous la faire apparaître dans le tumulte de notre vie moderne ? Sans doute le problème de l'harmonie de l'homme avec soi-même dans la beauté corporelle est bien plus ardu aujourd'hui qu'il ne l'était pour les Grecs avec les données si simples de la vie antique. Mais, précisément, les esprits et les corps n'ont jamais réclamé avec plus d'insistance la plénitude et l'harmonie. Notre monde moderne, aux tendances contradictoires, aux intérêts embrouillés, si fertile en douleurs et en préoccupations de toute espèce, veut enfermer dans les contours les plus clairs le problème de la culture physique. L'homme de ce temps sent le besoin de ressusciter l'équilibre, l'harmonie avec soi-même, le modelé parfait du corps qui va de pair avec celui de l'âme. La beauté plastique se pliera aux conditions de la vie moderne.

L'exercice d'un sport approprié réalise la perfection de la forme corporelle et représente une joyeuse union avec le monde extérieur. Tout homme qui aspire à la beauté physique cultivée peut employer l'une des nombreuses formes de culture qui proviennent chacune du développement intense, laborieux et unique d'une aptitude spéciale. Ce que veut la beauté, c'est de se sentir vivante. Le temps n'est pas éloigné où les Français de ce temps se réjouiront s'ils consentent à devenir sportifs. Car le charme de la beauté réside dans la façon qu'elle a de suggérer toujours et profondément la vie. En sa présence, on entend rouler le flot même de la vie et il semble que tout un été soit près d'éclore soudain.

L'homme ne peut, en aucune manière, modifier les lois naturelles. Mais ce qui lui reste, c'est la beauté et la noblesse de son attitude quand il contemple leurs combinaisons fatales. Ce qui importe, dans cette vie brève, c'est d'y faire tenir le plus

de choses possible. La culture corporelle et la plénitude du développement physique qui en résulte peuvent, seules, nous donner une impression de vie intense et multipliée. Ce sentiment de la beauté plastique réalisée embellit naturellement nos heures à mesure qu'elles passent.

Après la guerre mondiale, un grand mouvement de l'esprit humain se marque déjà vers le goût de la beauté physique, les soins du corps, la destruction de ces bornes qu'un mysticisme étroit imposait au cœur et à l'imagination. Au cours de ce solennel vingtième siècle, où tendent à se fondre toutes les forces, jadis divisées en groupes solitaires, l'art, la poésie, la philosophie, la vie religieuse et cette autre vie de plaisirs raffinés et d'action dans la pleine lumière des hautes situations mondaines, toutes ces choses différentes, au lieu de rester confinées chacune dans son cercle de préoccupations, vont tendre à la réalisation de plus en plus nécessaire d'un idéal de beauté plastique.

Une ère plus favorable est née où les pensées des hommes se rapprochent plus qu'autrefois, où les mille intérêts du monde intellectuel et physique s'unissent pour former une civilisation plus complète. Les hommes communient déjà en grand nombre dans un même esprit d'élévation et de perfection physiques.

Il ne s'agit pas de revenir à l'Antiquité. Il s'agit de créer en France un mouvement vaste et harmonieux qui réveille l'amour des formes pour elles-mêmes, qui fasse naître une aspiration générale vers une vie plus libre et plus gracieuse, qui pousse les esprits à rechercher les jouissances intellectuelles et imaginatives, par tous les moyens possibles et qui les conduise, par la beauté corporelle retrouvée, à des sources de plaisir anciennes et oubliées.

Il faut que s'adoucisse la rudesse des terribles années qui viennent de finir. Il doit naître dans notre pays un goût général pour la grâce qui poussera sans cesse les esprits vers les sources de la beauté plastique. Venant, après une trop longue période où le culte corporel avait été aboli, au terme d'un âge sombre où tant de fontaines de joie intellectuelle et physique avaient tari, ce mouvement marquera bien la renaissance plastique de la race française, son retour à la beauté.

Efforçons-nous d'ajouter à notre esprit national d'indépen-

dance, à ses qualités bien définies, à son intimité, à sa grâce languide, à sa subtile adresse à démêler les éléments des passions, le goût qu'il n'avait plus pour la beauté physique et le culte du corps humain qu'il avait renié.

II

Rien ne devrait plus entrer dans la vie française qui ne fût comme pénétré d'un enthousiasme pour la beauté physique, vraiment rédemptrice.

Nous pouvons, au milieu d'un monde glacé, faire jaillir tout à coup de dessous la terre française le feu enseveli de la beauté antique. Nous pouvons faire revivre le Lysis de Platon où nous voyons un groupe brillant de jeunes gens, encore indemnes de toute maladie intellectuelle, trouver la fin de toutes choses dans les aspects du corps humain.

Revenons à l'équilibre des sens et de l'intelligence que nous avons cherché si loin et si longtemps, et qui était si près de nous. Nous avons tenté de l'atteindre par le moyen des passions mystiques qui condamnaient la chair sans nous émanciper. Grâce à la culture physique, retrouvons les vraies proportions de la vie. Quittons les abstractions ; revenons à l'usage de la vue et du toucher et tâchons de ressusciter en France la suprême tradition de beauté.

Jamais ne se sont présentées sous un jour plus favorable les conditions nécessaires à la culture physique du peuple. Cette terre est sacrée, elle a le sentiment aigu et joyeux de la vie renaissante. Les hommes ont hâte de sortir d'un passé tout attristé de ténèbres. Ils s'enthousiasment pour un avenir qu'ils ne connaissent pas, et qui dépend, en une grande mesure, du tempérament physique de chacun d'eux.

Il faut qu'on parle désormais de la parfaite « nature animale » des Français, ainsi qu'on a parlé, dans l'antiquité, de la parfaite « nature animale » des Hellènes. Les influences qui portent à sa perfection le physique de l'homme sont, en partie, les mêmes qui président à la formation de la pensée. Sous le ciel de France, un heureux concours de conditions climatériques doit faire naître, par le jeu des lois naturelles, un type rare de beauté plastique et d'intellectualité. Un air léger qui plaît aux sens, les excite sans les fatiguer, des aspects de la nature plus beaux qu'ailleurs, une argile plus fine pour la

formation des corps, un modèle plus délicat de l'apparence humaine : voilà les dons de la fortune au Français qui entre dans l'existence. Mettons-les donc en œuvre.

Modelons parfaitement notre corps par la culture physique et par le sport. Que dans un siècle les hommes reconnaissent que les Français qui agissent, aussi bien que ceux qui créent et pensent, ont enfin acquis un caractère de beauté plastique inimitable. Si cela arrive, les Français apparaîtront grands et libres ; ils se seront élevés du fond même de leur individualité, se seront comme tirés eux-mêmes hors d'eux-mêmes, se seront formés sur le moule qui leur convenait et qu'ils avaient dédaigné. Que la beauté des jeux olympiques de l'avenir soit la beauté française !

III

La culture physique ouvre à la race française un nouveau royaume de sensibilité et de grâce corporelles, qui n'est pas en opposition avec les religions, mais différent de leur propre domaine et indépendant. Les ministres officiels des religions, animés pour elles d'un zèle intelligent et se montrant les véritables enfants de la Lumière, doués de cœur, d'esprit et de sens vivants, autoriseront désormais un mode de vivre au delà des limites anciennes entre lesquelles subsistaient, à l'étroit, des millions d'êtres. Ils ne montreront plus aucune antipathie pour les adeptes de la culture physique qu'ils ne voulaient pas comprendre. Ils ne refuseront plus d'admettre qu'on ne peut subvenir aux besoins supérieurs d'une race qui veut accéder à de plus belles formes, par les seuls moyens mystiques.

Toute chose doit être mise à l'épreuve de l'expérience humaine. L'on ne peut nier le débordement d'énergie physique qu'il faut canaliser, orienter vers la grande et magnifique beauté physique en laquelle sont encloses toutes les ressources de l'humanité.

Il ne s'agit point d'un esprit de rébellion et de révolte contre les idées morales et religieuses de ce temps. Le souci de la beauté, le culte du corps ne pousseront pas nécessairement les hommes au delà des limites prescrites par l'idéal chrétien. Leur amour pour la pureté des formes ne deviendra pas une étrange idolâtrie, une étrange religion, rivale de la vraie. Non!

Ce n'est point le retour de l'antique Vénus que nous voulons.

D'ailleurs, Vénus n'est jamais partie ; elle vit parmi nous, cachée seulement, et, avec elle, les vieilles divinités païennes qui n'ont pas cessé de parcourir le monde sous divers travestissements.

L'ascension de l'humanité vers les sommets se poursuit. Il ne faut plus que ceux qui ont reçu mission de perfectionner la race française soient arrêtés à chaque tournant par les rigueurs des controverses qui fatiguent l'intelligence, limitent les sympathies et étouffent les enthousiasmes.

L'antagonisme entre les défenseurs professionnels des religions et ceux qui demandent un jeu plus libre des facultés physiques de l'homme doit cesser. Il n'y a pas d'incompatibilité essentielle entre les divers ordres de beauté. Dans les régions enchantées de la beauté physique est-il donc nécessaire d'être toujours sur ses gardes ? Il n'y a pas deux partis définis ; il ne saurait y avoir d'exclusions absolues. La culture française moderne doit réconcilier les belles choses entre elles pour l'embellissement et l'édification du monde.

Il faut que dans la noble France toute controverse entre la culture du corps humain et la culture de l'âme soit inconnue. L'opposition des deux systèmes s'est trop souvent marquée avec brutalité. Le temps est venu où l'harmonie des intérêts physiques et moraux de la France doit se montrer intacte.

Le vingtième siècle doit devenir un âge si passionné, si ardent et si grave dans sa poursuite de la beauté physique que tout être humain, plastiquement beau, devienne respectable. Des formes de pensée qui, hier, semblaient incompatibles seront conciliées. Le généreux désir de cet âge sera de donner en pâture au cœur et aux sens des hommes une nourriture également belle et profitable. La réconciliation de la beauté physique avec la mystique chrétienne sera un fait accompli.

Les maîtres de demain feront prononcer à Homère et à Platon des paroles qui eussent été agréables à Moïse. Pour le leur permettre, les philosophes et les exégètes ramèneront au jour des sens cachés ou des significations de mots divines gardées quelque part en réserve et qui se dissimulaient dans un passage quelconque de Chrysostome ou dans une figure d'un livre mosaïque.

« C'est un lieu commun d'école, disait Bacon, d'affirmer que l'homme est un petit monde dans lequel nous distinguons un corps mêlé d'éléments terrestres et de souffles divins, la vie végétale des plantes, les sens des animaux, l'intelligence des anges et la ressemblance même de Dieu. » Nous comprendrons bientôt que cette haute dignité de l'homme qui met ainsi la poussière qu'il foule aux pieds en communion sensible avec l'âme des anges, l'homme la possède, non pas renouvelée par un mystère religieux, mais de droit naturel. La proclamation de cette dignité sera un contre-poids à cette tendance, jusqu'à ce jour soigneusement entretenue, de dénigrer la nature humaine, d'en sacrifier tel ou tel élément, de la faire rougir d'elle-même, d'en mettre sans cesse en évidence les nécessités douloureuses ou dégradantes. Une force invincible pousse l'homme sur le chemin d'une nouvelle assurance en soi-même, d'une réhabilitation de sa nature, de son corps, de ses sens, et d'un élargissement de son cœur et de son esprit.

On n'opposera plus la beauté charnelle à la beauté de l'âme. On se contentera de définir les différents états de l'âme dans son passage de la beauté terrestre à la beauté divine. Sans revenir à la sensualité grecque, nous sentirons grandir notre tendresse pour la vie d'autrefois et nous serons plus désireux d'unir les âges disparus au temps présent par une piété naturelle à l'égard de la beauté.

Comprenons donc que cette beauté doit être toute mêlée à la religion. Elle est toujours soumise à des conditions de temps et de lieu. Ses apparences sont influencées par les divers aspects de la nature, des types humains, des façons d'être et de vivre. Ainsi s'introduit dans la beauté une cause de changement.

De même, les religions sont modifiées par tout ce qui modifie la vie de l'homme, suivant des lois naturelles. Elles s'éclairent sous un ciel brillant; elles s'élargissent quand s'ouvrent les horizons sociaux. Sous la beauté, comme derrière les religions, nous découvrons des forces naturelles et irrésistibles, tantôt ennemies et tantôt amies de l'homme, qui sont le secret de ses joies ou de ses douleurs et savent rendre pour lui la terre dorée et la grappe pleine de feu. C'est pourquoi l'homme sculpte les dieux à son image et les fait aussi beaux qu'il le peut.

Que notre monothéisme devienne joyeux et gracieux, ainsi qu'il est naturel dans un âge civilisé.

Le culte de la beauté, si raisonnable, si chaste, si débonnaire, si continuellement lumineux a été l'élément purifiant qui permit à la religion de l'Hellade de s'élever au sublime. Ce fut le privilège de cette religion de pouvoir se transformer en un idéal artistique.

La beauté corporelle reconnaît la souveraineté de l'âme. C'est cette souveraineté qui magnifie et divinise le corps humain. Hélas! Par la puissance de l'abstraction, l'esprit s'est proclamé libre de la chair; il a prétendu tout absorber dans ses propres émotions; il est entré dans un chemin qui devait l'amener à se défier de la forme, de tout ce qui est extérieur, et à exagérer son idéalisme. Il a plongé dans les profondeurs du mysticisme religieux.

Que les ministres des religions fassent un peu plus de cas de la beauté. Sans verser dans un paganisme qui n'a aucune chance de ressusciter de ses cendres, qu'ils se rappellent que les prêtres qui dirigeaient les processions étaient souvent des jeunes gens à qui le prix de beauté avait été décerné. Philippe de Croton eut son monument à Egeste, en Sicile, simplement parce qu'il était beau. La beauté donnait droit à la gloire. Demetrius Phalereus n'était célèbre que pour un trait de sa beauté : à cause de ses beaux sourcils, on le surnommait charito-blepharos. Dans les temps anciens, Gypsèle, roi d'Arcadie, institua des concours de beauté, sur les bords de l'Alphée. A la fête de l'Apollon de Philé, un prix était offert aux jeunes gens pour le baiser le plus adroit. Les femmes de Lacédémone plaçaient dans leur chambre des images de Nérée, de Narcisse et d'Hyacinthe, pour concevoir de beaux enfants.

L'âge du monde où nous sommes verra éclore une vie supérieure dont la beauté physique sera le terme. Car les hommes comprennent déjà que les harmonies, les orages et les victoires du monde invisible et spirituel s'expriment le mieux dans les formes du corps et donnent à celles-ci un intérêt et une signification dont elles seules sont capables. Dans un torse nu, le sculpteur peut traduire, jusque dans le plus léger détail, toutes les délicatesses de pensée ou de sentiment dont est capable une conscience s'attardant avec délices à méditer sur elle-même. La forme extérieure exprime ce qui est le plus inté-

rieur, en fait de passion et de sentiment. Le corps humain est l'interprète de la spiritualité.

Du mélange de deux traditions, de deux sentiments, le sacré et le profane, doit sortir une conception nouvelle de la culture humaine. Cette culture doit, si nous le voulons bien, réunir un jour en France ce que l'ignorance humaine a divisé et rajeunir ce que le temps a flétri. Car ce qui a intéressé une fois des hommes vivants, comme la beauté physique, ne peut jamais cesser tout à fait de vivre. Aucun langage qui fut parlé, aucun oracle qui fit taire la voix des foules, aucun rêve bercé par des esprits humains, rien de ce qui a pu susciter des passions ou fait dépenser du zèle et de l'amour, comme la splendeur d'un corps nu, la perfection d'un visage, la profondeur d'un regard, la noblesse d'une attitude, non, rien de tout cela ne peut mourir.

Tout cela doit renaître. La lumière de ce jour est froide. C'est une aube brumeuse après une nuit pleine de ténèbres et de sang. Mais dans la tranquillité de l'air matinal on voit mieux les lignes de l'horizon vers lequel s'avancent les hommes. Toute tristesse sera bientôt bannie de leurs visages, car ils songent moins à la longue étape qu'ils doivent faire qu'au but splendide qu'ils atteindront le soir. Les destinées humaines sont puissamment influencées par la beauté, qui possède une profondeur d'expression et une marque intime par où se révèle une âme cachée qui lui donne un réel pouvoir de fascination.

Quand le monde entra dans l'Eglise, la sensualité fut partout refoulée par le goût de l'ascétisme. Les nouvelles conceptions condamnaient sans réserve le monde des sens, mais elles ne condamnèrent jamais la beauté. La philosophie chrétienne restait trop dépendante du passé pour ne point perpétuer la beauté antique. La beauté chrétienne avait enseveli en elle-même des restes de beauté païenne tout prêts à opérer des miracles quand leur jour serait venu. Ce jour est venu. Commencez-le, ô vous qui veillez sur les destinées de l'Eglise de France et qui voulez demeurer les éducateurs d'une partie de la jeunesse française.

La culture physique et l'ascétisme chrétien sont souvent opposés violemment l'un à l'autre. C'est là un aperçu superficiel. En réalité la beauté païenne et la beauté chrétienne se

sont continuées. L'Eglise a conservé, sans le rompre, le fil des traditions de l'antiquité.

En feignant, pendant des siècles, de ne plus s'intéresser à la beauté physique, elle a permis à l'esprit humain de se reposer, pour que ses regards pussent s'éveiller avec une nouvelle fraîcheur à cette beauté antique retrouvée.

Ah! n'opposons plus la culture physique à l'orthodoxie des religions. Spiritualisons plutôt la beauté corporelle. Accordons les rêves de Platon avec les paroles du Christ. Le temps paraît venu de tels accommodements. Après les jours sombres, revenons à cet idéal de beauté corporelle qui, au-dessus des credos passagers, s'est prolongé peu à peu à travers les âges pour servir de patrie aux nobles âmes.

Au milieu de cette société moderne, théâtrale dans sa vie et jusque dans sa dévotion, tournons-nous vers l'aurore d'un monde nouveau tout illuminé par la perfection plastique du corps humain. Dans un bel athlète, il n'y a pas seulement la force, il y a le charme grave et doux. Sa vue impose l'admiration et donne aux hommes une hautaine indifférence pour les formes vulgaires. La beauté corporelle éclaire la vie journalière comme du reflet de quelque lointaine splendeur. Elle est bien autrement chargée de significations que les autres représentations esthétiques.

Dr MAURICE BOIGEY,
Médecin chef de l'Ecole d'Education physique
de Joinville.

LA JEUNESSE
DE GEORGES AYMERIS[1]

—

PREMIÈRE PARTIE

— Le misérable ! Le coquin ! s'écria Maître Aymeris en menaçant du poing le soleil, son ennemi personnel. — Ils devraient tous avoir des méningites, ces pauvres candidats !

Georges, par 35° de chaleur, le 20 juillet 1879, sortait de la Sorbonne, bachelier, mais malade, incapable de dire pourquoi ni comment il avait été « reçu ». M. Cartel-Simon étayait M. Aymeris qui chancelait, et dont le parapluie était ouvert, au lieu que l'avocat s'en servît comme d'une canne.

Il avait suffi que ce M. Cartel-Simon, helléniste et auteur d'un ouvrage sur la sculpture carthaginoise, traitât Georges, non plus en élève ordinaire, mais en artiste et en lettré, pour que le jeune homme rattrapât son temps perdu à Fontanes.

Croyant peu aux pronostics du chirurgien et des médecins, convaincus, se disaient-ils, que l'enflure de sa jambe dispenserait Georges du volontariat, il avait « poussé jusqu'à la philosophie » à tout hasard, et afin de ne perdre qu'un an dans les casernes. Il s'imaginait mal étrillant des chevaux, portant le fourrage aux écuries, mais son horreur de la marche lui faisait choisir la cavalerie ; il s'était imposé, le matin, quand son genou n'était pas trop gros, de faire un tour au Bois sur le paisible cob Patrick, qu'avait jadis dressé Gabriel Gonnard. Cette bête lui rappelait des jours sentimentaux et romanesques, avec Jessie, sa chétive compagne d'enfance, aujourd'hui

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 500 à 502 : *L'Enfance de Georges Aymeris*.

vêtue en conventine, obéissante aux Révérendes Mères, « et d'une piété édifiante », écrivait la supérieure.

Georges n'avait plus sa belle foi de premier communiant; à peine allait-il aux offices, et encore par pudeur ; comment avouer, soudain, que *l'on ne croit plus*, après s'être dit Pape? Ses premiers doutes l'avaient saisi d'horreur, il avait eu de lui-même la même honte qu'un certain soir, sous les girandoles du cirque.... je l'ai conté.

Un homme ! il était devenu un homme ! Des poils faisaient une tache beige sur sa lèvre. Lili et Caro pensèrent : — Diablesse de bête de chute ! Le maladroit ! Ce n'est pas nous qui aurions été aussi peu lestes ! Sauter par-dessus les haies et barrières? Nous en sommes-nous donné à son âge ! Des garçons, voilà ce que nous étions !

Seules, dans la famille, elles déploraient que Georges ne fût pas « bon pour le service ». Elles l' « affectionneraient » plus encore sous le casque de fantaisie dont la crinière bat au vent, s'emmêlerait aux poils d'une conquérante moustache. Caroline avait un faible pour les régiments en tenue de parade, ne manquait pas l'occasion d'une cérémonie pour les applaudir. Si Georges pouvait être dans un de ces escadrons de dragons à plumet rouge : quel honneur de lui toucher la main en se haussant sur la pointe des pieds !

Mme Aymeris priait ses belles-sœurs de se taire, quand elles disaient que, peut-être, contre l'avis des *praticiens*, Georges serait « pris ».

Il ne le fut pas à la première visite médicale pour le volontariat ; restait l'épreuve de la révision. D'ici là, déciderait-on d'une carrière ? Or le choix de Georges était fait. Ses parents le destinaient à la diplomatie, mais ils firent de molles oppositions, et il se mit à peindre des natures mortes et des visages ; parents, amis posèrent tour à tour dans une chambre qui recevait le jour du nord.

Mme Aymeris avait manié le crayon noir et l'estompe, même le pinceau d'aquarelle. On épousseta des « bosses » en plâtre, reléguées dans un coin du grenier ; il les copia : le trait, d'abord, puis les ombres et la demi-teinte en hachures et « dégradés ». Georges rêvait de peinture à l'huile, il étala bientôt de la couleur sur des toiles. Son père lui obtint une carte de copiste au Louvre, qu'il put essayer de faire une étude d'après une Vierge

de Murillo, laquelle Mme Aymeris admirait pour son expression. Deux messieurs visitant la salle des primitifs italiens s'arrêtèrent près de Georges, le félicitèrent ; l'un des deux lui demanda s'il ne vendrait pas sa toile : glorieuse offre ! Un gardien révéla à mon ami que ces amateurs n'étaient autres que MM. Gustave Moreau et Henner. Ils n'étaient pas, ces illustres professeurs, comme le portraitiste Vinton Dufour, l'un des « centenaires » qui dînait à Passy, le dimanche, et qui semblait prendre plaisir à décourager Georges.

L'institution de ces repas dominicaux remontait au temps du grand-père, Emmanuel-Victor, le bâtonnier. Des musiciens, des savants, les plus connus, se retrouvaient, sur la colline du Trocadéro, presque la campagne alors ; les soirées de printemps y étaient exquises. Par un escalier tournant on descendait de la plate-forme, où s'ouvrait la porte-fenêtre du billard, une grotte dont les parois étaient revêtues d'entrelacs et de coquillages à l'italienne. Le marbre d'une figure de Louis le bien-aimé, au pied d'une Vénus qu'on croyait être la Du Barry, y avait été remplacé par un moulage, à peine reconnaissable sous la mousse et le lichen.

En sa capote de Malines, de rubans et de fleurs, avec son « shall » des Indes, à la broche-camée sertie de fins émaux, Mme Demaille, droite, tirée à quatre épingles, était une élégante vieille qui n'avait jamais manqué un seul dîner du dimanche, dont elle était la reine. On connaissait l'origine des relations de M. Aymeris avec cette irréductible coquette, et les nouveaux convives apprenaient des plus anciens que la veuve d'Aloïsius Demaille avait choisi l'avocat comme « conseil », vers d'un héritage épineux. Le père de Mme Demaille, gouverneur d'une de nos colonies asiatiques, venait de mourir ; une seconde famille qu'il laissait en Extrême-Orient éleva des prétentions contre lesquelles cette dame, seule enfant d'un premier mariage, avait eu à se défendre d'autant plus âprement qu'Aloïsius ne lui avait laissé que des dettes. Statuaire d'avenir, administrateur, pour un temps, de la Comédie-Française, Aloïsius, en un romantique désir d'allier l'art au négoce, avait, avec Feuchère, le ciseleur de Balzac, fondé une imprimerie modèle, dont les somptueuses éditions de *Faust* et de *Macbeth* s'adressaient à un public alors restreint. La chute avait été rapide.

Me Aymeris plaida. Ce fut un grand succès dans sa carrière et le commencement d'une amitié dont l'esprit curieux de sa femme s'amusa d'abord. Mme Demaille vivait, à cette époque lointaine, étendue, presque infirme, depuis la naissance d'une fille rachitique et disgraciée d'intelligence ; cette pauvre Zélie rendit son âme au soleil du midi, vers l'âge de trente ans. Mme Demaille reporta sa tendresse sur les enfants Aymeris. Alice ne l'avait jamais prise au sérieux et l'appelait la *cliente à la bergamotte*, ou « le pastel de Latour », mais elle consultait Mme Demaille sur des questions de tenue de maison, d'ameublement et de cuisine, Mme Demaille ayant « de fines recettes et les bons fournisseurs ».

C'est Mme Demaille qui, pour la salle à manger de Longreuil, avait fait recouvrir de cuir les chaises en crin noir contre lequel la soie des jupes s'use trop vite.

*

Deux étages de terrasses séparaient « le château » du parc, réduit alors aux proportions d'un grand jardin. Les quais en longeaient le mur d'enceinte, puis c'étaient les berges de la Seine, le fleuve et ses chalands. On s'y croyait à cent lieues de Paris, quand les frondaisons étaient drues. Pour les sédentaires bourgeois d'alors, un jardin, dans la belle saison, n'était-ce déjà un peu les champs ? S'il faisait chaud, le couvert était mis sur le perron, des messieurs en redingote d'alpaga et en chapeaux de paille de riz, des dames en crinoline, une blonde sur la tête, par crainte du serein, causaient en prenant le café, les liqueurs ou le tilleul, jusqu'à l'heure de la dernière « versailliaise » qui, les prenant à la Barrière des Bons-Enfants, les ramenait chez eux.

Temps abolis ! Le nombre des convives s'était beaucoup réduit, quand on fit venir à cette table, jadis fameuse, mon ami, notre héros. La compagnie distinguée de Pierre Aymeris, quoique moins brillante que celle de Victor-Emmanuel, s'était dissoute à la guerre de 1870 ; il ne restait que les intimes. Leurs anecdoctes, les noms qu'ils citaient amusèrent d'abord Georges.

Vers sa vingtième année, les dîneurs n'étaient plus qu'une dizaine, dont heureusement M. Léon Maillac. Ils venaient par groupe, à pied, les moins valides frétant un locatis pour la longue expédition. M. Aymeris arrivait chez lui, comme un

invité, après avoir, à six heures, pris chez elle, dans le coupé, la bonne et vénérable Mme Demaille, alors âgée de près de 75 ans.

Lorsque son fils était élève à Fontanes, Mme Aymeris avait su gré à Mme Demaille que Georges pût déjeuner chez celle-ci, afin de scrupuleusement suivre le régime que le Dr Brun ordonnait. Dans l'appartement à lambris, net et tenu comme un yacht par le Breton Josselin, factotum quinteux et aphone, Georges reniflait l'odeur du vétiver, de l'encaustique et des compotes à la vanille. Oh ! les confitures de « poires entières » ! Il ne s'en rassasiait pas plus que des albums où étaient collés, entre quelques essais de jeunes filles, des sépias de Hugo, des croquis de Roqueplan, de Nanteuil et d'Eugène Delacroix. Georges palpait les biscuits-céladon, les Ming, les émaux Kang-Shi, les Bouddahs de bronze, que l'éloquence de son père avait fait revenir dans la part de sa cliente favorite. Georges affina son goût au contact de ces objets rares.

— Qu'est-ce qui retient Maître Aymeris auprès de Mme Demaille ? se demandait-on.

Certes, ni la jeunesse de cette bonne dame, ni les confitures, ni les bibelots. Alice Aymeris disait : La passion d'être flatté. M. Aymeris avait besoin qu'on l'approuvât !

Mme Aymeris dénonçait-elle une « clique » de simulateurs et de douteux indigents, trop habiles à abuser du naïf philanthrope qu'était son époux ? Alors M. Aymeris se troublait. Sans elle, il se fût laissé « tondre », malgré trois vigilants secrétaires qui, à l'instigation de la Patronne, défendaient le Patron. Celui-ci aurait oublié sa progéniture, « au profit de la pauvre humanité », réduisant ses honoraires, parfois les refusant « par horreur de l'argent qu'on gagne », disait-il. — Nous mendierons un jour comme vos pauvres, protestait Alice Aymeris.

Mme Demaille, au contraire, « cédait aux exquises faiblesses de M. Pierre », le meilleur des hommes ; imprévoyante elle-même, elle applaudissait aux munificences les plus extravagantes : si, par exemple, Maître Aymeris, en souvenir de Jacques et de Marie, faisait de ses propres deniers revêtir de mosaïques une chapelle du Sacré Cœur pour *ses* religieuses gardes-malades de la rue Bayen, ou fondait des prix de vertu, Mme Demaille approuvait ; elle approuvait, de même,

d'innocentes manies telles que l'eau filtrée pour la salade, l'eau de Vals (pourtant débilitante au long usage), les doubles fenêtres, les cloisons de liège qui tamisent le bruit des voitures, quoiqu'il n'y en eût point, disait Alice Aymeris, qui roulassent dans le parc des Aymeris depuis le temps des carrosses ! Elle approuvait les systèmes de chauffage dispendieux, vingt fois remplacés par crainte d'une mauvaise ventilation. Mme Demaille approuvait les gilets en peau de lapin contre les rhumatismes et autres menus soins par lesquels, avant de l'atteindre, l'avocat se préparait à la caducité.

La vieillesse ! il l'appelait de ses vœux, afin d'être plus « pareil » à la septuagénaire, qui lui en était reconnaissante, au fond d'elle, et, regardant le ciel au-dessus de la rue de la Ferme, soupirait : — Vous monterez tout droit là-haut, monsieur Pierre ! comme vous êtes bon ! Pour les êtres tels que vous, il n'y a point de Purgatoire ! — et riait comme de toutes petites plaisanteries. M. Aymeris la priait gentiment d'être moins joviale.

Fascinée, et peu capable de juger les actes de l'avocat philanthrope, elle s'égara avec lui dans les plus folles aventures charitables. Puisque en cachette M. Aymeris devait faire le bien, elle serait « sa complice ». Elle prêta son antichambre aux *expulsés*, ceux que les secrétaires avaient fait chasser de Passy par Antonin : « les clients de la salle d'attente ». Mme Demaille jura : — Laissons-les chez vous faire des différences !... Tous les pauvres seront reçus chez moi comme vos clientes !

Me Aymeris et Mme Demaille avaient, ce qu'on appellerait de nos jours, la phobie des « opinions indépendantes » ; il régnait entre eux un ton neutre, atténué ; Alice, qui, d'abord, avait raillé « leurs enfantillages », se prit à craindre que la haute intelligence de Pierre ne s'endormît dans ce bain d'approbation et de douceur. Etait-ce l'âge ? Quant à elle, Alice n'en ressentait pas encore les effets. Elle voulut intervenir directement : mais quoi ! n'était-il pas trop tard ?

Les années passèrent, invétérant les habitudes.

Revenant sur ces années, Léon Maillac, que Mme Aymeris tenait pour le plus intelligent de ses amis, puisque le plus jeune, — elle aimait la jeunesse ! — s'entretint un jour plus librement avec elle de Georges et des « centenaires » de Passy.

— Je ne puis tolérer que mon enfant soit la victime de nous

tous ! Que voulez-vous, ami ? Pierre et moi sommes un vieux couple sans joie ; Georges tourne autour de nous ! Pendant une de nos disputes avec Pierre, une porte reste entrebâillée, j'aperçois Georges, il s'enfuit, que pense-t-il donc ? Je ne devrais pas dire des disputes ; non, mon cher ! mais des chamailleries, des « attrapes » ! Est-il possible qu'il y en ait encore entre nous ! Enfin, nous sommes toujours des cousins germains, des camarades, et M. Aymeris file à la rue de la Ferme où sa Mme Demaille est toujours prête à le plaindre, à lui donner raison ! Comme si elle était au courant de nos affaires ! Enfin, vous la connaissez ! bien bonne, mais une guimauve, une panade ! J'ai encouragé Pierre dans un commerce si légitime, une amitié à la Saint-Vincent de Paul et qui m'a donné des loisirs ; certes, aux époux il faut de la diversion ! Chacun a son caractère, que diable ! Je connais un monsieur qui est resté garçon par peur des après-dîner... un peu lâche, je vous l'accorde !... Mais, les silences dans le tête à tête, les choses que la sagesse vous fait taire, mon ami... l'orage prêt à éclater ! et la *prudence*, la *prudence !* Quelle horreur, quel supplice, le silence de deux êtres qui s'aiment et ne sentent pas de même *sur un certain sujet !* Alors l'éloignement est un remède... quelle que soit votre tendresse !

Maillac interrompt en souriant : — Sur quels sujets, madame, ne sentez-vous pas de même, M. Aymeris et vous ? Point sur Georges ?

— Mais... sur Georges aussi, oui ! Primo : M. Aymeris ne le connaît pas ; il adore son fils, mais il ne comprend pas cet enfant. Ce n'était d'ailleurs pas à Georges que je faisais allusion — ou plutôt, je vous en reparlerai... A propos, puisque Georges se dégourdit avec vous, dites-moi donc un peu : Mme Demaille ? qu'est-ce qu'elle lui représente, à Georges ?

Maillac hésitait à deviner le sens de ce « qu'est-ce qu'elle lui représente » ?

— Allons bon ! c'est vous, madame, qui allez faire travailler son esprit ! Pour Georges, Mme Demaille est « une vieille innocente », une *orpheline*, comme dit maître Aymeris.

— Vraiment ? Rien de plus, n'est-ce pas ? s'était écriée Mme Aymeris. Ce qui me crucifie, ce sont nos explications devant Georges. M. Aymeris fait le saint Martin, il coupe son

manteau en deux, devant vous. Mais avec moi !... — et elle avait ajouté : J'étais pourtant sa collaboratrice naturelle, intelligente, je crois, ou pas plus sotte qu'une autre ! l'humble alliée de cet homme supérieur. Ne suis-je pas assez habile? Je lui fais peur : on dit que je suis *frémissante*. N'en a-t-on pas rebattu nos oreilles, de ma sensibilité frémissante ! Enfin, mettons que nos caractères dans l'âge mûr fussent trop formés : M. Aymeris ne pouvait pas plus se refaire que moi. Parfois j'ai la mort dans l'âme, mais céder, non! Alors, il s'en va, court ailleurs, à son apostolat ! Je ne demanderais qu'à en être, de ses charités !...pourvu que ce ne fût pas à la façon *guimauve*. Vous me trouvez bien ridicule ? Mon ami, il y a des êtres qui aiment jusqu'à la mort... comme à vingt ans ! J'en suis.

— « Ne laisse jamais une place vide, tôt ou tard quelqu'un s'y glisse », — dit Léon Maillac, qui citait volontiers des dictons comme Mme Demaille.

— S'y glisser, ce n'est pas la manière de Marianne Demaille, la pauvre bonne ! Si son genre de bonté répond aux besoins de Pierre, tant mieux pour elle ; moi, je juge, je tiens à décider, *j'ordonne* même, dit-on. Alors M. Aymeris dissimule pour n'en faire qu'à sa guise, et le tour est joué ! Il n'y aurait pas de quoi fouetter un chat, si l'avenir de Georges... Enfin, je tiens les cordons de la bourse... Pourquoi complotent-ils ? Pourquoi retire-t-on les clefs du classeur, où *ils* rangent les lettres de quête ? Ils complotent comme des gamins !...

On ne complotait pas rue de la Ferme et Mme Aymeris le savait mieux que quiconque.

★

L'avocat s'y rendait avant le dîner. Mme Demaille allait ouvrir la porte, dès que les roues de la voiture grinçaient contre le trottoir, et elle riait dans l'escalier :— C'est vous, monsieur ? Vite ! Vous m'abandonnez donc ? Je croyais que vous ne viendriez plus ! Hier, dix minutes en retard, aujourd'hui un quart d'heure ! D'où venez-vous, si je ne suis pas indiscrète? Encore de chez vos serruriers aux quatorze enfants, ou de chez quelque autre de vos indigents... Et moi, ne suis-je pas une indigente aussi ?

M. Aymeris, une fois dans le salon, déboutonnait sa pelisse, déposait son chapeau sur la table, mettait une calotte de soie, car il était chauve et craignait les refroidissements.

— Ah ! ma bonne, des reproches ?

Et Mme Demaille, le faisant asseoir près du feu, déficelait devant lui des paquets noués de faveurs bleues ou roses, qu'elle enroulait à ses doigts.

Mme Demaille rendait compte de sa journée :

— J'ai fait un tour de visites à mes contemporaines, puisqu'elles ne sortent plus. A notre âge on ne doit pas se laisser engourdir. Nous ne sommes plus que trois de chez Mlle Sauvant ! Donc, j'ai été chez Mélanie, et puis, en revenant, j'ai pris un petit fiacre, oui, monsieur, pour faire vos emplettes : un brave homme de cocher, un cheval boiteux — ils n'allaient pas trop vite, rassurez-vous ! Voici vos commissions, monsieur : des gants du Tyrol, la spécialité de la rue Chauveau-Lagarde, la petite boutique près du marché...

— Oui, je sais, ma bonne !...

Ils sont un peu plus clairs que les derniers, monsieur ; de plus il n'y a plus de bretelles souples en tricot rouge : il a fallu les faire faire chez Aucoc. Enfin les voici. Vous plaisent-elles ? Ça a pris du temps ! Chauffez-vous les pieds, mon ami, vous devez les avoir froids, il n'y a rien de mauvais comme le froid — (t) — aux pieds...

— Ma chère, on ne lie pas le *d* de froid !

— ... Thonérieux ne fabrique plus de ses grosses semelles doubles cousues, comme jadis ; ces fournisseurs sont tout à la moderne ! Quelle farce ! Enfin ! mais, dites-moi, vos gens de Vaugirard, *comment que ça va*, monsieur ?

— Ah ! ma bonne ! Je vous en prie, qu'est-ce que cela vous coûterait de dire *ça va-t-il ?* Vous faites encore le bébé !

Me Aymeris fait retomber sa calotte de soie sur son nez. Mme Demaille minaude :

— J'en r'deviens peut-être un de bébé ! C'est pour ça que j'ai besoin de vous, mon jeune papa !

— Ah ! ma bonne ! non !... *de* bébé !... pourquoi *de ?*

M. Aymeris coupe court à ces badineries par des questions qui comportent des réponses nettes, mais anodines :

— Josselin a-t-il porté les caleçons de laine aux pauvres petits diables de tuberculeux de la femme Cauches ? J'ai préféré faire faire la chose par vous, ma bonne, par vous qui avez des jambes de quinze ans ! voilà ce que c'est d'avoir été étendue autrefois.

— Elles me sont revenues en *rajeunissant* alors, monsieur ?

— Ah ! cette fois, non, ma bonne, assez du genre bébé !

Mme Demaille prend peur.

— C'est bon : tout ce que vous voulez ! je suis à votre disposition, toujours et chaque fois qu'Alice fait des objections. En ce moment Alice « en a » après les Cauches, ça passera comme c'est venu. Mais on ne sait jamais, avec ses bizarreries... elle fait du « chichi » !

M. Aymeris implore du geste ; encore un mot qui ne figure pas dans le dictionnaire !

— Ah ! non, ne parlez pas ainsi, ma bonne ! Alice est aussi charitable qu'on peut l'être, mais avec *ses* indigents ; elle a les siens, elle a *ses* œuvres, elle dit que je ne compte pas assez. C'est peut-être vrai...

A cet aveu Mme Demaille se trouble.

— Eh ! quoi, monsieur le richard ? quand vous serez à sec, je vous passerai ma bourse, elle est plate... mais tout de même !

M. Aymeris n'aime point non plus cette plaisanterie.

Josselin salue et prononce comme un maître de cérémonie qui invite la famille d'un mort à partir pour l'église :

— *Madame est servie !*

Mme Demaille courbe son bras en anse de panier :

— La main aux dames, monsieur !

M. Aymeris profère un long « ma chè...ère ! », obsédé par le retour de cette formule et de la révérence qui la souligne. On mange le potage à la crème de riz ; la maîtresse de maison astique, à l'indignation de Josselin, une cuiller où l'on se mirerait ; le convive la retire du poing de Mme Demaille et repose la cuiller sur la nappe, en faisant des excuses à Josselin : — Vous connaissez votre maîtresse, mon brave !

Et l'on mange en silence.

Du temps du lycée, on composait le menu de Georges pour le lendemain. Me Aymeris se tournait vers Josselin : — Monsieur Georges a-t-il un peu déjeuné aujourd'hui ? Il n'a pas d'appétit, le pauvre enfant ? Il est si nerveux ! Je ne sais ce qu'il a ! Il ne cause qu'avec sa mère.

Josselin fait hum ! hum ! tousse, et son larynx étant dégagé :

— Monsieur Georges a eu de la salade qu'on avait pour nous

à la cuisine, i'n'mange que des cochonneries, sauf vot' respect, monsieur...

— Josselin, vieux nigaud, dites pas ça à M. Aymeris, on ne peut pas faire mourir de faim cet enfant, quand il refuse des nouilles et de la laitue cuite. Aviez-vous lavé la salade à l'eau filtrée, Josselin ?

— On tuera mon fils ! conclut papa.

Tels étaient les propos de l'avocat chez sa vieille amie, comme nous les rapporte Georges dans ses cahiers d'enfance.

Mme Demaille aurait en ce temps-là — c'était hier encore — voulu « posséder » Georges, du matin au soir, et le faire marcher, manger, engraisser, « forcir ». Georges (une autre des remarques quotidiennes de la bonne dame) était « tout du côté d'Alice » ; ce n'était pas le bon cher Jacques ! — Celui-là avait votre cœur, votre bonne humeur de jadis, enfin vos perfections, monsieur ! D'ailleurs les nerfs de Georges et ceux de sa mère font une mauvaise combinaison...

Quand Mme Demaille blâmait Alice, M. Aymeris lui rappelait les égards dus à sa femme, car le professeur Blondel appuyait sur ce point : Alice était malade. Aussi M. Aymeris se taisait-il ou s'absentait-il plutôt que de contredire son amie.

Maintenant qu'il n'était plus à Fontanes, Mme Demaille avait recours aux réserves de sa collection pour affriander le jeune artiste. Elle fouillerait à l'intention de Georges des cartons à estampes ; elle lui donnerait un jour ses Delacroix ; si ce n'est qu'Aloïsius y tenait tant, elle s'en fût, il y a beau temps, défaite ; « ça vaudrait de l'argent qui irait aux pauvres ». Le papier se piquait dans l'armoire.

— Je les garde encore, disait-elle, les vieilles comme moi ne sont pas « ragoûtantes », mes trésors attirent Georges et l'occupent, le dimanche, en vous attendant, monsieur, pour aller dîner à Passy... car vous n'êtes pas toujours exact, vilain ! Mais on vous pardonne ça aussi !

Dès le lendemain du dîner dominical, elle pensait au dimanche prochain. Georges ayant pris l'habitude d'aller au Conservatoire, chaque quinzaine, et les autres dimanches au concert Pasdeloup, il se rencontrait rue de la Ferme avec M. Aymeris, qui venait prendre Mme Demaille dans un coupé aussi vieux que le cheval et que le brave Octave.

Ç'avait été, au temps du lycée, c'était encore et ce serait toujours le même rite hebdomadaire qu'on accomplissait avant de quitter l'appartement : éteindre le gaz, allumer une bougie. M. Aymeris fermait le compteur à gaz, flairait dans les coins, s'assurant qu'il n'y eût pas de *fuite*. Mme Demaille tirait les verrous sur l'escalier de service, Josselin et la cuisinière devant être dehors jusqu'à neuf heures. Georges remettait les clefs au concierge, que Mme Demaille priait de regarder de temps en temps par la cour si l'appartement n'était pas en flammes :

— Madame Jules, je dîne à Passy, vous savez l'adresse en cas de sinistre !

Dans le coupé aux vitres toujours closes, le vétiver du shall des Indes, la bouillotte sous les pieds, la pelisse encombrante de M. Aymeris, les paquets de « douceurs » (Tanrade et Gouache étaient les voisins de Mme Demaille), c'en était trop pour Georges ! Craintif pour son genou, ses longues jambes repliées sous lui, il étouffait, priait qu'on le laissât monter sur le siège avec Octave : à quoi on répondait par un refus, hebdomadaire comme la demande, comme les mots Mme Demaille, et comme la fonction. Georges devait sourire et, vite, il répétait la plaisanterie de peur qu'on ne la recommençât ; M. Aymeris imposait sa main sur celle de « l'espiègle ».

— Chère bonne !!! soupirait-il, et cela signifiait : encore cette éternelle phrase ! nous la connaissons !

Sur le quai Debilly : — Tiens ! disait Mme Demaille — la Pompe à Feu est donc à côté de la Manutention ? Plus loin ? — Tiens !! le Trocadéro n'a donc plus ses bois épais ? De mon temps c'était un repaire de voleurs... Georges n'a pas connu ça, lui !

Et Georges affirmait : — Mais oui, madame, j'ai connu ces sombres forêts, où vous faillîtes être assassinée...

— Vraiment, tu te rappelles?... Tu te vieillis déjà, Georges ! comme Antonin ! L'exposition universelle de 1867, moins belle que celle de 1858, aura tout de même servi à l'hygiène. M. le Baron Haussmann nous aère,— mais on ne s'y retrouve plus dans son Paris. L'exposition de 1867 était trop vaste ; je n'y suis allée qu'une fois pour voir les Algériens ; on m'avait dit qu'ils vendaient de la vraie essence de rose, mais comme ça sentait tant la friture là-dedans... je cours encore !

Octave mettait le cheval au pas pour la côte, et c'était Passy. Ouf ! Georges respirait.

Dans le salon, trois lampes carcel de cuivre, des fauteuils, une demi-obscurité. On aperçoit les cheveux d'argent, le profil à la Houdon de M. le Président Lachertier ; sa sœur Sybille — une nonne de Philippe de Champaigne — coiffée d'un bonnet à fleurs que d'un dimanche à l'autre elle laisse chez les Aymeris, dans une boîte de carton bleu. Près du feu, M. Diogène Christophe Fioupousse, de Toulon ; il lit *les Débats* en ramenant sur une tache de vin frontale une longue mèche en baguette de tambour ; certains dimanches on aperçoit les deux grosses moustaches cirées, « l'impériale » du général et du colonel Du Molé, cousins des Aymeris, ex-polytechniciens ; parfois le professeur Blondel, neurologue, et philosophe, et toujours à son poste, courbé, l'air de souffrir, l'omniscient Léon Maillac vient d'amener le terrible Vinton-Dufour et sa femme, un couple d'artistes reclus dans le faubourg Saint-Germain, qui se sont fait une règle de ne pas sortir à moins que le baromètre ne soit au beau fixe. On se demande pourquoi ce ménage, plus timide que les tantes Lili et Caro, quitte sa retraite en faveur de Passy ; peut-être M. Vinton est-il attiré par le souvenir de Berlioz, de Delacroix, les anciens hôtes d'Emmanuel-Victor, l'illustre bâtonnier... les ombres de ces génies doivent rôder la nuit sous les hautes corniches du « château ».

Georges dit à sa mère en l'embrassant :

— Vous me placerez entre M. Fioupousse et M. Maillac, ou je me couche !

Ces deux messieurs semblent s'intéresser à Georges. Ils favorisent ses goûts de peintre, montent dans la chambre-atelier pour voir ses dernières études, lui donnent des livres rares et le conduisent au salon des Champs-Elysées. A la vérité, l'intelligence de Georges les enchante.

Le Président Lachertier prie Mme Aymeris de lui faire connaître le menu du jour ; il fait claquer sa langue quand elle lui dit : le potage Crécy, les ris de veau financière, des truffes magnifiques, un cadeau de Fioupousse, mon cher, et *des vraies* du Périgord ! le turbot sauce crevettes — avec le persil frisé pour vous, mon Président ; un rôti... et je ne sais plus quoi !

— Et l'entremets ?

— Les profiterelles au chocolat.

A-t-elle « mis » un canneton ? alors Mme Aymeris fait la moue : — Aujourd'hui, — dit-elle, — le repas va s'éterniser, puisque c'est l'avocat qui officie.

— Animal immonde ! proteste M. Aymeris, car Mme Demaille en redoute pour Georges l'indigestibilité, — cet animal se nourrit d'excréments, et un usage haïssable l'associa aux petits pois, légume de plomb, ou bien aux navets qui empestent, ou encore à une farce d'intérieurs hachés. Coquin de palmipède lamellirostre !... Et M. Aymeris menace cette volaille amphibie comme cet autre misérable : le soleil.

Mais la cloche a sonné. Antonin a ouvert les deux battants de la porte ; bras dessus, bras dessous, les premiers couples procèdent à la salle à manger. Mme Demaille fait observer, *hebdomadairement*, qu'il y aura « des messieurs sans dames, les dames étant trois et les messieurs plus nombreux ; chaque dame devrait donc prendre au moins deux cavaliers — M. Aymeris couvre cet ana d'un : — Antonin, ne baissez pas trop les carcels, vos lampes vont sentir. Mme Demaille s'écrie : — Monsieur ! Avez-vous mis le pare-étincelles ? je retourne voir au salon... la grosse bûche dégringolera. Ah ! nous ne faisons pas le feu de même, Alice et moi !

— Allons, madame ! vous savez bien qu'Antonin l'a couverte, dit Mme Aymeris, et elle hausse les épaules.

On s'assied devant douze compotiers de fruits, quatre assiettes de « fours » et une jardinière de plantes vertes. M. Aymeris écarte les revers de son habit, remonte sa serviette à mi-plastron (plastron mol et qui bouffe), et sert le potage, comme d'ailleurs tous les plats ; mesure la part de chacun, selon les préférences et l'importance du convive. Mme Aymeris fait des recommandations à Antonin, se penche pour voir au travers des branches de yucca si M. Aymeris a fini de palper le petit pain riche de Mme Demaille, lequel on réchauffe au four, et s'il épinglera encore la serviette de son amie, ce qui est si ridicule !

C'est aujourd'hui « soir de cannetons ». Il y en a trois sur le réchaud. Avant les cannetons, ce furent les paupiettes de veau, les merlans pochés au riz, une poularde au blanc et des pâtes, pour le « patron » et la chère Mme Demaille. Antonin découpe cette volaille de valétudinaire sur un dressoir, tandis que son maître ciselle « au bout de la fourchette » les im-

mondes palmipèdes pour les gourmets : prodigieux tour d'adresse et de force, interrompu par une « anecdote de Palais », qui impatiente Mme Aymeris, car ces histoires ne sont point courtes.

— ...Et ce misérable confrère, dont j'ai honte de prononcer le nom, dégrade l'ordre des avocats ! c'est vous, monsieur le Président, c'est vous mes chers amis, qui l'excusez ? cette femme... ce collier de perles... Mme de Païva que j'ai connue me racontait...

— Servez-nous donc, maître Aymeris, au lieu de balancer cette aiguille comme un baladin à l'Hippodrome ! le jus fige dessus ! — ordonne Mme Aymeris agitée, et fait enlever le yucca, qui l'empêche de voir les canetons.

— Vous n'avez encore effilé que quatre aiguillettes, M. Aymeris ? C'est comme cela qu'on mange froid. Pierre s'est habitué à la patience de Mme Demaille ! Pour moi, un repas n'est jamais assez court !

Les femmes de chambre pouffent de rire.

— Poli pour nous, merci ! dit le Président Lachertier.

— Pardon, mes amis ! je vous aime beaucoup, mais dans le salon ! Les histoires du Palais n'en finissent plus !... M. Aymeris va encore nous attendrir sur quelqu'un... Nous connaissons les *chéris* de Pierre, n'est-ce pas, mon Président ? tous, des saints du Paradis... allons ! allons, faites vite ! M. Aymeris, le canneton, s'il vous plaît ! ou si l'on ne nous sert pas, je retourne à mon fauteuil.

M. Aymeris s'interrompt encore.

Sa femme décide : — Allons tous nous asseoir confortablement, mes amis ! notre avocat est comme Deldevez, le chef d'orchestre qui ralentit tous les mouvements. Servons chaud !

Mme Aymeris, d'un trait juste et pittoresque condamnait et louait implacablement, provoquant des rires approbatifs, des réticences de la part des timides, ou une grimace de Mme Demaille qui glissait au maître de la maison un regard d'entente et de pitié.

— Alice est infernale ! murmurait-elle entre ses dents. Ce soir — disait parfois le Patron — nous nous passerons du concours d'Antonin : il a sa crise !

Antonin prétendait souffrir de la goutte comme son maître ; et Mme Aymeris ajoutait : — Rhumatisme sympathique, goutte par dévouement ! Antonin a peur de passer pour le fils de sa

dondon de femme, puisqu'il a été assez sot pour épouser Domenica; son Italienne a vingt ans de plus que lui... et ils sont amoureux! c'est ridicule! Elle devrait se calmer, cette « goule »!

Mme Demaille regardait Mme Aymeris de travers, et lui jetait : — Ces mots! Antonin est las, ma chère! on ne conserve pas toujours l'aspect des tendrons!

— Parlez pour vous, ma belle, avec vos cheveux noirs! La vie ne creuse pas de sillons dans vos joues. En effet, j'envie votre sérénité, Marianne!

Mme Demaille s'apprêtait à répondre. Un coup de coude de M. Aymeris voulait dire : — Ma bonne amie, chère bonne... vous écoutez *encore* Alice?...

Alice levait les yeux au ciel ou prenait à témoin le Président, tandis que Mlle Sybille toussait, buvait pour feindre d'engloutir quelque chose qui ne passait pas; nerveuse, elle n'avait plus goûté à un poisson, depuis une fameuse arête difficilement extraite de sa gorge par Nélaton, avec des pinces que la vieille demoiselle portait dans un étui, en cas de récidive...

— C'est que nous n'avons plus de Nélaton! — disait-elle pendant que les colères grondaient au loin.

— Bataille de dames! Hé là, Monsieur Berryer! Où sont vos confrères? Il y a bien quelque repas de corps, ce soir, à la Galerie Montpensier! On vous y attend... au moins vous ne vous disputerez pas, là-bas...

C'était le Président et ses cruelles plaisanteries.

— On m'insulte à ma propre table! — songeait M. Aymeris, en resserrant sa cravate de satin noir qui, en trois tours, pressait un col carcan dont les coins entraient dans des bajoues encore grasses.

Lors des « piques » trop vives, le général louait le moelleux sans pareil des sauces, les carpes à la Chambord, les escalopes Vatel, les charlottes russes; mais cela ne rassérénait point l'atmosphère :

— Vous faites toujours venir de chez Petit, le pâtissier de la Place de Passy, ma cousine?

Mme Aymeris s'écriait :

— Mais non! Domenica pinxit! mon cousin, vous n'êtes donc plus connaisseur?

Georges s'ennuyait à mourir, même à côté de M. Maillac et le Fioupousse.

Il y avait des dîners réussis ; des « dîners ternes » ; il y en avait où des discussions s'élevaient entre Fioupousse et le Président ; il y avait les repas où l'irritation silencieuse du maître faisait perdre à Mme Aymeris tout contrôle sur elle-même. Le plus souvent, routine, redites ; le Président grommelait alors :

— Monsieur Aymeris, rajeunissons les cadres ! qu'en pensez-vous, mon général ? et vous, mon colonel ? Nous avons la jambe cotonneuse !

Ceux-ci amèneraient des sous-lieutenants ; on ferait venir les tantes Lili et Caro. Ceci, d'un effet comique toujours sûr.

Après le dîner, le Président jouait avec le colonel au trictrac dans le salon rouge ; deux bougies à abat-jour verts vacillaient sur la table. Dans le cabinet de l'avocat, infusait la camomille. Mme Demaille et Mlle Lachertier s'endormaient. M. Aymeris faisait une partie de cartes avec les autres. Mme Aymeris regardait la pendule. Georges appelait M. Maillac au piano ; c'était une partition à quatre mains de Wagner, un oratorio de Schumann, ou quelque œuvre nouvelle à déchiffrer. Diogène-Christophe Fioupousse racontait Delacroix, Théophile Gautier, Baudelaire, une visite à son ami Manet, ou les curieux tableaux de théâtre d'un certain Degas. Georges, d'après des descriptions de « peinture au pétrole », à la façon des Écossais, avait fini par se représenter l'artiste comme un ouvrier, quoique Fioupousse eût dit :

— M. Degas est comme Edouard Manet, un fils de famille.

Vinton-Dufour, du *Salon des Refusés*, aimait Manet comme un frère, mais, « sur sa nouvelle manière », se réservait. Il reconnaissait qu'Edouard avait fait de la nouvelle peinture audis, avant que Claude Monet ne le dévoyât. Georges avait peur de Vinton et l'admirait tout de même, car Léon Maillac avait élevé dans le culte de cet *ours ;* mais Vinton était trop dédaigneux des études de Georges, de ses essais de gamin. On demandait à Vinton : — Avez-vous vu ce que Georges a peint cette semaine, là-haut ? Qu'en pensez-vous ? Il me semble en progrès ?

Vinton-Dufour rechignait à répondre. Une fois il dit au Président : — On devrait décourager Georges ; il réussirait mieux

dansla carrière diplomatique; plus tard on regrettera de l'avoir entretenu dans son erreur.

Mlle Sybille Lachertier rapporta le propos à Lili et à Caroline en prenant une tasse de chocolat, ou « le doigt de Marsala » de ces demoiselles. Elles se réjouirent, souhaitant que Georges servît la France, sinon par les armes, du moins dans la diplomatie, qui dispose de leur emploi. Elles attendaient le verdict du prochain conseil de révision : une hantise pour les Aymeris !

★

Georges fut exempté du service, son genou ayant encore gonflé ; le mal s'aggravait à chaque promenade à cheval qu'il s'offrait en cachette du chirurgien, et pour le plaisir d'être seul avec le cher Patrick de Jessie. Son épanchement chronique de synovie le faisait boiter assez bas. Définitivement libre, qu'allait-il faire ? Il le savait mieux que jamais, malgré les avis de Vinton-Dufour.

Lili et Caroline ambitionnaient que Georges, s'obstinant à peindre, étudiât avec Detaille ou Alphonse de Neuville — presque des soldats, ma chère ! — Elles s'avisèrent qu'une dame de Versailles, amie du général Du Molé, était la sœur du peintre virtuose, l'Alsacien Beaudemont-Degetz. Elles obtinrent une introduction auprès de lui et se rendirent à son hôtel de la rue Jouffroy.

Un valet de pied à boutons d'or introduisit ces demoiselles dans une salle ennoblie d'armures, de drapeaux et d'uniformes, où un canon historique menaçait de sa gueule le traîneau de l'impératrice Joséphine ; une esquisse du Baron Gros remplissait le fond de la pièce ; c'était un musée de souvenirs napoléoniens réunis par le peintre militaire.

Une portière de velours à aigles d'argent, soulevée par le serviteur, donna passage à un homme, jeune encore, en dolman de peluche noire, la rosette de la Légion d'honneur à la boutonnière; ces demoiselles furent du coup conquises, le maître avait l'air d'un capitaine de chasseurs à cheval ! Il n'y aurait pas, chez M. Beaudemont, de ces modèles féminins dont elles appréhendaient, pour Georges, le commerce ; mais d'anciens turcos, peut-être un ex-Cent-Garde, des cuirassiers, de vieux braves. Il parut qu'on trouverait un terrain d'entente, car Beaudemont voulait être agréable au grand avocat, et ferait

une exception puisqu'il ne « professait » pas. Georges objecta qu'un tel arrangement offrait à un élève peu de chance d'étudier le nu. Mme Aymeris, de même avis, inclina pour la classe de Jullian. Georges s'y fit inscrire, mais, le lundi qu'il s'y rendait, il fut intimidé par les cris que poussaient les rapins. Les brimades étaient terribles ; la moindre consistait à renverser un baquet d'eau sur le « nouveau », quand il dépassait le vestiaire ; le cœur manquant à Georges, il s'enfuit.

Or, M. Beaudemont ayant plusieurs ateliers dans son hôtel, il en céderait un à mon ami, avec toute licence de prendre des modèles « d'ensemble », lesquels Mme Aymeris paierait. Beaudemont dessinait « anatomiquement » ; ses conseils seraient précieux, car, avant d'être « peintre militaire », il avait gravi tous les échelons à l'Ecole des Beaux-Arts, jusqu'au prix de Rome ; il « connaissait donc son métier » et la structure des corps, hommes et animaux.

Restait à choisir: M. Beaudemont, ou rien du tout ! Georges accepta Beaudemont et ce fut un an de fêtardise dans l'hôtel de la rue Jouffroy, peut-être temps perdu pour le futur peintre, mais une expérience qui tira l'abeille de son alvéole. Beaudemont, comme un chroniqueur parisien, déjeunait au restaurant avec des femmes galantes et des journalistes, — pourquoi n'en était-il pas un ? — bavardait au café, puis se rendait dans les salles de rédaction ; Georges rentrait sans lui, étant attendu par un modèle, tandis que le patron faisait des visites à des ministres et à des conseillers municipaux. Quand est-ce que Baudemont travaillait ?

L'ambitieuse et naïve Mme Aymeris trouva de saison que Georges, à qui l'on aurait défendu un mastroquet du quartier latin, devînt, à vingt et un ans, l'habitué de la Maison-d'Or et de « l'Américain », rien « de chic » n'étant indigne de son fils. Et M. Beaudemont était si bien habillé ! Il n'avait pas l'air d'un peintre !

Léon Maillac fit de suprêmes efforts pour que Vinton-Dufour autorisât Georges à lui porter les mieux-venues d'entre ses études ; il ne fallait pas abandonner un « fils de famille » dans les petits hôtels de l'avenue de Villiers. Maillac savait ce que pourrait être l'influence des peintres à la mode, des succès de coterie et des récompenses. Lié avec les premiers « Impressionnistes », comme nous le savons, sa petite collection ne

comprenait que des morceaux de choix offerts à lui par Vinton-Dufour, Renoir, Claude Monet, Cézanne. Les colorations aigres, les verts saumâtres, les roses et les rouges mats de Cézanne, la gaucherie savoureuse d'une exécution qui parut alors sauvage, Georges les préférait aux adresses mignardes des Beaudemont-Degetz, des Jacquet, des Duez, des Heilbuth et autres propriétaires de la Plaine-Monceau. Chez Maillac, les multiples perspectives de l'art moderne s'ouvraient en même temps à lui ; il fut à même de choisir entre le Vice et la Vertu, qui se dressaient devant lui comme pour le jeune Hercule. Il comprit que son père et sa mère, cependant plus avertis que tant d'autres bourgeois, avaient confié leur fils à Beaudemont pour les raisons qui leur eussent fait préférer une banque à une autre : respectabilité, réputation irréprochable, bel immeuble.

Georges, inquiet, inaugura son deuxième cahier, le jour de la reculade au Passage des Panoramas. Le soir, presque endormi, il se pince, se ranime et écrit :

C'est un soulagement, que des confidences au papier blanc, puisque je n'ai plus mon camarade Michel pour les lui faire. Michel est à Bruxelles dans la librairie.

20 novembre.

Puisqu'on y tient tant, va pour Beaudemont-Degetz ! Papa et maman insistent, mais je sens que c'est une boulette. Si ses petits soldats dont on compte les boutons sont de la peinture, celle des amis de M. Maillac qu'est-elle donc ? Mes maudits nerfs ! Si j'avais au moins pu me forcer à franchir le vestiaire, aux Panoramas, c'eût été le travail, au milieu de garçons de mon âge. Je sens que Beaudemont va démolir les artistes que M. Maillac me fit connaître. Je veux peindre comme eux, point comme Beaudemont. M. Vinton, hier, a tenu dans sa main mon petit portrait de Maillac, avec le cache-nez orange, — mais il ne demanda pas à voir d'autres études. Je suis malheureux, ce soir. Ceux à qui je voudrais me donner ne veulent pas de moi, et ce sera celui dont je ne veux pas qui me prendra. Autant potasser l'examen des Affaires étrangères, alors ! Mais, non, non, non ! Je suis peintre, je ne suis même que cela...

Trois mois plus tard.
(Février 1884.)

Beaudemont-Degetz est fort gentil. Quand mes parents me demandent si je me plais rue Jouffroy, il faut bien répondre : « Oui, assez ! » A l'heure du thé, la maîtresse du patron, Florence Pack, distribue

des toasts et du chocolat aux journalistes. Qui est-ce qui ne passe pas rue Jouffroy ? C'est un bureau de rédaction, une agence de renseignements, on y prépare les scrutins de l'Institut, du Jury, des dîners des *Pris de Rhum*, et le retour de l'Empereur. Je me dégèle, je parle, on pouffe de ce que je dis, mais ils veulent voir des malices dans mes jugements loyaux ; comme maman, je ne puis mentir, si ce n'est par amplification verbale. Florence Pack me présente à des femmes. Elles m'invitent, mais chez elles... je n'ai pas encore le ton. L'hôtel du boulevard de Courcelles me fait mal au cœur, comme un entremets à la crème. Cette Florence n'a chez elle que de la foutue peinture : celle de ses adorateurs. Elle a bien quelque part son pastel par Manet, mais il est difficile de le voir, dans l'ombre. Maman, tu me jettes dans les bras des cocottes ! Le sais-tu ? Passer de Vinton à l'atelier Beaudemont-Degetz... j'aurais préféré les petits goûters à la Suisse des Vinton, autour du poêle, quand les trois ou quatre personnes présentes ont l'air d'un tableau du maître. Il y a des tailleurs pour la rue Visconti, et d'autres pour la rue Jouffroy. Florence veut que celui de Beaudemont m'habille. C'est comme pour la peinture : une résolution grave ! Mais Beaudemont m'a l'air faux-chic, surtout en veste de chambre prune, à brandebourgs bleu-turquoise. J'ai envie de pleurer, quand il empoigne sa mandoline et chante des airs napolitains d'Henri Regnault.

Je donnerais n'importe quoi pour visiter, avec Floupousse, l'antre de M. Degas ; il ne veut voir personne, surtout les jeunes gens qu'il déteste et trouve stupides. Je pourrais, peut-être, l'amadouer ? J'ai tant besoin d'admirer, d'aimer, de suivre quelqu'un de fort à qui je dirais : « Tenez, je me livre à vous ! » Seulement, il ne faut pas qu'on se moque ! On est camarade avec Beaudemont ; et moi, je ne sais pas être camarade avec un patron. A mon âge, il faut subir une discipline. Personne n'a pu, ou personne n'a encore voulu m'en donner une. Quel malheur qu'il n'y ait plus, comme jadis, racontent les livres, des ateliers où le patron s'entourait d'apprentis qui fabriquaient les couleurs, les toiles ! Beaudemont ne me laisserait pas faire un calque, pas même préparer un de ces panneaux d'acajou où, avec des martres à dix francs pièce, il peint ses tourlourous d'opéra-comique ; je suis *sous son toit !* je suis son *pensionnaire !* mais cela ne sert de rien. Chez Jullian, j'aurais pu me faire des amitiés. Ah ! avoir un ami ! Des amitiés !

Quand M. Alfred Stevens ou M. Manet viennent rue Jouffroy, ils causent peinture, mais Beaudemont en a vite assez. M. Manet m'a dit : « Viens voir comment je peins. » Je l'ai aperçu l'autre jour.

Beaudemont dit souvent : « Si Manet avait su dessiner, il aurait fait quelque chose. » Et moi qui trouve ses tableaux plus beaux que ceux du Louvre ! De moi-même, c'est comme cela, il me semble que

je peindrais. Il faut absolument voir aussi M. Degas et sa technique pour la détrempe.

★

Georges ne tarda pas à faire la connaissance, chez son « patron », d'un autre jeune maître à grand succès, Ange Matoire, l'auteur de « Délire de Volupté » et de « Valse enivrante ». Matoire, un grand homme brun, l'allure d'un chef de rayon du Bon Marché, qui aurait été tambour-major ; il est lié avec Manet, « qui lui donne du talent ». Degas dîne chez lui. Matoire est le peintre moderne des « ullsters », et des habits noirs, des jupes de tarlatane d'où émergent des épaules anguleuses. Il « pille » Manet, lequel « il assaisonne, sans trop de vinaigre et de moutarde, au goût de M. Bouguereau », écrit Aymeris quelque part : « Il nous donne ce que Manet aurait peut-être peint, s'il avait su son métier, dit-on chez Beaudemont.

Ange Matoire faisait parfois profiter Georges de son modèle (la fameuse Marie Renard de Madeleine Lemaire et d'Heilbuth), ne méconnaissant pas les avantages matériels qu'offrirait à un roublard comme lui une famille Aymeris ; s'il ne « vola » pas Georges à Beaudemont-Degetz, il le lui emprunta.

Il insinua à Mme Aymeris, en déjeunant à Passy :

— Bientôt il sera temps que Georges expose au Salon. Avec mon concours et la bonne volonté de quelques collègues, « *nous enlèverons ça haut la main* ». Seulement, vous devriez offrir des dîners, vous qui avez des relations, et peut-être acheter un peu de peinture, habilement, à droite et à gauche. Ne craignez pas d'être généreuse ! Votre cuisine comptera pour beaucoup, et votre Mouton-Rothschild aussi.

La fille de Matoire, Germaine, n'avait pour dot que son profil et l'influence de son père. Mme Matoire assiégea Georges, « l'enfant-tunique », et créa une apparence d'intimité avec les Aymeris.

Lili et Caroline se retiraient, si la femme du peintre à la mode se montrait à Passy. — Ma chère Alice, avec ces gens, ton salon prend un aspect d'hôtellerie suisse. Eh ! quoi, ne peux-tu pas fréquenter chez eux, s'il te plaît de voir des bohèmes ? Vous aurez bientôt des modèles chez vous, de ce train-là !

Mme Aymeris, plus tolérante, estimait les Matoire amusants, « si vivants » ! M. et Mme Aymeris se faisaient vieux ;

Mme Demaille était octogénaire ; Mme Aymeris appréciait la fidélité .. mais Passy, disait-elle, n'est pas « folichon ».

Mme Aymeris n'eût jamais deviné que les Matoire osassent, songer à Georges « pour leur Germaine » : et M. Aymeris disait-elle, le vertueux Pierre, marierait son fils *illico ! ! !* Selon Pierre, on ne se marie jamais trop tôt... Eh bien, non ! Pas de mon vivant, l'hymen de Georges ! Pas de filles d'artistes ! Puisque nous l'avons ravi à la mort, *qu'il s'amuse ! mais « sans hyménée » !*

*

Ange Matoire et son confrère Ulysse-Auguste Charlot, de l'Institut, « corrigèrent » alors dans une classe organisée dans leur quartier par quelques jeunes hommes riches qui faisaient, comme tout le monde, de la peinture. Georges y alla, sur le conseil de Beaudemont lui-même.

Quelqu'un possède des lettres de Georges à Léon Maillac, non datées, mais qui doivent être de 1882 ou 83.

En voici quelques-unes :

(*Lettre à Léon Maillac.*)

Cher grand ami,

Il y a du nouveau, depuis votre départ pour Arcachon. Quand vous reviendrez (et que ce ne soit pas trop tard), vous me retrouverez un rapin. J'ai échappé à Beaudemont, à Jullian, mais voici un autre atelier public, où je suis en blouse, à la bouche une pipe qui me fait mal au cœur, après des déjeuners chez le bistro de l'avenue de Villiers, avec des camarades bruyants, stupides, pas artistes pour un sou. Adieu les uniformes et les panoplies de Beaudemont ! Ange Matoire a une académie passage Geoffroy, avec Charlot de l'Institut : une classe pour quartier neuf. Mes parents ne désapprouvent pas, et maman désormais aura moins d'occasions pour donner des pièces d'argenterie aux Matoire, acheter des croûtes et me défendre contre les demoiselles à marier. Le mariage se présente déjà pour moi comme un dégoûtant marchandage.

Nous ne sommes que vingt, à l'atelier, dont treize amateurs (et quelques professionnels enlevés à Jullian). Un ancien fabricant de tabliers métalliques pour devantures de magasin, un Hollandais septuagénaire et paillard, un associé d'agent de change, des oisifs, le massier, certain Paul Mulot, clubman, abonné de l'Opéra ; leurs maîtresses servent des boissons à quatre heures, on chante, on rit et je continue d'étonner par ma réserve ce drôle de monde. Ce sont des rapins de comédie. Ma tenue, mes habits, ma façon de parler, il

paraît que rien en moi n'est assez « rapin » pour ces gens chics. Je vous assure que j'ai de la bonne volonté. Je voudrais faire comme eux, je sens que je suis *impossible;* j'ai l'air plus gourmé, à mesure que je voudrais être plus libre.

L'attaché d'ambassade est mon surnom. Tout de même, je crois être plus artiste que ces pauvres types, amateurs ou professionnels. Que font-ils là ? Pas une idée, pas une lecture, ils n'ont jamais vu un tableau, ils ne parlent jamais du métier. Je suis leur tête de Turc, parce que je n'ai pas été au régiment. Ils me font faire l'exercice sur les fortifications. D'où migraine. Ils voudraient m'emmener au b... Si j'y vais ce ne sera pas avec eux. Peut-être avec vous ?... Le samedi, après la correction, les camarades partent pour Montmartre, le Moulin de la Galette, la mode étant aux croquis *vécus*, qui veut dire *canailles*. La journée s'achève chez l'un des camarades, dans ces ateliers à éventails japonais où ils reçoivent des femmes (car de voir « de la peau » est tout le but de leur carrière);— on a « un modèle », la peinture est un prétexte à pelotage, l'atelier un pince-c... Et ce qu'ils font ? Je me fais haïr, car rien ne m'empêche de leur dire que c'est mauvais. Ma réputation de dessinateur me pose, ils me blaguent, mais ils m'admirent. Ça m'effraie ! Eux ? total manque de dons, totale incompréhension. Ils savent se la couler douce, dans l'existence, mais point d'ambition, nul autre idéal que « les femmes », les femmes, la noce ! Pourquoi ne sont-ils pas à la Bourse? Vins de Champagne, refrains cochons, blagues...

Mais je vous ennuie avec cette académie. Revenez, vous mon seul ami, depuis que Michel, le fils de l'emballeur, est en Belgique. J'espère que monsieur votre père va mieux. Je manque de livres. La *Princesse de Clèves* et la *M^me^ de Lafayette* me ravissent, mais, du moderne, s. v. p. Ecrivez-moi.

Votre G. A.

(*A Léon Maillac.*)

(un an plus tard, *date manquante.*)

Cher grand ami,

« Si vous étiez ici ! What a scrape I have got in ! Les palettes et les appuis-mains tombent sur moi, mon père prend un air de martyr, maman aussi, ils sont tous contre moi ! Voici les faits :

Vous vous rappelez que j'ai peint un portrait de ma cousine Camille, pour le Salon, puisque Ange Matoire ordonne que j'expose. Le portrait est refusé au premier examen du jury, puis à la révision. Tout de même, la poste m'apporte ma carte d'exposant; je crois à une plaisanterie. Le jour du vernissage, Camille est accrochée aux frises, comme un « navet ». Les camarades de l'atelier me conspuent: Ça ne se passerait pas ainsi : j'avais dû soudoyer les gardiens, l'atelier était compromis...Bref, le massier fit des recherches, ses démar-

ches aboutirent à un lavage de tête formidable que je viens vous conter.

Donc M. Bouguereau m'a fait venir chez lui, hier matin. Il était en séance. L'air aussi furieux que M. Degas ou M. Vinton, il m'introduit dans le sanctuaire où pose une femme nue, italienne, un gosse nu aussi, dans des draperies groseille, et perchés sur des matelas qui simulent des nuages. J'ai même constaté que, par un artifice d'éclairage, les modèles, la *nature*, ressemblent chez le Président de la Société des Artistes aux tableaux de ce maître. M. Bouguereau est un *réaliste* (qui l'eût cru ?); il est sincère et exact comme un appareil de photographie.

La scène commence. M. Bouguereau est debout devant les portraits de M. et Mme Boucicault, du Bon Marché. Il me regarde comme un juge regarde un prévenu, et me dit : « M. Aymeris, vous rendez-vous compte de la faute grave, très grave, dont vous vous êtes rendu coupable dans un moment d'aberration ? Votre ouvrage a été par deux fois refusé, et il figure sur le catalogue officiel, *il est accroché*, Monsieur ! Le gardien chef et trois autres employés vont être admis à faire valoir leurs droits à la retraite, c'est la moindre punition pour eux. Votre cas, monsieur, est un des plus pénibles auxquels j'aurai été mêlé dans ma carrière. Vous avez été singulièrement privilégié dès votre naissance, par votre entourage et votre éducation ; vos parents ont mis sous vos yeux l'exemple des vertus de la bourgeoisie la plus distinguée de France, vous n'avez eu aucun des soucis matériels sous lesquels cèdent des vocations bien plus remarquables que la vôtre, monsieur ; enfin, monsieur, ce vénérable Emmanuel-Victor Aymeris, de l'Académie des Sciences morales et politiques, a mis autour de votre nom un halo lumineux que son fils, l'éminent M. Pierre Aymeris, n'a pas éteint (*sic*), mais auquel, loin de là, il a ajouté les palmes de la philanthropie, de la charité, des vertus civiques et privées ; enfin, monsieur, je n'insiste pas... Vos camarades, les élèves de mon collègue Charlot, vous excluront de leur sein, si vous ne faites pas une confession publique des actes de corruption et de vénalité que vous avez commis et favorisés... »

Le William Bouguereau de l'oléographie m'humilia pendant une demi-heure ; je n'y comprenais rien ! et mon portrait de Camille est, hélas ! si mauvais, que je n'ai même pas de consolation ! Cher Monsieur, qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? Papa, comme toujours, me soupçonne et se tait. Si j'étais accusé d'un assassinat, il se demanderait si ma raison... Mais il me soupçonnerait. Maman aussi ! A quoi, à quoi donc est-il bon d'être un « enfant gâté » ?... Moi, j'aurais cru que maman m'avait trop « recommandé ». A l'atelier on me déshabille, on me fait un chahut dans le passage Geoffroy, la police nous pige, on nous mène au poste... »

Je ne donne que ces fragments, ils me dispenseront de reconstituer par mes propres moyens cette phase de la vie de Georges dans sa famille et parmi ses camarades. A force de recherches du massier Mulot, on sut que « le portrait de la Mlle Camille A. par Aymeris (Georges-Emmanuel-Victor), élève de M. Charlot, membre de l'Institut, et de M. Matoire, avait été accroché en échange d'une toile crevée, dont l'auteur était un Aimery (Georges), élève de M. Gérôme, membre de l'Institut, demeurant à Nantes (Loire-Inférieure) ». Les gardiens furent expulsés; M. Aymeris leur alloua une pension à vie. A cette occasion le nom de Georges parut dans un journal de Nantes; le titre de l'article était : *Concussion artistique.*

*

(un an plus tard ?)

Autre lettre.

Cher ami,

Un autre grand événement ! Ange Matoire m'a fait connaître M. Degas; j'ai été chez lui; il m'a montré mille dessins, pastels, de chevaux de course, de danseuses, et toutes ses œuvres anciennes, son *Jeu de jeunes Spartiates*, *la Sémiramis*. *C'est incroyable !* S'il voulait m'accueillir plus paternellement que M. Vinton ? Il a l'air aussi terrible. Qu'ils sont sévères, les hommes de ce temps-là ! Je sens déjà que je l'aime, je le respecte, c'est un ancêtre, non pas qu'il soit vieux, mais c'est un Maître. Je n'ai pas le temps de vous en dire plus long aujourd'hui, d'ailleurs vous revenez, dites ?

Je vous embrasse.

G. A.

Autre lettre.

Cher ami,

Depuis que je connais M. Degas, je ne peux plus me voir à l'impasse Geoffroy et pourtant je n'ose pas aller embêter Degas. Je suis encore plus seul qu'avant, seul comme pendant mon enfance à Passy, seul au milieu de tous ces grossiers, dont les plaisirs crapuleux me donnent des haut-le-cœur. Ce qu'il y a d'incompréhensible, c'est que je les amuse; ils me trouvent comique, un pince-sans-rire. Toujours parce qu'ils ne comprennent pas. C'est à vous dégoûter de l'esprit. Je pense qu'ils appellent spirituel ce qu'ils n'entendent pas. Je ne me croyais pas si drôle. Ils sont si peu cultivés, qu'ils me consultent comme un dictionnaire. Vous savez ma faiblesse : incapable de mépriser ou de faire de la peine. Je les suis, je sors avec eux. Tout cela est absurde. Les élèves amateurs ne sont pas les moins vulgaires : le genre « cercleux » baccarat-courses, c'est pis encore que les autres qui rappliquent de chez Jullian. Je blesse ces fêtards

et ils me disent : « Tu en es un, toi aussi, de fils de famille. » Et je veux plaire ! Maudit besoin de plaire ; maudit besoin de confiance et de sympathie ! je biaise, je louvoie, j'essaye de m'abaisser à leur niveau. Ils sont très bons, au fond, mais c'est le volontariat, la caserne ! La veille des deux jours de correction, par Ulysse-Auguste ou par Matoire, je recale les dessins des camarades, je remodèle un biceps ou une cuisse, car ils sont tous des « mazettes ». Nouveau prestige pour moi, comme dessinateur, parce qu'Ulysse-Auguste Charlot, bombardé peintre d'histoire, d'habitude portraitiste d'Américaines, obtint une commande pour l'Hôtel de Ville. Membre de l'Institut depuis peu, il lui faut exécuter en six panneaux, pour l'Hôtel de Ville l'histoire d'Etienne-Marcel. Il me charge des dessins d'après le nu. Trop occupé par ses belles madames, il s'en remet au plus sérieux de l'Atelier, à votre Georges. Dans une exposition d'ensemble Ulysse-Auguste m'a fait l'honneur d'épingler, avec les siens, quelques croquis de moi. Vous imaginez l'effet produit à l'impasse Geoffroy. Fureur des camarades !

Vous vous attardez à Arcachon, grand ami. C'est trop long, pour moi, sans M. Maillac et sans le brave Michel. Vous devriez amener monsieur votre père à Paris pour consulter. Je sais qu'il est faible... Serais-je donc égoïste ? Revenez-moi !

GEORGES.

P. S. — Michel m'envoie de Bruxelles des Catulle-Mendès qui ne me plaisent pas du tout. Michel tourne mal. Il voudrait que je trouvasse une fin à son sonnet :

Que fais-tu donc penchée ainsi sur cette vasque ?
Tu médites, ô chère ! à l'azur de tes yeux.

Cher ami,

Ne racontez à personne ce que je vous ai écrit sur les panneaux de l'Hôtel de Ville, cela pourrait faire du tort à ce brave Charlot, j'en suis honteux pour lui. Et il est si bon !

L'été vient, Beaudemont part pour Londres en juin, il emmène des collègues du jury et l'on voudrait que je fusse « cicerone », parce que je parle anglais. Matoire s'étonne de ce que je ne le tutoie pas. Oh ! les jeunes maîtres ! Vous me voyez toujours « *à côté* » ; donc, je suis indiscret avec Degas, mais point assez camarade avec l'autre ! Ce n'est pas facile d'être un étudiant, à notre époque. Merci de vos lettres, elles sont toutes écrites comme par Saint-Simon (pour m'amuser ?...) Mais, quant à mes peintures, on dirait qu'il est question de tout excepté d'elles. — Vous aussi ? Enfin, attendez, vous verrez.

Votre G.-A.

P. S. — Je compose un essai sur le scepticisme. *Je suis à une heure où on se vomit.*

*

Pourquoi Georges, dont la position aurait dû lui rendre ses débuts faciles, était-il abandonné à l'absurde sort commun des élèves d'académies publiques ? Georges se plaignait à Léon Maillac, sur l'amitié duquel il pouvait faire fonds, mais l'opinion de Maillac, quant au talent de l'artiste, Georges devait toujours en douter : doute cuisant, à l'heure présente où il aurait eu besoin d'un secours, et qui allait être, dans l'avenir, une hantise quand Maillac ne serait plus là !

Celui-ci inspirait les lectures du jeune peintre et lui racontait les hommes célèbres ou méconnus. Il était resté en relations avec des poètes du Parnasse, des « Impressionnistes », des philosophes et des musiciens. Ses lettres d'érudit, d'un style un peu apprêté du XVIIe siècle, étaient pleines de préciosités et d'amusants archaïsmes. On l'avait pressé d'écrire ses mémoires; d'aucuns espéraient les découvrir après sa mort. Engagé dans des liaisons et des aventures galantes, M. Maillac avait consacré aux femmes, et à sa « culture », le temps que lui laissait un modeste emploi dans un ministère, où il avait connu Verlaine, et l'enfant prodige, Arthur Rimbaud.

Dans une masure du Quartier Latin, Maillac vivait, depuis ses études à l'Ecole de Droit, avec une femme qui jadis dînait avec lui à la même pension d'étudiants méridionaux. Trente ans plus tard, il partageait encore, sous l'édredon d'andrinople, la couche de Florette, maritorne acariâtre, querelleuse, dans des draps bis d'hôpital, où Georges ne pouvait concevoir que, la nuit prochaine, Florette allait ronfler à côté de cet homme exquis.

Flore ouvrait la porte, Georges lui serrait la main. Il passait vite au travers de la petite antichambre, dont le papier de tenture sali était à peine caché par des tableaux et quelques pastels de Boudin ; il évitait la salle à manger aux relents d'huile frite, la table couverte d'une toile cirée poisseuse, et marquée des ronds qu'y faisaient les tasses à café de midi ; les verres et les assiettes encore sales à cinq heures. A côté, c'était le cabinet où Maillac se reposait sur une ottomane, deux gros chats angora sur son ventre. La terreur de Georges c'était, surtout en hiver, que Flore, avec ses tics et ses grimaces, ne vînt, en caraco de pilou, près de l'unique Chouberski, repriser des gilets de flanelle. Elle mordait ses joues, se rongeait les

ngles, et crachait une chique. Méditant, sa belle main osseuse ppuyée contre son nez fin, Léon fermait les yeux que la cé- ité menaçait.

A cinquante ans, il en paraissait soixante et dix, ne se faisait as d'illusions sur les progrès d'une implacable ataxie ; et des ecousses, comme les décharges d'une pile électrique, tiraient le lui des gémissements.

— C'est bien laid de souffrir, Georges : *je tiendrai*. Ce triste tat est la revanche de l'amour, dont la privation est la seule lont on ne se console point. Tu verras, entre trente-cinq t quarante-cinq ans !... le triomphe, alors, pour nous autres ! es arts, la littérature, c'est bien peu, sans... ce que je n'ai lus !

Georges écoutait, contemplait le portrait de Florette, en costume de canotière, comparant l'image au modèle, la pieuvre ncore attachée à sa proie. Ainsi perçait-il un de plus des nystères de la vie, entre cette hideuse représentation du beau exe et les débris masculins d'une pauvre victime de Vénus.

Maillac jetait sa ligne de fond dans une eau trouble, et la réserve de Georges cédait auprès de son grand ami, qui, pres- que un cadavre, parlait encore d'amour avec regret, et sans rancune, comme un qui, après un accident où il a perdu les leux jambes, voudrait remonter en voiture et revoir immé- liatement un paysage admirable !

— Expliquez-moi à maman, monsieur Maillac, — suppliait Aymeris. Et il chargea Maillac de délicates ambassades auprès le ses parents.

Avant ou après le dîner, ce sont des conciliabules, de pru- lentes conversations à voix basse entre M. et Mme Aymeris et Maillac. A ces parents trop âgés « *il explique* » leur fils que séparaient d'eux des décades pendant lesquelles tout s'est modifié, si bien que les deux générations d'Aymeris n'ont, aujourd'hui, un air de famille qu'à peine. Du moins, croit-on cela.

JACQUES-ÉMILE BLANCHE.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES ROMANS

J.-H. Rosny : *L'Appel du bonheur*, E. Flammarion. — André Godard : *Le Fléau*, Perrin. — René Benjamin : *Grandgoujon*. Fayard. — Jehanne d'Orliac : *Madeleine de Glapion*, E. Flammarion. — Marc Elder : *Jacques Bonhomme et Jean Leblanc*, Calmann Lévy. — Edmond Cazal : *Joë Rollon*, Edition française illustrée. — René Pujol : *L'homme qui gagne*. Edition française illustrée. — Pascal Forthuny : *Icare, l'as de cœur*, Albin Michel. — Paul Colin : *Le Cadran solaire*, Cahiers indépendants. — Delphi Fabrice : *L'homme de Joie*, Albin Michel. — Gilbert Stenger : *Le retour à la terre*, Perrin. — Madeleine Clemenceau-Jacquemaire : *Les hommes de bonne volonté*, Calmann-Lévy. — Louis Delluc : *La Danse du scalp*, Grasset. — Jérome et Jean Tharaud : *Une relève*, Emile Paul. — Binet-Valmer : *Le mendiant magnifique*, Flammarion. — Jean des Vignes-Rouges : *Sous le brassard d'Etat-Major*, Flammarion. — Edmond Sée : *Confidences*, Flammarion. — Henri Ardel : *Le rêve de Suzy*, Plon. — Gustave Rouger : *Une découverte sensationnelle*, Emile Paul. — André Birabeau : *Le guerrier posthume*, l'Œuvre. — Alice-Georges Brouillhet : *Comme en un rêve*. Grasset. — Georges Fabri : *La vilaine bête*, Flammarion. — Noëlle Roger : *Terres dévastées et cités mortes*, Foi et Vie. — Pierre Mac Orlan : *La fin*, Edition française illustrée. — Dorsenne et Boisyvon : *Le corsaire galant*, Romans fantaisistes. — Raoul Stoupan : *Contes de l'arrière*, Maison française. — Albert Nast : *L'enfant dans la lumière*, Crès. — Pierre Sichel : *Le cœur dévisagé*, La Forge.

L'Appel du bonheur, par J.-H. Rosny. Si les hommes ne savent pas au juste ce que c'est que le bonheur, les femmes le savent encore moins; mais elles ont, sur leurs compagnons... d'infortune cette supériorité, c'est qu'elles sont très capables de remplacer un sentiment par une sensation et la plénitude de la dite sensation remplace également pour elles la recherche de l'absolu ou de l'infini qui tourmente toujours l'homme incapable de se donner le change. Aussi ces dames se déclarent satisfaites quand elles ont enfin rencontré leur mâle, ce qu'elles dénomment *l'âme sœur* par antiphrase! Lucienne-Liane cherche un appui sensuel et, ressemblant à toutes les désordonnées de ce genre, elle a épousé sans choisir le seul mâle qui ne lui convenait pas, ce petit homme faible, amoureux, ridicule avant la lettre. Cette Liane ravage naturellement la forêt où elle pousse, escaladant tous les obstacles et cassant les meilleures branches sous le poids lourd de ses fleurs vénéneuses. L'appel du bonheur pour elle, c'est la voix de celui qui éveillera le mieux ses sens; mais elle n'en conviendra pas facilement. Trahir sa meilleure amie, bafouer son mari et tromper l'un après l'autre ses amoureux n'est qu'un jeu pour elle, un jeu sans perversité, car elle a une liberté d'allures qui l'empêche de dissimuler longtemps. Elle avoue

comme une corolle s'ouvre. Or, le mâle qui s'adapterait le mieux à son tempérament, ce serait peut-être l'oncle Gaume, qui découvre, après dîner, que l'ennui le plus grand est de douter de Dieu. Ce vieil égoïste, très intelligent, en est venu à cette idée, parce qu'au fond *il a peur*. Il a peur de la mort. Névrose que l'humanité a justement inventée après avoir renoncé à la très saine naïveté de croire en une puissance réparatrice, qui, tout en lui enlevant le mérite du libre arbitre, lui laissait la consolation d'être absout. Lucienne-Liane, elle, a peur de la vieillesse, et c'est cette crainte qui la jette aux bras du premier venu ; elle veut connaître, avant de cesser d'être, de se survivre. Ce roman, suivant *Et l'amour ensuite*, représente *l'amour d'abord*. Pas plus, pas moins immoral que l'autre, il n'est pas fait pour les femmes. Elles ne peuvent y rencontrer que des excuses à leurs mauvaises pensées. Même le personnage sympathique et un peu sot de Geneviève, la compagne fidèle et dévouée, ne sera pas compris, parce que faire un personnage de dupe n'est pas enviable, malgré le bon motif. C'est un livre écrit pour les hommes, leur démontrant certains mobiles de leurs faiblesses et aussi de leurs noblesses, un miroir où, sans se voir flattés, ils peuvent saisir, par-ci, par-là, un fil de l'écheveau emmêlé des passions et se conduire dans le labyrinthe de leurs propres contradictions. La plus intéressante silhouette est certainement celle de ce vieux Gaume, épouvantail genre corbeau crevé, qui est à la fois très fort, très spirituel, très lâche et qui cherche Dieu non pas comme un amour plus fort, mais comme un remède contre la mort. Ce type-là entend *l'appel au bonheur* pour se laisser couler à pic dans une dernière illusion... ou plutôt il souhaite ne plus rien entendre que sa propre voix intérieure lui répétant que tout est bien dans le meilleur des mondes, qu'il a aidé à la pacification de Geneviève et que cela lui sera compté au jour du jugement. Pour ce vieux monstre idéaliste, Dieu... c'est le coton dans l'oreille ! Ce bonhomme-là, c'est le Parisien fuyant les bombes.

Le Fléau, par André Godard. J'étonnerais peut-être l'auteur en lui avouant que l'humanité, le seul grand fléau de ce globe, est de tous points digne de l'autre, moins grand : la guerre, moins grand en ce sens qu'il la diminue de chaque côté. Ce Lucien dilettante, cette Hélène Riancourt mystique et froidement illuminée, ce Maurice libre-penseur, caractère faible qui ne sait ce qu'il veut, ce père jésuite, bon soldat et bon prêtre sans trop de prévoyance, tous ces gens mis à nu devant nous, détaillés avec un art très, trop scientifique, sont autant de pauvres sires qui cependant représentent une élite sociale. La guerre ne change pas leur mentalité. La femme continue à être sournoisement attirée par la vie sensuelle malgré son apparence de veuve et de mère sérieuse. Le plus intéressant de tous est ce

Lucien, si franchement épris de son bien-être et si désireux de s'utiliser selon des préjugés courants. Ecrit par quelqu'un qui a énormément lu, très psychologiquement documenté, ce roman s'apparente, par le côté religieux, aux études de Huysmans. Il est gros de petits détails très savoureux. Toutes les pages sur la destruction systématique des oiseaux utiles à l'agriculture sont d'un curieux enseignement. Qu'on ne se laisse pas rebuter par la gravité de son style. Il est attachant parce que l'on sent qu'il est construit... comme une cathédrale.

Grandgoujon, par René Benjamin. Quel type, ce pauvre Grandgoujon, et comme on le prend à n'importe quel appât! Je ne sais pas s'il est vraiment bien réel, mais il paraît bien parisien, et, s'il n'existe pas, on a fait une bonne action et un bon livre en l'inventant. Les pages de la mort de cette mère, si bonne et si parfaitement dupe de son gros enfant, qui meurt d'avoir trop ri au cirque, ont une force vraiment extraordinaire de comique macabre. On dirait volontiers comme le héros : « C'est prodigieux. »

Madeleine de Glapion, par Jehanne d'Orliac. Le portrait intime d'une énigmatique figure historique : Mme de Maintenon, et, dans son ombre, la douce miniature de cette enfant de Saint-Cyr que voue aux pires supplices moraux la discipline de ce qu'on a le droit d'appeler, pour ce temps-là, l'étiquette religieuse. L'ombre d'une silhouette de page glisse au fond de ce vitrail. On entend l'amour qui appelle à son secours, un cliquetis d'épées, une tache de sang sous un bouquet de fleurs, puis, la jeune fille, devenue l'humble servante de la fatalité, a peine à reconnaître, en ce dur capitaine qui passe, devant sa fenêtre longtemps après, cet enfant terrible qui la troubla jadis. Mme de Maintenon dépossédée et oubliée expire sous les yeux de sa fille préférée, dont elle avait pris soin... jusqu'à en murer pieusement le possible bonheur... Mais un bonheur entrevu n'est-il pas plus durable qu'une joie réelle ?

Jacques Bonhomme et Jean Leblanc, par Marc Elder. Un type de paysan très sincèrement décrit avant et pendant la guerre. Il s'occupe de l'idée de patrie comme il pense à son blé. Il faut battre l'ennemi, mais le plus certain c'est que son grain, à lui, n'est point battu et que sa femme reste seule pour tout faire. On parle peu. On agit et je trouve cette ligne terrible, en sa réalité vengeresse, à propos de tous les supplices endurés par les chevaux pendant la guerre *voulue* par les uns et *adoptée* par les autres, ce qui ne laisse aucune place pour *l'innocence* absolue des deux humanités : « Le Français ignore ou méprise la bête qu'on ne lui apprend pas à aimer. » L'auteur ne prend pas de gants pour dire ça et il a raison. Jean Leblanc, c'est un marin. Il est naïf. Il meurt sur un radeau après avoir accompli des prouesses lors du torpillage de son

vieux bateau et parce que : «... acharnée au combat, la terre a répondu au sans-fil qu'elle n'avait pas de navire disponible pour aller à leur secours ».

Joë Rollon, par Edmond Cazal. L'auteur des *Voluptés de guerre* donne un pendant à *l'Homme invisible* de Wells. Celui-là ne se borne pas à des choses vulgaires ; il veut, par tout l'effet de sa puissance, connaître les joies défendues aux mortels ordinaires... Mais cependant il arrive, à l'exemple des gens qui n'ont pas d'histoire, à se contenter d'être heureux et de faire des enfants avec la femme qu'il a conquise de haute lutte. Roman d'aventure fort amusant, philosophique et sain, malgré certaines libertés prises par le héros transformé en... *voyeur;* mais, vraiment, quel est celui de ses lecteurs qui n'en aurait fait autant !

L'Homme qui gagne, par René Pujol. Remplie de détails bien vivants très amusants, cette idylle d'un Monsieur qui gagne aux courses avec une femme relativement facile gagnant aux aventures est d'une lecture fort attachante. Toute la partie de campagne, l'achat d'une maison dans le midi et la vie rustique entre une gardeuse de vaches et une parisienne légère, se déroule avec la vivacité d'un film d'une rare intelligence littéraire. Ce qui fait surtout le charme de ce livre, c'est qu'il est écrit, sur des sujets scabreux, très sainement.

Icare, l'as de cœur, par Pascal Forthuny. Il faut s'y faire ! Si c'était accompagné de la musique d'Offenbach, ça paraitrait peut-être plus nature, mais c'est franchement, irrésistiblement amusant et, quand on a pris son parti de ce mélange de légendes antiques racontées en argot de Montmartre, on finit par ne plus s'en soucier. Du reste, les hommes, y compris les dieux, ont une tendance à se moquer des choses les plus sacrées. Quiconque a pénétré dans le sanctuaire du paganisme s'aperçoit vite que la majesté des plus chastes déesses a vite fait de céder à la plus burlesque tentative d'un chèvre-pied. Médée, cette funèbre figure, nous semble aussi vivante devant le Dédale inventeur de la colle forte qu'en présence de toutes les malédictions des poètes. L'idylle du jeune Icare avec la fille de Minos Ariane (qui joue au *diabolo* ayant trouvé un fil !) n'en est pas moins touchante et quand l'as de cœur tombe du haut de son rêve sur le bûcher préparé par son père, notre frisson est aussi intense que devant un poème classique.

Le Cadran solaire, par Paul Colin. Type de dangereux libertaire, ce Paul Surmont commence par trahir son maître, un universitaire qui s'efforce d'inculquer une morale religieuse à son disciple, tout au moins une ligne de conduite; mais l'élève, au moment de parer au public auquel on le présente sous les meilleurs auspices, est tout à coup tenté par le démon de la perversité, c'est-à-dire par l'i-

dée néfaste de dire non ce qui est permis, mais ce qu'il pense. Naturellement, son professeur est furieux, rompt tout commerce littéraire avec lui. Plus tard, ayant vécu dans toute la liberté de son amour pour la vérité nue, Surmont abandonnera le dernier lien social, sa femme légitime, pour une maîtresse, d'ailleurs indigne de lui ; de liberté en liberté, grisé par ses instincts qui sont ceux de la brute la plus civilisée et obligé au travesti des grands sophismes, il descend (ou il monte) tous les degrés qui mènent à la révolution dite sociale. Il trouve enfin sa récompense dans une balle perdue, et n'aura pour tout cortège, le jour de son pauvre enterrement, que la fidélité désolée de sa femme, la pitié de son vieux maître. La morale à tirer de ce roman hardi et d'ailleurs bien bâti est que l'homme absolument libéré ne doit pas chercher à libérer les autres. Il serait peut-être plus habile de pousser à l'esclavage des foules et alors... mais ça ne me regarde pas du tout !

L'Homme de joie, par Delphi Fabrice. Ce livre, qui sent son Jean Lorrain par certain chapitre : celui de *l'homme à l'ombrelle*, est un peu désuet de style et de sujet, car maintenant nous avons passé le Rubicon des horreurs sociales et les quelques crimes au patchouli des rôdeurs nocturnes ne sauraient guère nous émouvoir. Cependant il y faut noter un argot d'avant-guerre dont la saveur ne le cède en rien à celle de l'argot des poilus. Cela préparant ceci.

Le Retour à la terre, par Gilbert Stenger. Vous apprendrez dans ce roman rural, où il y a tout de même un enfant naturel d'une comtesse aux prises avec un brave paysan, comment on fume des terres *froides* ou argileuses, comment on peut élever ses poules, ses lapins et même faire épouser sa femme de chambre au brave paysan revenu des grèves de l'usine, ce qui est la meilleure manière de le faire radicalement changer de domesticité. Livre instructif où, de temps à autre, ça sent bon la nature.

Les Hommes de bonne volonté, par Madeleine Clemenceau-Jacquemaire. C'est du Georges Duhamel vu par une femme ; c'est moins littéraire, mais peut-être plus vrai, surtout moins porté sur cette fatalité religieuse qui commence à hanter tous nos écrivains éprouvant le besoin de se respecter devant l'histoire. Il y a la page des T. F. évacués sur l'ambulance après un terrible marmitage. Mme Berton, l'infirmière, n'est plus ni femme du monde, ni femme de lettres, mais elle a une poigne redoutable d'où le gant de la coquetterie semble absolument exclu. Son image de la course de taureaux où l'on *empaille* le cheval blessé, pour qu'il puisse s'exposer de nouveau à des coups de plus en plus certains, est parfaitement choisie... Seulement les chevaux, eux, ont l'excuse d'avoir les yeux bandés

La Danse du scalp, par Louis Delluc. Beaucoup plus fort que

du Barbusse et bien plus amusant, car nous découvrons dans ce livre plein de trouvailles des plus inattendues deux *toubibs* qui lancent par la portière d'un train en marche un soldat qui n'était pas dans son compartiment réglementaire. De deux choses l'une : ou il faut faire passer ces *toubibs* farceurs en conseil de guerre ou... se dire que, lorsqu'on veut faire le procès d'une chose inique, il faut peut-être choisir ses pièces à convictions. A part ça, du talent, une orgie de talent !

Une Relève, par Jérôme et Jean Tharaud. C'est correct, c'est froid, c'est tout à fait bien. Je veux citer ceci qui semble dit par un étranger : « Le Français est charmant d'esprit et de sociabilité. Quel dommage que ces vertus ne puissent s'exprimer autrement que par des paroles... » Mais toutes les vertus s'expriment par des paroles... seuls les vices et les crimes s'expliquent par les faits. Il y a, en outre, de jolis tableaux : les bêtes lâchées dans les inondations, et la mort du pigeon qu'on enterre dans le cimetière des soldats. A cause de la belle tenue de ces récits militaires et de leur sage réserve, il faudrait souhaiter qu'ils fussent les seuls surnageants dans l'épouvantable flot de papier noirci, autre vague d'assaut, qui est en train de culbuter le bon sens général... Mais la guerre est un état d'âme !

Le Mendiant magnifique, par Binet-Valmer. Un homme de lettres trouve, mourant dans un hôpital, un de ses *chers maîtres*, le romancier de génie qui n'a pas réussi, aux yeux des éditeurs et des commerçants du journalisme. Ce pauvre diable de grand écrivain raconte à son fervent admirateur qu'il meurt content, car il a reçu la suprême aumône de la gloire dans une famille d'inconnus qui lui a demandé... la suite du feuilleton ou plutôt le contenu, des pages arrachées. Et ce fut pour ce romancier une page inoubliable de son propre roman, car il reçut l'anonyme couronne. Je ne veux pas contrarier l'auteur, mais il est arrivé à Villiers de l'Isle-Adam un conte cruel de ce genre : une jeune fille lui a demandé un jour si une œuvre de Ponson du Terrail n'était pas de lui, parce que (ici, laissons parler le cher Maître) : « *ça ressemblait beaucoup à une de mes histoires* ». Je crois que le public, celui des *Annales* ou celui des bibliothèques choisies, ne connaît jamais les chers maîtres qui meurent incognito à l'hôpital, parce que..., naturellement, ce seraient les autres qui y crèveraient.

Sous le brassard d'état-major, par Jean des Vignes-Rouges. Les jeunes officiers passant en automobile auprès des troupes du front craignent de les éclabousser... Mais ils ne négligent point pour cela l'idylle avec la jeune fille d'une honorable famille, ambulancière bénévole ; lire *les préoccupations du 2e bureau* où il y a un déserteur ivre qui raconte, en fin *boche*, tout ce qu'on veut lui faire dire : c'est de très fine satire.

Confidences, par Edmond Sée. Mme Ganine, femme adultère, raconte des choses... parce qu'aujourd'hui : « Rien !... tu comprends, je viens du cimetière, de fleurir la tombe de mon père et alors !... » Alors, elle en profite pour confier à son amant que le père en question fut trompé par sa mère dont elle a, un peu plus haut, certifié la vertu. L'amant est embêté, mais il ne veut point rester en arrière sur un si beau chemin et il confie à son tour que son frère s'est suicidé. Ah ! ils n'ont pas perdu leur journée... mais tout de même, c'est bien excitant, ces histoires-là, et ça finit par où ça aurait dû commencer, c'est-à-dire par la morale de toutes ces différentes psychologies. Dans tout ça je ne vois qu'un malheur, c'est que l'auteur y puisse mettre du talent !

Le Rêve de Suzy, par Henri Ardel. Un joli roman bien propre et bien peigné comme une pelouse anglaise. La jeune fille s'éprend au tennis du jeune homme séduisant, mais trop fortuné pour elle. Réduite au rôle de petite maîtresse de piano chez la riche Américaine, elle voit son rêve s'évanouir ; mais le jeune homme sérieux, l'autre héros, sauve son père de la misère. Elle accepte son dévouement, sa main et son amour discret. Tout finit très convenablement. A ne pas faire lire aux jeunes filles à qui ça tournerait la tête et pour lesquelles c'est bien plus dangereux que du Lautréamont.

Une Découverte sensationnelle, par Gustave Rouger. Un conte qui commence comme *une fantaisie du docteur Ox*. Ce n'est pas un gaz accélérateur qui se répand dans la petite ville par ses conduites, mais un fluide révélateur. On lit les pensées du voisin à cerveau ouvert et il en résulte quelques troubles.

Le Guerrier posthume, par André Birabeau. On arrive à matérialiser l'esprit de Napoléon Ier pendant la guerre et, comme on a besoin d'un homme de génie... on s'aperçoit que l'époque n'est sans doute plus au génie. Amusantes fantaisies dont la plus drôle est Napoléon parlant le plus pur argot des poilus.

Comme en un rêve, par Alice Georges-Brouillhet. Jeune fille très honnête, mais élevée assez librement, puisqu'elle va prendre le thé avec son amoureux sans sa mère. Elle hésite longtemps, finit par épouser, et, comme la guerre arrive, l'idylle s'achève en drame. Son jeune mari se tue pour ne pas finir devant elle d'une mort effrayante et il rêve de l'entraîner avec lui. Ce n'est qu'un rêve, hélas, pour elle qui subsiste.

La vilaine bête, par Georges Fabri. L'histoire de l'aviateur qui tourne le dos à son but est plus amusante que la première.

Terres dévastées et cités mortes, par Noëlle Roger. Les images de ces villes qui ne sont plus et qu'on tourmente encore par les visites bien organisées, comme dans les foires on organise les jeux de massacres. Encore l'auteur nous parle de l'époque où l'on

pouvait payer d'un obus sur le crâne sa triste curiosité ; mais, aujourd'hui, alors qu'on ne peut même pas changer des aspects, pourquoi y porter son oisiveté ? « Nous qui sommes encore heureux, songeons au village envahi. » Mais nous ne sommes pas heureux, madame, nous ne pouvons plus l'être.

La Fin, par Mac Orlan. Je ne peux m'empêcher de sourire en songeant que Mac Orlan est l'auteur des *Contes de la pipe en terre* et qu'il est en train de fumer sur le Rhin le calumet de la paix avec un air grave, comme il en arbore un dans les rues de *Mayence*.

Le Corsaire galant, par Dorsenne et Boisyvon. Les aventures de la *Belle petite poule*, navire invisible, sont tellement extraordinaires que je préfère ne pas vous les analyser. Il y a une île aux sirènes très enchanteresses, et, comme les héros de l'histoire y restent pour la plupart, j'espère que l'auteur nous fera les y retrouver dans le prochain volume.

Contes de l'arrière, par Raoul Stoupan. Un poilu trompé par sa femme et qui devient fou jusqu'à ne pas vouloir attendre la bonne blessure qui le guérirait normalement.

L'Enfant dans la lumière, par Albert Nast. Dans un joli album de Crès, une apothéose, paroles et musique de la petite nouvelle-née Dynn-Dynn.

Le Cœur dévisagé, par Pierre Sichel. Des pages qui sont comme des eaux-fortes. *Le portrait* dans le miroir, la trouvaille *du plat*, qui semble comme un camée sur une poitrine, et le beau duvet de sensualité de la fin seraient vraiment ternis par une représentation du crayon ou du pinceau. Toutes les phrases sont en une telle valeur de ton que l'on voit ce que l'auteur a voulu montrer et peu importe le sujet, car, seule, la vision en est miracle.

RACHILDE.

PHILOSOPHIE

J. Benda : *Belphégor*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Emile-Paul, 1918. — *Le Bouquet de glycère*, 1 br., Emile-Paul, 1918. — Georges Duhamel : *La Possession du Monde*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Mercure de France, 1919. — Gonzague Truc : *Le Retour à la Scolastique*, 1 vol. in-18, 2 fr. 50, la Renaissance du Livre, 1919.

L'œuvre de M. Benda offre une belle unité. On pourrait dire de lui qu'il est non pas *homo unius libri*, mais *homo unius ideæ*. Cela ne serait d'ailleurs pas pour le déprécier. En ces jours, où tant d'écrivains semblent en proie à une sorte de papillonne idéologique, ce n'est pas une mince originalité que la puissance de « tenir » une idée, d'en épuiser le contenu, d'en développer toutes les conséquences ; surtout quand il s'agit d'une idée véritable, d'une idée importante, comme celle à laquelle est accrochée toute l'œuvre de M. Benda : l'antithèse de l'intelligence et du sentiment. Introduite d'abord dans

un cadre temporel et mise en scène dans un roman : *l'Ordination* et dans le *Dialogue d'Eleuthère*, puis intégrée à la philosophie de M. Benda comme sa substance et sa base, soit dans la critique du bergsonisme et la recherche des causes de son succès, soit dans l'analyse de la sensibilité française contemporaine, voici que cette idée nous montre une nouvelle face d'elle-même dans **Belphégor**, où elle devient l'antithèse de la sensibilité *plasticienne* et de la sensibilité *musicale* (distinction qui rappelle un peu celle faite par Ribot entre l'imagination plastique et l'imagination diffluente). — Encore M. Benda reconnaît-il dans la seconde forme une sous-espèce, celle de la musique plasticienne, ce qui prouve une fois de plus que les genres se pénètrent et se mêlent, comme le voulait déjà Platon et comme l'exige la pensée *souple* définie par M. Benda (p. 208). — Cette antithèse est encore symbolisée par M. Benda sous les noms de deux divinités : Belphégor et Yahveh ; ce qui ne laisse pas de surprendre un peu. Ce que nous savons d'Yahveh ne le désigne pas pour incarner l'Intelligence. N'est-ce pas Renan qui parle d'Yahveh comme d'un être assez borné, tonitruant à propos de chèvres en chaleur, un dieu toujours furibard et un peu loufoque? — Ces deux divinités sémitiques pourraient, ce nous semble, être renvoyées dos à dos. Pourquoi ne pas opposer à Belphégor, au lieu d'une autre divinité barbare, une divinité hellénique : la classique Pallas-Athénée ou le non moins classique Apollon ? — Aussi bien M. Benda se propose-t-il moins de confondre le belphégorisme que d'expliquer la vogue de la religion nouvelle (nouvelle, pas tant que cela). M. Benda reconnaît qu'il y a un belphégorisme comme un romantisme éternel, et qu'entre notre temps et d'autres, dits classiques, la différence à cet égard n'est que de degré. — Peut-être pourrait-on reprocher à M. Benda de se donner la partie trop belle, en proposant une formule outrée du belphégorisme, de façon à le rendre évidemment insoutenable et même inintelligible : conception toute affective de l'art réduit au pur sentir et exclusif de tout moyen de représentation et d'expression. Si l'on en juge d'après certains textes cités par M. Benda (p. 4) et empruntés à des philosophes ou critiques contemporains, la gageure aurait été vraiment tenue. On peut douter toutefois qu'elle l'ait été dans toute sa rigueur par M. Bergson. D'après ce penseur, en effet, la fonction du romancier ou du poète ne serait-elle pas d'arriver, par d'ingénieuses combinaisons de mots, à suggérer ou insinuer au lecteur quelque chose de ses états d'âme profonds? Et c'est là une activité au moins en partie intellectuelle, ce qui ferait de M. Bergson plutôt un théoricien du symbolisme que du pur affectivisme ou amorphisme esthétique, conception qui, aussi bien, ne semble pas réalisable. — Quoi qu'il en soit, M. Benda oppose à l'esthétique belphégorique une esthétique intellectualiste définie

par lui, selon une formule empruntée à un jugement de Mme de Sévigné sur *Esther* : « la perfection des rapports ». — M. Benda, qui n'est pas seulement un critique d'idées, mais un historien des mœurs et un observateur sagace, nous donne de piquantes et parfois assez misogyniques notations sur l'esprit féminin, sur l'influence féminine, le mépris des mondaines d'aujourd'hui pour la structure mentale masculine ; mépris qui en vient à être partagé par les hommes eux-mêmes (p. 213). En somme, *Belphégor* se ramène à une théorie des valeurs intellectuelles, une théorie de la décadence et une recherche des causes de cette décadence.

Le Bouquet de Glycère est un recueil de trois dialogues où, soit dans un cadre athénien, soit sur les bords de l'Amstel où passe l'ombre de Spinoza, sont discutés quelques problèmes que posa la guerre : la nature du courage ; la responsabilité de l'intellectuel dans les malheurs ou les dangers de la patrie ; le conflit entre la « passion moraliste » symbolisée dans le juif Isaac et le détachement transcendental du pur spéculatif (le Dr Snyders) occupé de « choses graves », entendez des problèmes de cosmologie et de connaissance pure. — A propos de la question de savoir s'il est exact que la guerre ait révélé l'existence d'espèces « moralement différentes » au sein de l'humanité, un des interlocuteurs commémore l'affaire Dreyfus et insinue que cette affaire aurait eu une signification philosophique particulière en ce sens « qu'elle aurait déclenché des sentiments que le psychologue a rarement l'occasion d'observer, du moins à l'état collectif : la passion pour la vérité, la faculté de s'exposer pour elle ». — A notre avis, c'est bien surfaire la portée de la fameuse affaire. Celle-ci n'a mis en jeu, de part et d'autre, que d'assez banales influences collectives : luttes de races, de partis, d'intérêts ; quelque chose comme la lutte des corbeaux noirs et des corbeaux bleus ou encore celle des deux fourmilières dans l'apologue de Remy de Gourmont (1).

Ces deux livres de M. Benda posent devant l'exégète maintes questions : Dans quelle mesure M. Benda est-il sérieux, dans quelle mesure ironise-t-il quand il parle des « choses graves » auxquelles son intellectuel borne systématiquement le champ de sa vision ? D'une façon plus générale, quelle portée, quelle valeur M. Benda attribue-t-il à la connaissance ? Sa doctrine ne se réduirait-elle pas à un pur formalisme intellectuel, analogue au formalisme moral : amour des règles pour les règles, de l'ordre logique pour l'ordre logique, comme dans certaine morale la volonté de faire son devoir suffit, indépendamment de l'objet de cette volonté ! — Bref, en quoi consiste exactement l'intellectualisme de M. Benda ? En quoi se différencie-t-il d'autres philosophies qui se décorent du même titre et se réclament

(1) R. de Gourmont : *Fable* (*Pendant l'Orage*, p. 198).

du même souci intellectuel ? Dans quelle mesure est-elle une théorie de l'agnoscibilité ou de la non-agnoscibilité de l'univers ? — Quels sont les antécédents, les limites, les difficultés, les écueils de cette philosophie ? Ce n'est pas le lieu d'agiter ces problèmes. Qu'il nous suffise aujourd'hui de constater l'influence de premier plan qu'a prise la pensée de M. Benda dans la philosophie française et la maîtrise d'un talent qui éclipse maintes renommées officielles.

Ce n'est pas parmi les sectateurs de M. Benda, parmi ces hautains dissociateurs de concepts, ces contempteurs de tout ce qui n'est pas pure clarté idéologique et parfaite rigueur logique, que la sagesse moyenne et toute pratique de M. Georges Duhamel (**la Possession du Monde**) recrutera des adeptes. — Et sans doute cette sagesse n'est pas complètement aphilosophique. M. G. Duhamel énonce une vérité, négative il est vrai, quand il nous dit que l'intelligence ne suffit pas à tout, qu'elle ne saisit pas tout. (Il exagère et tombe dans l'arbitraire quand il nous dit avec Bergson que l'Intelligence se caractérise par l'incompréhension de la vie ; car, alors, quelle faculté s'arrogera la mission de comprendre la vie ?) Il énonce encore une vérité quand il nous affirme que le progrès scientifique n'assure pas le progrès moral ; que la connaissance des choses extérieures ne fait pas avancer d'un pas la connaissance du monde intérieur ni la science du bonheur. — Mais à son tour il omet de nous apprendre en quoi consiste la vie et la science de la vie ; le bonheur et la science du bonheur. Il nous donne là-dessus des recettes vieilles comme la philosophie et dont il est permis de douter qu'elles aient jamais réconcilié avec leur destin les âmes souffrantes ou inquiètes.

Le sentiment d'insatisfaction logique et philosophique éprouvé par l'esprit humain en présence de ses conquêtes les plus récentes et dont il était le plus fier ; son découragement devant les problèmes que les dogmatismes d'autrefois ne craignaient pas d'affronter se retrouvent à chaque page du petit livre de M. Gonzague Truc : **Le Retour à la Scolastique**. — Comme M. Benda, M. Truc crie à la décadence ; il dénonce « la baisse générale de l'intelligence ». Et voici qu'il nous propose un remède que M. Benda n'a pas ignoré : le retour à la Scolastique. Mais lui-même est-il bien sûr de l'efficacité de ce remède ? Il voit bien la pierre d'achoppement : la suspicion légitime qui s'attache de prime abord à cette philosophie :

> Ceux, dit-il, qui consentent à prêter encore quelque attention à la scolastique s'empressent de lui accorder une valeur de discipline comme pour se défendre aussitôt de ne lui reconnaître aucun intérêt de fond. (p. 140.)

M. G. Truc est-il bien sûr de n'être pas lui-même de ceux-là ? Il reconnaît que la scolastique commence par poser un grand postulat : Dieu. Refusez-lui ce postulat, tout s'écroule. Avec Dieu disparaît l'objectivité de la science, l'objectivité de la philosophie, comme

l'avait bien vu ce grand scolastique : Descartes. Le retour à la scolas-tique aboutit ainsi à un formalisme intellectuel analogue à celui dont nous nous sommes demandé s'il n'était pas la doctrine profonde de M. Benda : formalisme qui réduit la philosophie à un jeu spécu-latif, astreint à des règles étroites, comme le jeu d'échecs ; mais où l'enjeu de la partie n'est que le mérite de la difficulté vaincue et qui n'a d'autre intérêt que de prouver l'habileté du joueur.

GEORGES PALANTE.

SCIENCE SOCIALE

Edouard Herriot : *Créer*, 2 vol., Payot, 11 fr.— Jean Desthieux : *Produire*, Bos-sard, 4 fr. 50. — Jules Méline : *Le Salut par la terre et le programme économique de l'avenir*, Hachette, 8 fr. — Georges Hersent : *Une politique de la Construction après la guerre : travaux publics et bâtiments*, Payot, 10 fr. — Memento.

Le nombre des ouvrages qui se consacrent à la reconstruction gé-nérale de la France est déjà considérable, et chaque mois presque en voit paraître de nouveaux. Tel le très sérieux et très fouillé pro-gramme en deux volumes que M. Edouard Herriot, sénateur et maire de Lyon, vient de publier sous le titre **Créer** : titre aussi bref et vif que le précédent : *Agir* et que le prochain : *Vouloir*. C'est un hymne scientifique à l'exaltation du travail obscur et persévérant qui doit maintenant et désormais remplacer les poussées d'héroïsme, splendides et brèves. L'auteur commence par le problème en effet primordial de la protection de la race : natalité, mortalité, alcoolisme, tuberculose, éducation physique, et tout ce qu'il dit, d'après les maîtres de la science démographique, est à approuver sans réserves. Ensuite il étudie, et c'est le gros et personnel morceau de sa Somme nationale, les richesses et les forces naturelles du pays : minerais, houille, forces hydrauliques, travaux publics et transports, tourisme. Ensuite il passe en revue nos diverses industries, agricole, mari-time, métallurgique ; notre organisation commerciale et financière ; notre enseignement et notre administration ; les questions de la femme et de l'art ; et il termine par des pages chaudes et lumineuses sur le rôle créateur de la France au dehors. J'aurais mauvaise grâce ne pas trouver excellent cet ordre que j'avais à peu près exacte-ment suivi dans ma *Nouvelle Cité de France*, avec moins de déve-loppements sur les énormes questions économiques, et par contre des indications sur les réformes politiques dont M. Herriot s'abstient par prudence ; à distance je regrette un peu de ne pas avoir consacré, comme lui, un chapitre à la renaissance de l'art, mais la place m'était mesurée par mon éditeur, 300 pages, alors que l'auteur de *Créer* avait licence pour deux volumes ! Il en a profité et a pu donner à sa pensée tous les développements qu'elle comportait. C'est ainsi qu'il a brossé un tableau vraiment remarquable de la puissance industrielle

future de la France. Nous avons en effet devant nous un avenir splendide, si le dieu des bolcheviks nous prête vie ; dans ses forces hydrauliques, dans ses gisements de fer, dans ses anciennes richesses en phosphate et ses nouvelles en potasse, la France a de quoi jouer un des premiers rôles dans l'Europe de demain, et ces ressources matérielles ne sont rien à côté du prestige intellectuel et moral que nous ont valu notre long héroïsme et notre combat acharné pour la liberté et le droit des peuples ; jamais nous n'avions connu fortune aussi merveilleuse. Puissions-nous tous en être dignes et inaugurer cette Quatrième république que demande M. Herriot et qui ne gardera de la Troisième que les bonnes choses en laissant tomber dans le barathre tout ce qu'elle avait de médiocre et même, hélas ! de déplorable.

§

Sous un titre presque semblable, **Produire**, le livre de M. Jean-Desthieux traite un sujet différent, puisqu'il se consacre à l'*Evolution régionaliste* et précise, en sous-titre, qu'il ne s'occupe que « d'une organisation économique du pays ». L'auteur a parfaitement raison de dire que, pour vivre, la France doit avant tout produire, et savoir comment il faut produire et ce qu'il faut produire ; or la réponse à ces questions dépend, en effet, du sol et du sous-sol, du climat et de la race, et ainsi le problème de la production rejoint la question du lieu, comme aimait à dire Edmond Demolins, du régionalisme, comme préfère s'exprimer M. Jean Desthieux. On sait que ce régionalisme économique est en train de se constituer positivement avec les groupements de chambres de commerce provoqués par M. Clémentel. En ce moment-ci le territoire national se trouve réparti entre un certain nombre (encore un peu flottant de 17 à 19) de groupements départementaux, mais déjà ce mode de formation régionaliste n'a pas la faveur de M. Desthieux qui regarde le département comme une entité tout à fait artificielle et voudrait que les régions nouvelles se formassent spontanément par libre obéissance à l'attraction de grands centres. De ceux-ci, sur sa carte, il en marque près d'une trentaine ; peut-être trouvera-t-on que c'est beaucoup ; une région n'a chance de vivre d'une vie économique puissante que si elle dispose de grandes ressources en hommes et en argent, donc si elle est vaste elle-même ; et peut-être aussi trouvera-t-on que la question de savoir s'il faut conserver ou non le département, sur quoi nous différons l'auteur et moi, n'a pas grande importance. En somme, ce qui domine tout, M. Jean Desthieux a raison, c'est produire, et exploiter les richesses du sous-sol, développer la fécondité du sol, intensifier les échanges, exécuter de grands travaux publics, faire régner dans les âmes le goût du travail, le souci de la concorde, le culte de la justice. Maintenant, les futures régions seront-elles plus propres à cette œuvre décisive que l'Etat centralisé d'aujourd'hui ? Je le sou-

haite, mais, hélas ! je n'en suis pas sûr; et même je crains fort que non, si certaines réformes profondes, plus profondes que la représentation politico-professionnelle en quoi l'auteur, à la suite de M. de l'Estourbeillon, député et apôtre aussi du régionalisme, met toutes ses espérances, n'interviennent pas ; ces réformes, je les ai proposées ailleurs, et M. Jean Desthieux pourra les discuter dans un prochain livre aussi sérieux et judicieux que celui-ci, puisqu'il se consacre si louablement à la question du régionalisme.

§

En fait de production, aucune n'est plus importante que l'agricole, et M. Jules Méline a raison d'intituler son livre **Le Salut par la terre et le programme économique de l'Avenir**. Quelque brillantes que soient les perspectives de notre prochain développement industriel, c'est dans notre vieille terre française qu'il faut enraciner notre profonde force nationale. C'est du sol plus encore que du sous-sol que nous tirons nos moyens d'existence, nos causes de vraie richesse et jusqu'à nos qualités morales. Jamais on ne rendra assez justice au travail des champs, base solide des véritables prospérités, même celle de Carthage autrefois, même celle des Etats-Unis aujourd'hui. Aussi faut-il louer grandement le vénérable M. Méline d'avoir consacré à l'agriculture un livre aussi chaleureux, aussi documenté et aussi judicieux. Je laisse seulement de côté la question protectionniste sur quoi l'ancien président du conseil reste toujours aussi intraitable que jadis ; ces droits protecteurs auxquels il attribue le salut de notre industrie agricole ne m'ont jamais semblé avoir joué ce rôle miraculeux, et j'aurais tendance au contraire à les rendre responsables d'une bonne partie des défauts qu'on reproche à nos producteurs ruraux, leur routine, leur peu de goût pour les études scientifiques, leur paresse à trouver des débouchés extérieurs; si nos agriculteurs avaient vraiment de l'initiative et de la hardiesse, que ne tireraient-ils pas de leurs vins, de leurs fruits, de leurs primeurs, de leurs basse-cours, de leur cheptel, même de leurs céréales ! La France est vraiment arriérée à bien des points de vue. Ceci dit, il ne faut d'ailleurs pas exagérer les choses ni s'hypnotiser sur la comparaison des rendements à l'hectare de l'agriculture nationale et des agricultures étrangères. M. Méline fait justice, après bien d'autres, des éloges excessifs qu'on a si souvent donnés aux cultivateurs allemands ; si ceux-ci obtiennent 20 à 22 quintaux de céréales à l'hectare, alors que nous n'en récoltons que 13 à 15, c'est que l'Allemagne n'a qu'un petit nombre d'hectares, donc d'excellente qualité, qu'elle cultive en céréales ; nous aussi nous obtenons des rendements aussi élevés et même davantage sur telles terres de choix, mais cultivant le blé en grand et avec des produits totaux supérieurs aux siens, nous avons une moyenne forcément inférieure à la sienne,

comme les pays plus grands producteurs encore que nous, Etats-Unis, Canada, Argentine, etc... en ont une inférieure à la nôtre.

§

Le grand ingénieur civil qu'est M. Georges Hersent était tout à fait qualifié pour exposer **Une politique de la Construction après la guerre** en matière de bâtiments privés et de travaux publics. Nous nous trouvons, en effet, en face d'une œuvre vraiment colossale à accomplir ; d'abord la remise en état des pays envahis où les destructions commises par les Allemands ont transformé telles grandes villes en simples tas de décombres (l'auteur évalue les frais de cette reconstruction pour les seules maisons privées à 10 ou 15 milliards) ; ensuite l'arriéré à regagner dans les constructions des régions non envahies où tout le travail a été interrompu pendant la guerre, soit encore une dizaine de milliards ; enfin l'exécution des grands travaux publics indispensables à notre renaissance économique et comprenant à la fois la réfection de ceux qui ont été ruinés par la guerre et la confection des nouveaux qui sont à prévoir, probablement une dizaine de milliards pour les premiers, c'est le chiffre que donne le rapporteur de la Commission du budget à la Chambre, et une autre dizaine pour les travaux neufs ; donc au total de 40 à 45 milliards, dont la moitié seulement devrait être supportée par l'Allemagne d'après le traité de paix (mais paiera-t-elle ?) M. Hersent estime qu'heureusement nous avons, en matériaux et même en main-d'œuvre, les ressources suffisantes pour faire face à cet énorme programme ; quant aux ressources financières il faudra se les procurer sans se laisser arrêter par des scrupules d'économie ; quand un grand pays se trouve chargé déjà d'une dette de 150 à 180 milliards, il a tout intérêt à l'augmenter de 15 à 20 milliards pour développer suffisamment sa puissance productrice et se mettre ainsi à même de supporter facilement le tout. Sur le programme de réalisations qui constitue la troisième partie de son livre et la plus intéressante, M. Hersent entre dans les détails les plus précis (organisation du marché des matériaux, de la main-d'œuvre et de l'entreprise, technique de la reconstruction, amélioration de la propriété bâtie), mais le manque de place ne me permet pas de le suivre ; qu'il suffise de dire que « la politique de travaux publics » qu'il préconise est celle qui, sans le moindre doute, devrait être adoptée par le gouvernement : routes, chemins de fer, voies navigables, ports maritimes, forces hydrauliques, tout est à entreprendre à la fois suivant un plan d'ensemble étudié et hiérarchisé, et mettant en jeu toutes les forces nationales, tant publiques que privées, tant centrales que locales, et tant métropolitaines que coloniales. Nos ministres économiques, MM. Claveille, Clémentel, Loucheur et Klotz, ou leurs successeurs, devraient vraiment bien s'inspirer des idées de M. Georges Hersent,

quel est, on ne l'ignore pas, un de nos plus grands et plus remarquables entrepreneurs de travaux publics en France et à l'étranger.

MEMENTO. — Paul Gruet, député de la Côte-d'Or : *Vers la Constituante*, Bon, 6 fr. Les idées qu'expose l'auteur sont celles de l'A.N.O.D. (Probus) ; combinées avec celle de l'Action régionaliste (Jean Hennessy) ; elles sont unc en principe très approuvables. Ceci dit, je crois qu'on peut obtenir de es efficaces améliorations politiques sans recourir à la convocation tours un peu dangereuse d'une Constituante. L'ouvrage est suivi d'une bliographie étendue sans être toutefois complète.— Edouard Amanieux, *Armature sociale : la guerre économique de demain ; l'évolution corative; vers le syndicalisme de production*, Albin Michel, 4 fr. 50. omme le montre le sous-titre, il s'agit d'un acte de foi dans les vertus des ndicats de production. Le mouvement se prouvant en marchant, il n'y a à attendre ; mais je reste pour ma part sceptique ; produire sera toujours euvre des individus (inventeurs et chefs d'entreprise) plus que des assoations ; celles-ci peuvent d'ailleurs jouer un rôle très louable soit comme opératives de production, soit comme unions et fédérations de syndicats tronaux. L'auteur conclut en demandant un ministère de la production, qui e semblerait pas mal dangereux, et en approuvant le rôle des consortiums i a soulevé pourtant de grosses critiques. On commence à voir que l'argument ntimental de la liberté de commerce ne doit laisser froid personne, contrairment à ce qu'il pense. — Dr Toulouse : *Comment utiliser la guerre pour ire le monde nouveau*, La Renaissance du Livre, 5 fr. Reproduction rticles au jour le jour où l'on trouve de bonnes choses, mais les auteurs vraient vraiment bien se donner la petite peine de reprendre ces bonnes oses et d'en faire un livre qui se tienne, ou sinon d'en extraire un petit mbre d'aperçus, brefs et substantiels ; les articles quotidiens simplement produits et mis à la queue leu leu perdent de leur intérêt à quelques trestres ou semestres de distance. — André Chéradame : *Comment éviter s impôts nouveaux*, La Pensée française, 4 fr. L'auteur propose d'impor à l'Allemagne une charge annuelle de 10 milliards pendant 60 ans ; ne part, l'Allemagne peut supporter, paraît-il, cette charge, et, d'autre rt, cette annuité permettrait en 60 ans de payer et d'amortir les charges sultant du service des pensions de guerre et des emprunts de guerre ; un ste tableau, dressé par Henri Balu, membre de l'Institut des actuaires ançais, permet de voir d'un simple coup d'œil que la combinaison est sable. Elle serait bien désirable pour nous : pas d'impôts nouveaux et tout la charge de l'Allemagne, ce qui ne serait que justice. Mais une contrition de 600 milliards, serait-ce possible ? Et puis la question est mainnant tranchée. — Edmond Buron : *Donnez des terres aux soldats. exemple de l'Angleterre*, Bossard, 3 fr. L'idée n'est pas aussi facile à aliser chez nous qu'en Angleterre où l'on disposait des *latifundia* aristocratiques, ni surtout que dans les Dominions, où les terres vacantes ondent, mais on pourrait essayer quand même ; nous avons encore 7 à millions d'hectares de terre inculte ; pourquoi ne généraliserait-on pas ns les dunes du littoral le système des lots viagers qui a donné de si aux résultats à Fort-Mardyk pour la culture et la repopulation ? —

Sertillanges : *Paroles françaises*, Bloud et Gay, 3 fr.50. Recueil d'allocutions et de sermons, d'un sentiment très patriotique et très libéral. L'auteur, on le sait, a été dernièrement élu membre de l'Institut.—Jean Sokori : *Le Retour des Pauvres*, Stock, 3 fr. Autre son de cloche ; on part de l'amour et du pardon magnanime pour aboutir à la haine et à la guerre civile ; car il paraît que les riches ont fait et continuent à faire tout ce qu'ont fait les Allemands ! Que répondre à de pareilles choses ?— Georges Deherme : *La France victorieuse en péril. Comment agir*, Groupe Auguste Comte. Au sortir du bolchévisme on aime à retrouver, quelque acariâtre qu'elle soit parfois, la parole virile, saine et forte de Deherme. — Paul Gaultier : *Notre examen de conscience*, Union française, 4 fr. Encore de la haute et belle morale politique et sociale. Je n'approuve pas toujours l'auteur ; il m'est notamment impossible de me ranger à son avis en matière d'éducation que « le fouet judicieusement administré à la moindre désobéissance souligne avantageusement les conseils », mais, sur bien d'autres points, heureusement, il n'y a nulle réserve à faire.

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Paul Reboux : *Blancs et Noirs*, Flammarion, 4.75. — Jérôme et Jean Tharaud : *Rabat ou les Heures Marocaines*, Emile Paul, 3.50. — Marc Henry : *Villes et paysages d'outre-Rhin*, 4.50. — Memento.

Parmi les dernières publications on peut signaler le curieux volume de M. Paul Reboux, **Blancs et Noirs**, voyage en Amérique (*Haïti, la Jamaïque, Cuba, Etats-Unis*), qui est une des bonnes publications de ces derniers mois. — Parti sur *l'Olympic*, un des navires gigantesques effectuant la traversée de New-York, il commence par dire du mal de la cuisine anglaise. Balancé par les lames, houspillé par le vent malgré sa masse, le navire a d'ailleurs une traversée pénible, mais parvient à bon port. L'impression d'arrivée n'est du reste pas favorable. Quant aux buildings on ne les voit guère, mais la boue des rues, qui sont de véritables fondrières, du fait de la neige tombée les jours précédents. Les gratte-ciel apparaissent bientôt et l'on n'en dit pas trop de mal. En fait le voyageur n'apprécie guère les restaurants de la ville, sauf les « bouillons » où l'on peut d'ailleurs déjeuner pour quinze sous, boisson comprise. Comme curiosité il signale à Wall Street la Bourse que tiennent les courtiers, abrités quand il pleut sous des carapaces de caoutchouc, tant qu'ils semblent un meeting de phoques. Le peuple américain, qui s'amuse assez facilement, goûte beaucoup les réclames à mécanique, « roues qui tournent, gens qui remuent, chat dont la queue va et vient et qui joue avec une bobine de fil, cadre où des serpents courent, où des balles circulent, où des ronds flamboient, s'entrecroisent, tracent des dessins variés ». Le journalisme américain est un autre feu d'artifice et souvent aussi puéril. — M. Paul Reboux file cependant sur

Key-West pour gagner Cuba, et sur la route ne trouve à décrire que de tristes paysages de Beauce et des Landes, où les rivières portent des noms baroques tels que l'Apalachicola, et où l'on ne rencontre que de tristes villes, sales ,aux rues défoncées. A Key-West, il remarque pourtant les bizarres costumes de la population nègre, et, lorsqu'il arrive à la Havane, la cocasserie de l'hôtel où il se trouve descendre. Nous sommes en pays espagnol, et quand les Américains entreprirent de nettoyer la ville, « ils tirèrent jusqu'à dix-sept tombereaux d'ordures du palais gouvernemental ». D'autres faits qu'il raconte d'ailleurs peuvent faire comprendre que la Havane a surtout perdu de son pittoresque avec le régime protestant des Etats-Unis. On a supprimé ainsi les exhibitions de la Calle San Isidoro, la rue chaude où les dames se mettaient en loterie, et il ne peut assister qu'à une représentation de petit théâtre, qu'il qualifie de « naïve et obscène », ainsi qu'à une danse dite « la ruba », c'est-à-dire « la frottaison », et dont il n'est pas utile d'indiquer autrement le caractère. — Mais les promenades à l'intérieur de Cuba sont pleines de détails curieux, si l'histoire d'une palissade qui reprend racine paraît venir un peu trop directement de Marseille. Ce qu'il note aussi, c'est la fécondité prodigieuse de la terre, — la terre rouge qu'on rencontre à Ceylan, dans le sud de l'Extrême-Asie. — Il passe ensuite à Haïti et se trouve avec un jeune savant luxembourgeois qui lui raconte les pires horreurs sur la population nègre de l'île, dont les maléfices et crimes seraient à faire dresser les cheveux. Haïti offre d'ailleurs la caricature, la contrefaçon tragi-comique de notre organisation d'Europe. A Port-au-Prince il y a un simili-gouvernement qui semble avoir été imaginé un jour de carnaval. Chez le ministre de l'Instruction Publique, que le cocher interpelle de son siège, il est accueilli par un colonel qui somnolait devant la porte et demande ensuite « son petit pour lui », c'est-à-dire un pourboire, mais assez modique, car il se contente d'un « gourde » (1 fr. 25). Aux Relations extérieures, le ministre s'appelle Sardinne. Les noms cocasses sont toujours d'usage dans le pays, et rappellent ceux de la cour haïtienne de 1819, dont il reproduit un état où se trouvaient des ducs de la Limonade ou de la Marmelade, un écuyer Tonton Cimetière, un capitaine Michel Montauciel, un baron Rôti et un M. Rigolo, « directeur du dépôt d'étalon au haras de pâture de bronze ». — Il montre ensuite la population haïtienne sous un autre jour, mais on peut toujours penser qu'elle est bizarre. Le nègre a de la bravoure et doit en faire preuve assez souvent ; les dames de la société sont charmantes, savent porter la toilette et s'habillent surtout à Paris. Il est vrai que certaines sont de véritables « personnages de cirque ». — Plus loin il donne la physionomie du « fort Caca », terrain de détritus qui gagne chaque jour sur la mer, et où l'on trouve un marché

et des divertissements pour le peuple. Il raconte encore un bal de la mi-carême, bal costumé, — plutôt convenable, malgré quelques détails saugrenus, comme le costume d'un seigneur Louis XIV qui avait des bottines jaunes. — Ce sont ensuite des histoires sur la police ; un aperçu de la littérature qui offre bien des pauvretés à côté des pièces jolies ou curieuses comme le petit poème intitulé : *Choucoune*. — Il raconte enfin une excursion au mont Furcy et donne quelques détails sur le *Vaudou*, ensemble de croyances où l'on retrouve l'imagination nègre ainsi que des danses de convulsionnaires. Dans la même note se trouve la rencontre sur la route de Port-au-Prince d'un « ouanga », maléfice ou sortilège auquel le peuple croit *mordicus*.

Le voyageur passe ensuite à la Jamaïque, mais arrive le dimanche et ne trouve qu'un marché de ferblanterie et un exercice de l'Armée du Salut. La nature tropicale autour de Kingston, note le récit, donne des paysages qui font penser à certaines illustrations de Jules Verne. — De la Jamaïque on passe à Santiago de Cuba et à la Havane pour regagner la grande terre. M. Paul Reboux arrive en Louisiane, — des marais qui s'étendent jusqu'à la Nouvelle-Orléans ; un pays et une ville qui n'ont pas d'intérêt, et où il en est réduit à visiter la fumerie d'opium, une sorcière et le quartier des maisons closes, qui s'appelle « le district », et où les putains n'habitent pas, mais viennent seulement « faire des heures ». — C'est l'occasion cependant de donner quelques détails curieux sur les origines de la guerre de Sécession et de parler de la question nègre. — Le volume enfin s'achève avec certaines indications sur la boustifaille, — l'art culinaire ne perdant jamais ses droits. Il contient d'autres choses d'ailleurs, — voire des conclusions générales, — et se lit avec intérêt, ce qui est bien le meilleur éloge, en somme, qu'on puisse faire d'un livre.

§

De Jérôme et Jean Tharaud, qui ont publié autrefois un curieux travail sur la *Tragédie de Ravaillac*, on peut indiquer encore, sur notre nouvelle possession française : **Rabat et les Heures Marocaines**, un livre de promenades, de flâneries, d'observations curieuses sur le décor, le costume, les usages, habitudes et croyances des indigènes, dans un des derniers pays restés indépendants de l'Islam. Rabat, Salé, sont deux villes proches, voisines d'un fleuve que contrarie la mer, et cependant restent des centres distincts, gardant leurs murailles, tours, portes, palais, bicoques. De la terrasse de la maison qu'ils habitent à Rabat les auteurs assistent à des scènes du Ramadan ; ils décrivent avec les coins pittoresques de la ville de mystérieuses demeures où l'on aperçoit, lorsque la porte s'ouvre, un vestibule au pavement de mosaïque,

des colonnes, des arcs à jour. Plus loin, c'est un tombeau de saint musulman gardé par des mendiants et qui montre à l'intérieur un catafalque couvert de velours et de soie parmi des étendards, — mais aussi de la pacotille d'Europe : des boules de verre argenté, doré, venant d'une baraque de foire, à côté d'une légion de pendules, coucous, — marquant comme ceux de l'horloger de Paul Hervieu « des heures ridicules et contradictoires ». A côté c'est le quartier juif, celui des dames galantes, les souks, — le bazar de la ville. Plus loin le récit donne des aspects de la rue, avec l'étal du fruitier, du bijoutier, l'échoppe du marchand de beignets. Ce sont encore des aspects du soir près des mosquées entr'ouvertes, où brillent les veilleuses ; puis des scènes d'incantation, de magie, avec musique et danses, et plus loin des aspects de Salé, la cité voisine, — mais où il raconte davantage que la physionomie du lieu, sur lequel il fournit toutefois quelques indications, les idées et croyances des habitants. C'est, ensuite, un jour de marché, la cour d'un foudouk ou caravansérail, qu'occupent, près du puits, des ânes, chevaux, mulets, moutons, etc., tandis qu'à l'étage, des prostituées, qu'on appelle ici « les filles de la douceur », s'exhibent ou conversent, prennent le thé avec l'amoureux du moment. — Le Maroc est d'ailleurs un des héritiers des mœurs du vieil Orient et, du côté de Marrakech on trouve encore des gourbis où se pratique la prostitution sacrée. Le volume de Jérôme et Jean Tharaud apporte encore d'autres tableaux de la vie marocaine et des décors du pays. C'est la fête de Aïn Srir, la fin du Ramadan, le cortège pittoresque du sultan Moulay Youssef et la cérémonie où les tribus viennent prêter hommage, un pardon ou pèlerinage au tombeau de Sidi Moussa, avec tout un exode de tribus, de confréries et cercles, la fantasia près de la mer, le campement et des agapes sous les tentes. Ils racontent ensuite une promenade aux ruines de Chella, la vieille cité historique maintenant disparue, qui ne garde que de rares vestiges du passé, des tombeaux et le souvenir des choses d'autrefois. — Le récit de Jérôme et Jean Tharaud a pris soin d'éliminer autant que possible des choses entrevues ou contemplées l'apport de notre civilisation d'Europe, dont nous savons trop l'encombrement et les ravages. Ce qui les réduit, c'est le décor du passé, les choses et les êtres d'un Orient de légende qui subsiste encore sur cette terre d'Afrique restée si longtemps à l'écart, et dont ils ont essayé pieusement de rendre la séduction et le charme prêts à disparaître.

Les **Villes et Paysages d'Outre-Rhin**, de Marc Henry, donnent encore un volume de descriptions et souvenirs dont il est agréable de suivre la fantaisie, et où l'on voit défiler Hambourg,

Brême et Lubeck, les vieilles villes hanséatiques, la Saxe avec Leipzig et Dresde, Prague en Bohême, les bords du Rhin avec leur cortège de cités et d'anciens manoirs, Francfort, Cologne, Dusseldorf. — Hambourg est une cité d'orgueil, de vanité commerciale, aux monuments fastueux et lourds, mais sur lesquels pèse un continuel brouillard ; ville de canaux où la mer s'avance à la rencontre de l'Elbe, de docks, de bassins où viennent s'abriter des flottes entières. Malgré son rattachement à la confédération germanique, Hambourg a gardé son caractère de ville libre, — particularisme qui se retrouve communément en Allemagne, — et M. Marc Henry donne d'intéressants détails sur son organisation municipale. Le milieu est peu intellectuel, mais la vie populaire est curieuse. — Brême est beaucoup plus « province » et garde des quartiers pittoresques : des ruelles tortueuses avec des maisons à pignon, à encorbellement, des hôtels du XVII^e^ siècle, des locaux d'anciennes ghildes, des églises romanes, comme la cathédrale, dont un caveau a la propriété de conserver les cadavres, l'Hôtel de ville, qui date du XV^e^ siècle, devant lequel s'élève une statue de Roland (1404), le *Essighaus* (maison du vinaigre). — Plus vieille ville encore, discrète et somnolente, est Lubeck, ancienne capitale de la Hanse, qui possède d'anciennes églises, de vieilles portes, un Rathaus ou Hôtel de ville construit entre 1250 et 1517. A chaque pas on y rencontre « des maisons du XIV^e^ et du XVI^e^ siècles, des portes féodales, des édifices gothiques, des façades anciennes. Les églises que la Réforme épargna, comme à Nuremberg, abritent des trésors du moyen âge. Le *Dom* (cathédrale), terminé au début du XII^e^ siècle, garde un beau triptyque de Memling, une chaire en pierre du XVI^e^ siècle dans l'abside, des fonts du XV^e^ siècle, un autel en bois sculpté aux figures de taille humaine. On cite encore la Marienkirche (1280), qui possède « un chœur circulaire », des tours de 143 mètres et une horloge où les sept Electeurs viennent saluer César ; la Katherinenkirche, dont on a fait une galerie d'antiquités ; la Jakobikirche, qui renferme de belles peintures. — Je ne puis m'arrêter davantage, malheureusement, sur ce livre qui apporte sur les vieilles villes allemandes, sur les cités d'outre-Rhin des indications qui méritent d'être retenues : Leipzig, qui est bien la foire du livre ; Prague, au décor si curieux, capitale du mouvement jeune-tchèque ; Cologne, dont il étudie rapidement le passé et les édifices pour donner ensuite des souvenirs personnels. — J'ai oublié de dire, en effet, que M. Marc Henry ne voyageait pas en Allemagne uniquement pour voir des choses intéressantes ou curieuses. Il s'occupait de journalisme, d'art et de représentations théâtrales.

MEMENTO. — Dans les derniers numéros de l'*Intermédiaire*, j'ai plaisir à signaler diverses curiosités : des communications à propos de la *basilique de Sainte-Sophie à Constantinople; l'hôtel Duguesclin à Paris* ; le personnage

de *Barbe-Bleue* (Gilles de Rais) ; *l'abbaye du Fontfroide* ; *les souvenirs de Charlemagne à Vienne* ; *les prisonniers masqués du donjon de Vincennes* ; *Triboulet* ; *l'Impératrice Eugénie et l'armée de Metz*, etc. — On parle également des crododiles gardés en *ex-voto* dans les églises ; on en voit un à Saint-Bertrand-de-Comminges, accroché au mur de la nef, et un autre à Saint-Wulfran d'Abbeville. Il fut pris, dit-on, « se promenant dans les combles de l'église ». — Un correspondant encore discute sur l'âge d'Adam et d'Eve. Cette fois nous remontons plus haut que le déluge.

Le *Bulletin de la Société historique et archéologique de Gand* a recommencé sa publication, et, après avoir donné divers articles en flamand, nous parle de la découverte de stations néolithiques à Evergem (Flandre orientale). Il donne également un aperçu des travaux de la Société en 1915 et 1916, où il est question de la légende attachée à la maison du quai de la Gare, dite le *Mannekenpis*, communication de M. L. Maeterlinck.

Au dernier numéro de *Sports et Tourisme* je signalerai un curieux article de M. R. Mathieu-d'Auriac sur *Cuiculum*, — une des villes romaines qui ont été retrouvées, — et déblayées, — en Algérie.

CHARLES MERKI.

LES JOURNAUX

La crise de l'édition et la pensée française (Le Figaro, 11 août). — *Le livre français. Une lettre d'un jeune médecin de Liège* (L'Œuvre, 15 juillet.) — *Le typhus au camp de Cassel* (Le Petit Marseillais, 24 août). — *L'avion sur l'eau douce*. — *Lutetia et l'Heure, journaux littéraires*.

M. Eugène Montfort poursuit, dans le **Figaro**, son enquête et ses réflexions sur l'état actuel de la librairie française. Son article précédent se terminait par ces mots : « Les Allemands s'empareront de notre librairie. »

Hélas ! nous ne sommes pas le seul à envisager cette solution. La Renaissance du Livre » a publié, voici quelques semaines, les résultats d'une enquête qu'elle a menée chez nos principaux éditeurs. Lisez l'opinion de M. Louis Hachette :

— Les éditions allemandes de langue française sont annoncées, dit-il, à des prix infiniment plus abordables que les éditions françaises correspondantes... Tous nos grands classiques seront édités et vendus par l'étranger des tarifs défiant de très loin la concurrence française.

M. Malexis, directeur de l' « Edition française illustrée », s'exprime en ces termes :

— Aujourd'hui, c'est Edimbourg, c'est-à-dire un allié, qui vient sur le marché français; mais n'est-il pas évident que, d'une façon plus ou moins déguisée, demain ce sera Leipzig ?

Quant à M. Gillon, de la Librairie Larousse, il cite un fait très récent que voici :

— Quand, pour obéir aux suggestions de nos services de propagande, nous avons introduit dans le Palatinat des livres classiques, ils se sont trouvés en état d'infériorité au point de vue du bon marché vis-à-vis des reproductions similaires allemandes en langue française.

Voilà pour nos classiques.

Quant aux livres nouveaux, ceux qui ne sont pas dans le domaine public, et que l'étranger ne peut donc pas librement fabriquer, leur prix élevé les empêchera de se répandre.

— Le livre trop cher sera *un désastre* pour l'expansion de la pensée francaise, conclut M. Gillon.

M. Montfort ne s'occupe ici ni des romans ni des ouvrages littéraires, mais des livres de science, d'érudition et de culture générale, de ceux, écrit-il, « qui expriment au plus haut degré l'intellectualité de notre race et qui maintiennent notre prestige à l'étranger auprès de tous les hommes de savoir ».

Pour ces livres-là le péril est considérable. On va s'en rendre compte. Un éditeur qui publie la plupart des bulletins des Sociétés savantes, le *Bulletin de la Société de Biologie*, par exemple, ou le *Bulletin de l'Académie de Médecine*, se trouve cette année — à cause du prix excessif du papier et de l'impression — en face de déficits tels, pour chacune de ces publications, qu'il se voit sur le point de les suspendre.

Les communications et le résultat des recherches de nos savants, qui étaient publiés dans ces bulletins, ne verront donc plus la lumière. La science francaise deviendra secrète. A l'extérieur, il semblera qu'elle est paralysée, qu'elle s'est endormie. Les étrangers croiront qu'elle ne produit plus rien.

La Faculté de médecine songe à ne plus faire imprimer les thèses. Il en est de même — et cela est encore plus grave — pour la Faculté des lettres. On passerait le doctorat sur manuscrit. C'est bien là un désastre, comme disait M. Gillon. Qu'on songe, en effet, qu'une thèse de doctorat ès lettres est toujours le fruit de longues et patientes années de travail, que cette thèse reste souvent l'œuvre capitale de son auteur, qu'il n'en est, pour ainsi dire, pas une qui n'apporte quelque chose de nouveau et qui ne fasse progresser l'érudition francaise. Mais l'impression d'une thèse de doctorat ès lettres, qui est généralement un très gros livre, revient aujourd'hui à douze ou quinze mille francs !

M. Montfort continue :

A présent, je vais imprimer des chiffres très impressionnants. D'après les statistiques du commerce suisse pour le premier semestre de 1919, la Suisse, pendant cette période, a importé pour *2.140.000 francs* de livres imprimés venant d'Allemagne contre *909,625 francs* venant de France. L'importation d'Allemagne représente *70 o/o* de la valeur totale des livres importés en Suisse et l'importation de France *26 o/o*.

Voilà où nous en étions hier, pendant l'armistice, et dans un pays qui est à notre porte. Quand nous aurons les chiffres pour l'Amérique, nous serons épouvantés.

Mais à présent l'Allemagne se réorganise et retrouve son activité du temps de paix : où en serons-nous demain ? Les cercles des éditeurs, des libraires et des commissionnaires en librairie de Leipzig ont fondé une *Société allemande de librairie d'exportation*. Pendant ce temps-là nos

éditeurs et nos libraires se disputent, se lamentent, lèvent les bras au ciel et semblent attendre de l'Etat une aide providentielle.

C'est entendu : le gouvernement peut faire baisser le prix du papier, en laissant entrer en franchise le papier étranger. Cette mesure, s'ils sont unis, je suis convaincu que les éditeurs l'obtiendront. Mais le papier n'est qu'un des facteurs du livre cher, l'autre facteur important, c'est le prix élevé de l'impression. Voilà sans doute où la bonne entente entre les éditeurs pourrait avoir d'heureux résultats. Que ne mettent-ils en commun leur expérience, leur bonne volonté, leur activité ?

Vous me dites qu'à Edimbourg on est outillé pour fabriquer des livres bon marché. Allez à Edimbourg. Etudiez le système écossais, adoptez-le.

— Mais, en France, les frais d'impression sont trop chers ?

— Alors montez vos imprimeries à l'étranger. Remuez-vous. Agissez. Créez.

Montrez-vous dignes enfin de votre beau métier. Vous êtes des commerçants, mais vous êtes davantage aussi. Car c'est sur vous que nous comptons pour sauver ce qu'il y a de plus précieux au monde : la pensée française !

Mais si, maintenant, on regarde la situation des jeunes romanciers et des jeunes littérateurs, qui sont tout autant que les érudits l'expression de la « pensée française », on est inquiet et navré. Seuls, désormais, ceux qui se sont déjà fait un nom et un public pourront se faire éditer. Quant aux jeunes écrivains de talent qui se risqueront à porter à un éditeur un roman ou un livre de critique, ils recevront invariablement cette réponse : « Étant donné que je ne puis tirer votre ouvrage à 4.000 exemplaires, chiffre qui me couvrirait de mes frais, je me vois obligé de le refuser. » C'est donc, en littérature, d'ici de longues années peut-être, la perpétuation des ancêtres. Rien de nouveau ne pourra sortir ; et quelques éditeurs me semblent même en prendre trop facilement leur parti, en disant qu'après tout ils vivront sur leurs auteurs déjà célèbres. Nous aurons un roman nouveau de Paul Bourget tous les huit jours, et Pierre Loti sera très demandé dans les gares. Mais cela, c'est la stagnation et la mort : c'est le Pompéi de la littérature.

M. Alfred Vallette me disait, il y a quelques jours :

« Si, aujourd'hui, Remy de Gourmont débutant nous apportait un de ses romans ou même un de ses recueils de critique, nous ne pourrions pas le prendre ! !.. » En effet, les premiers livres de l'auteur des *Epilogues*, *les Chevaux de Diomède*, par exemple, peut-être le plus pur et le plus subtil de ses romans, ont été tirés à un millier d'exemplaires, et je crois bien que *les Chevaux de Diomède* en sont encore à leur première édition. Nous sommes loin des 4.000 exemplaires réclamés désormais par tout éditeur sérieux.

Il ne faut tout de même pas trop s'inquiéter : le talent, et le génie lui-même, trouveront le moyen de fleurir. Déjà, certaines revues se dis-

posent à publier plus de nouvelles, de contes et de romans de jeunes, parmi lesquels les éditeurs pourront choisir quelques élus. Ce ne sont pas les gros tirages qui mènent à la vraie gloire, et il faut dissocier les deux idées de talent et de fortune commerciale.

§

M. André Billy, rédacteur à l'**Œuvre**, où il tient avec une autorité qui s'accroît la critique des livres, a reçu, d'un jeune médecin de Liége, au sujet de cette question actuelle du livre français, cette lettre d'un pessimisme un peu exagéré :

... Il y a, dans cette résolution des éditeurs parisiens de porter le prix du livre à 7 francs, un pitoyable mélange de timidité et d'infatuation. Timidité : si l'on *sait* envoyer à l'étranger les livres français, les conditions morales sont telles que la France en achètera beaucoup moins que les autres pays de langue française, les pays latins et les pays anglais. Infatuation : quelle que soit la force d'expansion du français, elle ne suffira pas à maintenir, dans les pays qui ont leur littérature propre — technique et littéraire — et des éditeurs intelligents, l'ordinaire livre français, mal imprimé sur mauvais papier, vendu au prix du livre de luxe.

Puis-je vous citer comme exemple des résultats nécessaires de cette maladresse commerciale mon cas personnel ? C'en est un exemple minimum. Ma bibliothèque ne comprend guère plus de deux mille volumes, dont cinq cents volumes environ sont des livres de médecine.

Les deux tiers de mes livres de médecine sont français ; ceux d'aujourd'hui sont d'un prix insensé ; malgré leur qualité, les traités français sont d'un maniement, d'une pratique égale, sinon surpassés par leurs analogues anglais, américains et allemands, qui sont beaucoup moins chers. Mes autres livres sont français pour les neuf dixièmes. Dans quinze ans, tous mes volumes du *Mercure* et de Calmann-Lévy seront réduits en poussière; mes Ribot et tous leurs « confrères » sortis de chez Alcan, mon Sainte-Beuve sont déjà jaunis ; tous les volumes brochés de Hachette sont en accordéon. Comme je ne puis pas acheter tous mes livres chez Pelletan, chez Ferroud, chez Crès, ou en exemplaires sur papier de luxe, j'emprunterai désormais le plus possible les livres français aux bibliothèques publiques. D'autre part, mon Spencer et mon Shakespeare, sortis modestement de chez Macmillan, et mon Shelley, et tous les autres anglais, d'Oxford ou de Cambridge, ou d'ailleurs, sont en si bon état qu'ils feront encore les délices de mes petits-enfants.

— Je connais mal les lettres anglaises, je vais les étudier. Et quand je serai en relations suivies avec les libraires anglais ou même, hélas ! oui, allemands, au lieu de compléter en traductions Spencer, Kant, Nietzsche et W. James, je les lirai dans le texte. D'ailleurs, les Anglais et les Américains font d'excellentes rééditions de textes français, et il faut bien avoir recours aux éditions allemandes pour la littérature française antérieure au XVe siècle, dont je suis curieux. Sur les quinze mille volumes que j'aurai dans vingt ans, si le bon Dieu et les bolcheviks me prêtent vie, il pourrait se faire ainsi que le tiers, tout au plus, fussent des livres français venus

de France. Et le français (belge) est ma langue maternelle ! Qu'en serait-il, qu'en est-il, monsieur, je vous le laisse à penser, pour ceux de mes pareils qui parlent habituellement le flamand, l'anglais ou l'espagnol, tout en connaissant et en aimant aussi le français ? Que l'on pense, par contraste, à l'efficacité de la propagande allemande, avant la guerre, par les grandes librairies de Leipzig, et les étonnantes maisons allemandes d'éditions littéraires et surtout scientifiques.

Le plus grand bonheur pour la France, dans ces conditions, ce serait — et je l'imagine comme très possible — qu'un des innombrables Allemands qui étaient établis chez vous ou chez nous allât fonder en Chine ou au Mexique, avec l'esprit d'entreprise qu'ils ont souvent, une maison d'édition qui inonderait le monde de livres français de contrefaçon. Si je trouvais l'homme qu'il faut, peut-être le commanditerais-je. Voulez-vous, monsieur, que, dans l'occasion, je vous avertisse ? nous pourrions, s'il vous plaît, collaborer ensemble à cette œuvre utile. — Maurice Dubois.

Il y a un certain illogisme, il me semble, dans ces récriminations du jeune médecin de Liége. Qu'il accepte de payer ses livres 7 fr. (ce qui, après tout, ne constitue pas une majoration supérieure à celle qu'ont subies les autres choses de la vie ; et pourquoi, seul, le livre, au milieu de la marée montante des prix, resterait-il immuable !) — et peut-être lui donnera-t-on des volumes qui résisteront aux années, sinon aux siècles. On ne peut que s'indigner devant la stupidité du snob qui accepte de payer vingt francs un déjeuner médiocre et d'une volupté si éphémère, et refuse de donner sept francs pour posséder l'œuvre d'un écrivain ou d'un philosophe dont la pensée pourrait éclairer son âme obscure.

§

M. Georges Maurevert, dans l'**Eclaireur de Nice**, nous engage à relire *La Paix* d'Aristophane, qui fut représentée devant les Athéniens, l'an 419 avant J.-C., pièce d'une actualité saisissante :

Le sujet en est simple. La Paix a été précipitée dans un puits profond par son ennemie la Guerre.

L'Athénien Trygée, monté sur un escarbot, escalade les cieux pour la délivrer. A l'aide de câbles et de treuils, empêché plutôt que secondé par les Béotiens et les Argiens, bons neutres de l'époque « qui ne font que se moquer de nos peines, alors qu'ils reçoivent des deux mains » ; puissamment servi, en revanche, par les Laconiens, laboureurs « qui tiennent d'ordinaire le manche de la charrue, alors que les armuriers entravent leurs efforts », Trygée parvient à délivrer la Paix, qu'il ramène sur terre.

Tout le monde se réjouit de revoir enfin la bonne déesse. Tout le monde, sauf ceux qui vivaient de la Guerre... Ah ! la plaisante satire que fait Aristophane de tous ces profiteurs, de tous ces mercantis !... Le marchand de casques et de cuirasses, le fabricant d'aigrettes et de trompettes, le polisseur de lances se lamentent auprès de Trygée de la fin de leur bon commerce... Le fabricant d'aigrettes solde pour rien sa marchandise : « Qu'en offres-tu ? » demande-t-il à Trygée, qui répond : « Ce que j'en offre !...

Oh ! j'ai honte de te le dire !... Je t'en donne trois mesures de figues sèches... Tes aigrettes me serviront à nettoyer la table... »

Par contre, les fabricants de faulx et les marchands de tonneaux n'ont jamais fait d'aussi belles affaires ; tonneaux et faulx ont décuplé de prix : il en est offert à Trygée autant qu'il le veut : « Accepte-les ; c'est sur le gain de nos ventes que nous t'offrons ces présents... »

Il y a encore des choses bien curieuses dans *La Paix* d'Aristophane, d'une effarante analogie avec celles qui se passeront 2.338 années plus tard... Et l'épilogue et la moralité seront toujours d'ordre éternel :

« ... Quand nous aurons trinqué, dansé et Hyperbolus à la porte, nous reporterons aux champs tous les instruments de culture et nous prierons les dieux de donner la richesse aux Grecs et de faire que nous récoltions tous beaucoup d'orge et de vin, que nous mangions de bonnes figues, que nos femmes soient fécondes, que nous retrouvions enfin tous les biens perdus... »

Ah ! lamentable humanité ! Pour changer quelque chose dans ton esprit, dans ton cœur, faut-il donc admettre, avec Byron, que la Paix ne pourra régner sur le monde que le jour où tout homme tiendra dans sa main l'explosif capable de le faire sauter !...

§

Un écho du *Mercure* (1er septembre) : *Le typhus au camp de Cassel* nous a dit que les Alliés ont signifié au major Kruska, qui faisait la guerre à sa manière en cultivant le typhus chez les prisonniers, sa mise en accusation et sa prochaine extradition.

M. Henry Céard nous donne sur ce sujet, en première colonne du **Petit Marseillais**, un résumé et un commentaire du livre d'Emile Zavie, publié à la librairie Chapelot et intitulé *Prisonniers en Allemagne*.

On se souvient que *Prisonniers en Allemagne* a été publié par le *Mercure* en 1915. A cette époque la censure crut devoir défendre la publication des deux chapitres concernant précisément l'épidémie du typhus, et qui figurent dans le volume publié chez Chapelot :

C'est à la page 123 de *Prisonniers en Allemagne* que Kruska, avec son chien, apparaît en compagnie d'officiers allemands chargés de lire, au départ, les lettres des prisonniers. Tous parlent notre langue. Tous ont longuement vécu en France et ne doutent pas qu'ils y retourneront après la guerre. Tous ont quitté des emplois qu'ils comptent reprendre. L'un, à Paris, était commis dans une maison de coulisse. Un autre, dans le même pays, exerçait la profession d'horloger. Celui-ci tenait hôtel sur la Côte-d'Azur. Cet autre travaillait, à Reims, dans une maison de vin de Champagne. Dès l'abord, ce personnel se manifeste avec plus de morgue et de ridicule que d'active méchanceté. Mais des Russes sont envoyés dans le camp de prisonniers où végètent des Francais, et l'arrivée des Russes détestés soudainement rend féroces Kruska et ses subordonnés.

Les Russes défilèrent, un jour, au nombre de quatre mille, fatigués, blessés, malades, et dans un état de misère physiologique les prédisposant aux pires infections. Ils étaient couverts de vermine, au point que les poux

emblaient les faire marcher. Quelques docteurs avisés se doutèrent du dan-er et tentèrent d'une vaccination, ils ne savaient au juste contre quelle conta-ion. De cette précaution résulta peut-être tout le mal, car, dit le narrateur : Je ne sais si les principes de l'asepsie furent bien exactement observés ; ar il y eut, par la suite, à la place même de la piqûre, plusieurs phlegmons ui se produisirent. »

Faut-il incriminer aussi la mauvaise qualité de sérum de hasard ? Tou-ours est-il que son effet ne fut guère préventif. De quoi mourait-on dans e camp où des grilles entouraient dix-neuf mille prisonniers ? de la este ? du choléra ? du typhus ? On ne savait, et l'on ne tombait guère l'accord que sur le nombre des victimes. Et c'est alors que fut commise a scélératesse.

Les Russes contaminaient les Français, et comme des sous-officiers fran-ais faisaient respectueusement remarquer à Kruska, gouverneur du camp, es dangers qui pouvaient résulter du mélange des prisonniers malades avec les prisonniers sains, c'est alors que Kruska répondit : « C'est une manière moi de faire la guerre. »

Et l'épidémie, alors, grossissant les statistiques et dépassant l'épouvante, e développa chaque jour avec un surcroît d'intensité.

Emile Zavie nous montre encore ses compagnons « hâves, amaigris, méconnaissables, les yeux chassieux, le nez plein de sang oagulé » :

« Ils avaient trente-neuf degrés de fièvre, matin et soir. Ils ne mangeaient as et n'entendaient rien : et, quand il signait la feuille de décompte des manquants, Kruska pouvait vraiment se féliciter de la manière dont il faisait la guerre.

L'impéritie des auxiliaires servait, naturellement, la barbarie personnelle du chef. A mesure qu'on parcourt le livre de M. Emile Zavie, de page en page, on perd toute illusion sur la science des médecins et sur la prévoyance des organisateurs allemands. Pour combattre le fléau, les médecins se contentent de se mettre en grand uniforme et d'isoler les patients derrière un rideau de fils de fer barbelés. « Dénués d'initiative, incapables de s'organiser promptement, pris au dépourvu devant le danger, ces hommes méthodiques ne savaient pas par quel bout commencer, cependant que cinq majors français, aidés de tous les sanitaires également français, réclamaient avec insistance des médicaments au pharmacien du camp, hostile et méprisant, et demandaient au général gouverneur la séparation des prisonniers par nationalité, ce qui, du reste, fut toujours refusé. »

Il me semble, ajoute Henry Céard, que ce pharmacien anonyme aurait tous les droits pour rejoindre devant les juges son complice Kruska.

§

Un philologue distingué, qui désire garder l'anonymat, m'écrit au sujet du mot cherché pour désigner le fait qu'un avion se pose en eau douce :

Aquatir, hydrir me semblent presque aussi barbares que alaquir ; mais que penseriez-vous de *adaigair*, dont l'étymologie et la formation sont acceptables et transparentes pour le public ? A ce terme, je préférerais

cependant son doublet *adévir*, plus harmonieux, me paraît-il, et qui, par l'absence de consonnes dites explosives, rend le moelleux du choc de l'oiseau sur la surface d'un lac ou d'un fleuve. — *Adévir* serait sans doute moins immédiatement intelligible pour le public, sauf dans les régions où les Eves (aives, aquas), Entraives ou Entrèves, etc., font encore partie du patois ou de la toponymie locale. Mais est-ce bien là un obstacle ? Philologiquement, les deux vocables sont réguliers.

Je pense beaucoup de mal d' « adaiguir », mais « adévir » est, en effet, un mot vivant, puisé dans un patois vivant. Qu'un écrivain lui donne la consécration.

Mais, m'écrit encore avec beaucoup de bon sens un correspondant de Bruxelles : « Pourquoi pas « mouiller », tout bêtement, comme pour les navires ? Cela me semble faire image tant pour l'aviateur que pour l'avion. »

En effet, pourquoi pas « mouiller » tout simplement ?

§

La Revue *Lutetia*, qui s'est métamorphosée en journal, publie un conte de Rachilde, un subtil billet d'Aurel, et une critique littéraire du poète Louis de Gonzague-Frick. Il faut saluer la naissance de ce journal de vrais littérateurs.

Noter encore que l'*Heure* a publié en feuilleton la nouvelle de Gaston Picard : *Remy Basto*, qu'il écrivit à vingt ans et qui est déjà fort remarquable par ses qualités de précision, de sensualité et d'ironie. Ce conte fait partie de la *Confession du chat*, qui valut au jeune écrivain le prix national de littérature.

R. DE BURY.

LETTRES ALLEMANDES

Hermann Wendel : *Heinrich Heine. Ein Lebens-und Zeitbild ;* Dresden, Kaden u. Cº — Alfred Wolfenstein : *Die Erhebung, Jahrbuch für neue Dichtung und Wertung* ; Berlin, S. Fischer.

Les Allemands vont enfin avoir une édition critique des œuvres complètes de Henri Heine. Entreprise par la vieille maison d'édition Campe, de Hambourg, elle se dénommera « Edition du Centenaire », pour commémorer l'apparition des premières œuvres du poète, et sera, paraît-il, conforme à ses dernières volontés. On prévoit que cette entreprise monumentale comprendra une douzaine de volumes de 500 pages qui coûteront 20 marks chacun.

Cet hommage tardif s'explique assez bien. Sous le régime des Hohenzollern, Heine avait toujours passé pour un réprouvé. On se rappelle les démêlés qu'il y eut à propos de ses statues ! Ces incidents et ces polémiques servaient chaque fois de prétexte aux naïfs de chez nous pour couvrir de fleurs l'auteur des *Reiselbider* et pour affirmer qu'il n'était pas allemand. Depuis la guerre nous sommes

devenus un peu plus prudents. Tombé dans le domaine public depuis plus de trente ans, Heine n'avait pas même son édition critique, et cela dans le pays des philologues, où la découverte de quelques variantes suffit généralement à établir la réputation d'un homme. Mais la Révolution est venue et, si invraisemblable que cela puisse paraître à première vue, le doux poète fait maintenant figure d'annonciateur et de porte-parole de la nouvelle Allemagne. « Nous autres hommes d'aujourd'hui, pouvait-on lire dans le *Berliner Tageblatt* (24 juillet), nous sommes plus près de Henri Heine que toutes les générations du siècle passé. » Henri Heine partage à l'heure qu'il est avec Karl Marx l'honneur d'avoir préparé l'avènement du prolétariat germanique. Ne criez pas au paradoxe ! Chez Henri Heine le poète ne fut qu'un accident. Le véritable Henri Heine, c'est l'écrivain politique.

On pourra s'en convaincre en lisant l'ouvrage que M. Hermann Wendel a consacré à situer dans son temps et dans son milieu l'illustre polygraphe auquel l'Allemagne doit quelques-unes de ses plus belles poésies. Hermann Wendel est ce député, qui, l'année d'avant la guerre, cria *Vive la France !* en plein Reichstag. Ses amis ne s'en scandalisèrent point, parce qu'ils savaient comment il l'entendait. La France, pour les démocrates allemands, c'est la terre classique des révolutions, la patrie de toutes les licences. Né à Metz, bien que de parents allemands, M. Wendel eût pourtant pu trouver mainte occasion pour voir notre pays sous un jour différent. Mais il est député de Francfort (ses électeurs, qui l'avaient envoyé au Reichstag, l'ont réélu pour l'Assemblée nationale) ; il ne faut donc pas s'étonner que ses conceptions soient celles qui ont cours à Francfort, plutôt que celles dont s'honore Metz. Ayant choisi délibérément, pendant toute la guerre, le parti de l'opposition, il était assez naturel que son esprit se rencontrât avec celui du plus populaire des révoltés allemands. Entre temps, il s'était occupé de la Macédoine et avait défendu le point de vue serbe contre celui des Bulgares. Hermann Wendel fit donc la découverte de Henri Heine, non pas du poète, auteur du *Buch der Lieder,* que tout le monde sait à peu près par cœur en Allemagne, mais du saint-simonien, fuyant la réaction allemande, pour vivre libre à Paris. Son volume a été écrit il y a plus de trois ans, alors que l'Allemagne vivait encore sous le régime de la terreur militaire. Il porte même le millésime 1916, mais la censure en interdit alors la publication.

Heinrich Heine, ein Lebens-und Zeitbild est une apologie de Heine libertaire. « Même dans ses poésies les plus dévoilées sur les baisers il y a quelque chose comme la délivrance des liens traditionnels », écrit M. Wendel, qui, penché sur l'œuvre de Heine, se dérobe à sa beauté littéraire, pour n'y recueillir que les cris de révolte du patriotisme allemand. Il explique le culte que

Heine vouait à Napoléon, non pas par une admiration sincère du génie militaire, mais par un culte presque maladif du mythe libertaire.

La doctrine de la liberté et de l'égalité, écrit M. Wendel, avait jailli, aux jours de la grande Révolution française, de « cette source générale de la connaissance que nous appelons raison » et, à cause de cela, à côté de l'amour des belles femmes, l'amour de la Révolution française habitait dès l'origine au cœur de Henri Heine.

On s'est fortement trompé, quand on a pris pour de l'amour de la France les sympathies que les Allemands du commencement du siècle dernier vouaient à nos institutions. M. Wendel s'en explique en parlant des idées de jeunesse de Heine :

Heine, non seulement comme Rhénan, mais encore comme juif, avait fait l'expérience, sur son propre corps, des bienfaits du régime napoléonien ; il avait été en outre difficile pour lui de respirer dans l'atmosphère épaisse et chaude de l'Allemagne d'après le Congrès de Vienne. Dans la capitale de la Prusse il rencontra ces hobereaux arrogants, avec leur haine féroce du Code Napoléon, « ce mauvais Code qui ne permet pas de gifler une servante ». Comme Hegel, aux jours d'Iéna et d'Auerstaedt, voyait dans l'Empereur, « l'esprit du monde assis sur son cheval en dominateur », de même Heine admirait en Napoléon « l'homme de l'idée », « l'homme devenu idées », et le poète, qui s'était entièrement donné à l'idéal de la liberté bourgeoise salua naturellement en lui le précurseur de la liberté, l'exécuteur testamentaire de la Révolution bourgeoise, l'homme nouveau et l'homme du temps nouveau. D'une façon absolue, il ne voulait l'aimer à cause de cela que jusqu'au 18 brumaire, car « alors il trahit la liberté ». Mais le poète ne sut pas maîtriser son cœur ; il aima aussi le manteau de Marengo, le soleil d'Austerlitz, les nuages de poudre de Waterloo, et, de toute son âme ardente, il aima le tombeau de Sainte-Hélène. De même que l'Empereur n'était pas pour lui un homme comme un autre, mais l'égal d'un dieu, — « chaque toise chez lui est un dieu », — de même il compara la souffrance et la mort du fils de la Révolution avec celle du Christ, et Sainte-Hélène devint pour lui « le lieu saint où les peuples de l'Orient et de l'Occident feront un pèlerinage... » Mais le prisonnier de Sainte-Hélène ne fut toujours pour Heine que l'homme du peuple, dont les rois se vengent secrètement de ce que le peuple a commis publiquement sur l'un d'eux, le 21 janvier 1793.

Le messianisme de Henri Heine, qui a ses racines dans les idées de la Révolution, s'est fortifié plus tard au contact des théoriciens socialistes qu'il fréquenta à Paris. Il faut éplucher ses lettres à la *Gazette d'Augsbourg*, dans leur texte original, pour juger à quel point l'écrivain était ancré dans les utopies de son temps. On n'a connu ces textes qu'il y a quelques années par l'édition qu'en a fait le *Insel Verlag*. Il y avait à Augsbourg un fonctionnaire bavarois, décoré de la Légion d'honneur (alors déjà !) qui faisait office de censeur et qui rayait implacablement tout ce qui lui paraissait subversif.

En fin de compte, si l'on veut savoir à quoi toute cette idéologie a abouti, il suffira de relire la préface de *Deutschland, ein Wintermaerchen*. Et, du même coup, on comprendra pourquoi les Allemands d'aujourd'hui sont si friands de Henri Heine. Cette préface du *Conte d'hiver*, que M. Camille Latreille a reproduite ici même, dans un excellent article (*Mercure* du 16 janvier 1919), est tout un programme politique(1). « Quand nous aurons poursuivi la pensée de la Révolution dans toutes ses conséquences : quand nous aurons devancé les Français par l'action, comme nous les devançons déjà par la pensée, quand nous aurons détruit le servilisme jusque dans son dernier refuge... » La période est trop longue pour la donner ici dans son intégrité. « Le monde sauvé tout entier », si l'on en croit Henri Heine, sera un jour à l'Allemagne.

Laissons les Allemands se consoler de leur défaite en évoquant ces perspectives! Un M. Paul Leutwein a fait récemment des conférences sur « Heine et le germanisme », au cours desquelles il évoquait des idées analogues à celle que M. Hermann Wendel met en circulation.

> Aucun écrivain allemand, a-t-il dit, n'a su si brillamment manier la langue des deux nations (l'Allemagne et la France), aucun n'a pris racine si profondément dans l'âme des deux pays, aucun ne s'est occupé d'une façon si étendue de leur politique, en se plaçant au point de vue d'une entente et c'est pourquoi aucun n'est approprié comme lui à servir de lien entre les deux nations, dans un avenir commun.

Pour qui a vu, dans l'original, les manuscrits français de Henri Heine, la première assertion de M. Leutwein paraîtra assez ridicule. Quant à la fraternité qu'il nous propose, relisons encore une fois la préface du *Conte d'hiver*, en y ajoutant une autre excellente lecture, celle du chapitre de l'*Allemagne*, où Heine nous annonce les ravages dont nous menace « la brutale ardeur batailleuse des Germains » :

> Qu'il arrive ce qu'il voudra en Allemagne, que le prince royal de Prusse ou le docteur Wirth parvienne à la dictature, tenez-vous toujours armés, demeurez tranquilles à votre poste, l'arme au bras. Je n'ai pour vous que de bonnes intentions, et j'ai été effrayé quand j'ai entendu dire dernièrement que vos ministres avaient le projet de désarmer la France.

La vérité sort parfois de la bouche des poètes, même quand ils font métier d'écrivains politiques.

Les jeunes écrivains allemands ne perdent pas de temps. On s'est demandé quel rôle ils allaient jouer dans l'Allemagne défaite. Les voici qui publient déjà une anthologie, laquelle est précédée d'un

(1) Je l'avais moi-même signalée précédemment au *Journal des Débats* du 7 octobre 1914.

manifeste, et c'est, bien entendu, un manifeste de l'Ecole « expressionniste ».

Ces messieurs ne se font cependant pas beaucoup d'illusions. **Die Erhebung** (qu'on peut traduire par « l'élévation »), malgré son titre orgueilleux, ne leur paraît pas avoir rénové complètement la production artistique et littéraire de notre époque. On peut lire en manchette :

Un monde intellectuel veut faire sentir la réalité de ses forces rénovatrices. En créant l'image d'un homme sans limites, d'un homme fraternel et qui lutte, il conduit le chaos à travers les bouleversements et les constructions vers un monde de bonté.

M. Wolfenstein, inspirateur du groupe, nous annonce, en outre, dans sa préface, la rénovation prochaine de l'humanité, « signe et preuve de l'existence d'une sphère invisible, où la vérité attend sa régénérescence éternelle ».

On s'étonne un peu de voir des artistes comme Rilke et Werfel prêter l'autorité de leur nom aux balbutiements de ces novateurs. Otto Flake fournit aussi sa contribution qui s'intitule « Souveraineté » et où il est dit entre autres choses : « Je ne puis imaginer l'art qu'en le mettant en même temps en question. »

Le délicieux ironiste qu'était Guillaume Apollinaire préparait, au moment où il est mort, un article sur le *Dadaïsme*. Quel dommage qu'il n'ait pas pu l'écrire ! Peut-être nous aurait-il fait comprendre les effusions lyriques de ces entrepreneurs de balbutiements.

HENRI ALBERT.

LETTRES NÉERLANDAISES

Au moment de reprendre ces chroniques fréquemment interrompues, je ne puis mieux faire que de consacrer celle-ci à un de nos plus grands écrivains, à mon sens même le plus grand écrivain de la Hollande, **Louis Couperus**.

Sa vie n'offre guère d'événements saillants. Il naquit à la Haye, le 10 juin 1863, pendant un congé qu'y passait son père, lequel occupait une haute fonction dans la magistrature coloniale. Sa famille comptait parmi les plus considérées de la résidence. A l'âge de neuf ans, Louis Couperus partit avec ses parents pour les Indes où il demeura cinq années et revint ensuite pour de bon en Europe. Ce n'est que plus tard, dans son âge mûr, qu'il visita encore les Indes, attiré par la magie de ces contrées qui obsédaient ses souvenirs d'enfant et il en rapporta entre autres les éléments d'un beau roman : *Stille Kracht* (*Puissance occulte*). Pour le reste, sa jeunesse s'écoula à la Haye et son penchant précoce pour la littérature amena sa famille à lui donner pour professeurs deux personnalités du monde littéraire

'alors, le Dr Jan ten Brink, plus tard professeur à l'Université de eyde, et A. W. Stellwagen. Ces maîtres furent chargés de le pré- arer à l'examen d'Etat pour l'enseignement de la langue et de la ttérature néerlandaises.

A quiconque ne connaît pas l'esprit de la société hollandaise ette éducation doit paraître tout au moins singulière. Pourquoi, si e jeune homme tenait tant, ainsi qu'il en avait déjà témoigné, à evenir écrivain, ne le laissait-on pas se consacrer à sa vocation, si ettement prononcée, et pourvoir à sa propre formation littéraire ? 'ourquoi le préparer à la carrière de l'enseignement, alors que a famille, certes, ne tenait guère à ce qu'il s'y engageât ? Mais faut tenir compte de ce goût qu'a le Hollandais pour le solide et urtout pour les titres officiels. Un diplôme procurait en tout cas au eune homme une sorte de façade sociale, et il serait, au surplus, omme de lettres ou artiste, s'il lui convenait. S'il n'était que cela, eut-être courrait-il le danger de passer pour un déclassé. Et quant gagner sa vie comme tel, c'était, à l'époque de la jeunesse de ouperus, une chose qui ne se concevait point.

Et pourtant Couperus s'est fait de la littérature une carrière ; mais l appartient d'ajouter que ses succès ont été exceptionnels. Et, de ous les écrivains modernes de la Hollande, il est celui qui a à son ctif la production la plus considérable.

Non pas que je veuille prétendre que son principal mérite réside ans le grand nombre de ses volumes. Nullement. Mais cette fécon- ité témoigne de la vivacité et de la puissance de son inspiration, insi que de son labeur ininterrompu. On connaît trop, de Louis ouperus, ses airs de lassitude dédaigneuse et distante et son andysme un peu efféminé, il n'est donc pas mauvais, par con- raste, d'insister sur la constance de son travail et l'ampleur de sa roduction.

A l'exemple de presque tous les jeunes auteurs, Louis Couperus ébuta par des vers. Ils étaient sans grande valeur. On peut s'é- onner qu'un homme qui, par ailleurs, eut une idée très nette es limites de son talent, se trompât tellement en ceci ; car ce n'est as seulement à ses débuts qu'il écrivit des poèmes ; plus tard, vers quarantaine, il s'y remit encore.

Occupons-nous de ses œuvres en prose. Après qu'eurent paru de ui quelques courts récits, le journal le *Vaderland* publia en feuil- eton un roman, *Eline Vezre*, qui remporta aussitôt un succès consi- érable et qui, chose assez rare en Hollande, eut jusqu'ici huit ditions. Nous y voyons la vie d'une jeune fille désœuvrée et un eu fantasque appartenant aux milieux de la haute bourgeoisie que ouis Couperus connaissait bien pour y avoir grandi. Ce livre n'est as seulement remarquable par la rare pureté de son style, par

ses qualités descriptives et l'art avec lequel sont tracés les caractères, mais il est aussi original. Le naturalisme hollandais a été généralement une imitation du naturalisme français et, comme dans toute imitation, l'emploi des procédés s'y trahit aussitôt. Couperus n'a pas ce défaut, il se montre personnel par le choix de son milieu et la façon dont il le voit. Dans la suite aussi, Couperus suivra toujours son propre chemin, sans s'affilier jamais à un groupe déterminé et en se distinguant sans cesse de son entourage par un talent aux multiples aspects.

Multiples en effet. Le genre du roman bourgeois par lequel il débuta si brillamment, il l'a repris plus tard dans *Noodlot* (*Fatalité*), *Extaze* et surtout dans l'admirable cycle de romans où il décrit une même famille et qui sont réunis sous le titre *De Boeken der Kleine Zielen* (*Les livres des petites âmes*). Entre temps, il écrivit des romans fantastiques, puis des romans où il décrit des milieux de cour comme *Majesteit* (*Majesté*) et *Wereldvrede* (*Paix universelle*). Ces deux derniers ont été traduits en langue française et ont dû beaucoup de leur notoriété à la divination de certains événements de la fin du siècle dernier. Dans un roman *Metamorfoze* (1897). Louis Couperus nous décrit, sous le voile d'une fiction, l'histoire de ses œuvres dans leur rapport avec sa vie. Il y a encore toute une série de récits, longs ou courts, évoquant l'antiquité et le moyen âge. Ces derniers ont principalement leur action en Italie, pays que Couperus considère comme sa seconde patrie. Car Louis Couperus, jusqu'au moment où la guerre l'obligea de rentrer en Hollande, a beaucoup vécu à l'étranger, tantôt en Italie, tantôt en Espagne, tantôt en France, mais surtout l'Italie l'attacha. Il a décrit ses voyages dans un recueil *Reisimpressies* (1894) (*Impressions de voyage*), ainsi que dans un grand nombre d'esquisses qu'il publia en dix volumes sous le titre général *Van en over Alles en Iedereen*, titre presque intraduisible et dont deux volumes traitent de Rome et les autres de Genève, de Florence, de la Sicile, de Venise, de Munich et de l'Espagne. Dans ses recueils : *Uit Blanke Steden onder Blauwe Lucht* (*Des blanches cités sous un ciel bleu*), c'est principalement le connaisseur d'art qui parle. Mais les pays méridionaux ont aussi nourri sa verve créatrice. Nous leur devons un livre imposant, évocation à la fois délicate et puissante du monde antique : *De Berg des Lichts* (*La Montagne de Clarté*), description de la Rome d'Héliogabale. Puis son *Antiek Toerisme* (Tourisme antique), voyage d'un patricien romain visitant l'Egypte pour se distraire de ses déceptions amoureuses, qui témoigne d'une façon éclatante avec quelle subtile pénétration Louis Couperus a réussi à s'identifier avec l'esprit des époques lointaines et révolues. Et il y a encore ce récit délicieux : *De Komedianten* (*Les Comédiens*) dépeignant la vie des mimes et

des histrions romains sous l'Empire, aussi animé — et cru — que le roman d'Héliogabale, mais si plein de joie de vivre, tellement baigné de lumière et de volupté! Et les histoires comme *De verliefde Ezel* (*L'Ane amoureux*), les *Antieke Verhalen van Goden en Keizers, van dichters en hetaeren* (*Récits antiques de Dieux et d'Empereurs, de poètes et d'hétaïres*) et un récit tout récemment paru sur les jeux olympiques : *de Ode* (*l'Ode*).

Au genre précédent s'apparentent les romans mythologiques, livres idylliques, où palpitent les grands souffles du printemps du monde et les grandes ivresses et les transports des dieux, tel son *Dionysos* et cette œuvre en deux volumes *Herakles*, le récit des douze travaux d'Hercule. Ce sont des mythes, enveloppés d'une atmosphère féerique et lumineuse ; l'abondance et la finesse des détails n'y nuisent jamais à la robustesse des grandes lignes. Rien, dans ces livres, ne rappelle la conception académique, exsangue et froide, de l'antiquité ; non, c'est une vision neuve, à la fois puissante et ingénue, qui nous incorpore, pour ainsi dire, à la grande nature primitive et à ses forces élémentaires,

J'ai cité beaucoup d'œuvres, je suis loin de les avoir citées toutes. A la fin de 1918, d'après un catalogue de librairie que je viens de feuilleter, l'œuvre de Louis Couperus comptait quarante-huit ouvrages, parmi lesquels un grand nombre en deux volumes et plusieurs en huit et dix.

Louis Couperus est notre grand écrivain et notre grand romancier, quoique la qualité subtile et rare de son talent, son caractère souvent exotique aient empêché jusqu'ici qu'il jouât, chez nous, le rôle d'un écrivain national. Si la langue hollandaise avait une diffusion plus grande ou que les livres de Couperus se fussent mieux prêtés à des traductions dans les langues étrangères, il aurait pris rang parmi les grands romanciers européens.

Louis Couperus a témoigné de sa piété pour la littérature française en traduisant des fragments de la *Tentation de saint-Antoine* de Flaubert.

J.-L. WALCH.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Claude Anet : *La Révolution russe*, Payot, 4.50. — Serge de Chessin : *Au Pays de la démence rouge*, Plon-Nourrit, 4 fr. — *Le Bolchévisme en Russie* (Livre blanc anglais), Berger-Levrault, 3.50. — Charles Rivet : *En Yougoslavie*, Perrin, 3.50. — Raoul Labry : *L'Industrie russe et la révolution*, Payot, 4.50. — Boris Eliacheff : *Les Finances de guerre de la Russie*, Giard et Brière, 5 fr. — Wladimir Zenzinov : *Souvenirs d'un révolutionnaire* (en russe), s. n. d'ed. — Paul Darcy : *La République pangermaniste et l'Autriche*, Paris, Chiron, 3 fr. 50. — *** : *La Question romaine*, A. Vix, Strasbourg, 20, rue du Dome. — Montijn : *Un principe nouveau de droit international public*, Belinfante, La Haye. — Dr Ludwig Heyde : *La Politique sociale dans le Traité de paix et la Ligue des*

Nations, Van Looy, Amsterdam, — Joseph Declareuil : *Kant, le Droit public et la Société des Nations*. Pedone, Paris, — Aguelli et Cabiati: *Fédération européenne ou Ligue des Nations*, Giard et Brière, Paris.

Voici le quatrième et dernier volume de **la Révolution russe** de Claude Anet, qui, témoin des événements dont Pétrograd fut le théâtre, depuis la chute du tzarisme jusqu'à l'apogée du bolchévisme, les a notés au jour le jour. En outre, Claude Anet eut la chance de voyager avec Kerensky, quand celui-ci, alors dans toute sa gloire, alla sur le front pour entraîner l'armée russe, qui commençait à se disloquer, dans une suprême offensive contre les Allemands. Grâce à son éloquence persuasive, Kerensky obtint de l'armée cette offensive à laquelle s'opposaient tous les généraux russes qui insistaient sur la nécessité de régénérer d'abord l'armée, disant que l'offensive était une affaire militaire et non politique. Dans des pages saisissantes Claude Anet raconte cette visite de Kerensky aux armées, qui fut l'occasion de nombreuses scènes émouvantes et tragiques.

Le dernier volume de *la Révolution russe* embrasse les faits compris dans la période qui va de janvier 1918 à juin 1919, c'est-à-dire depuis la paix de Brest-Litowsk jusqu'à l'agonie de Pétrograd et de Moscou sous le régime de Lénine. Surtout très intéressantes sont les pages où est décrite la première explosion du bolchévisme, après la conclusion de la paix de Brest-Litowsk, quand il menaça d'englober non seulement toute la Russie, mais encore la Finlande. Comme tout écrivain indépendant, qui dit la vérité sur le régime des soviets, Claude Anet a fait connaissance avec la prison bolchéviste, et il n'a jamais pu savoir, même après son élargissement, le motif de son arrestation ; l'ordre d'écrou portait cette seule mention : *nié gavorit po rousski* (ne parle pas le russe).

Le livre de Serge de Chessin : **Au Pays de la démence rouge**, est également l'œuvre d'un témoin oculaire ; seulement, tandis que Claude Anet évite de tirer des conclusions, de discuter les théories et se borne à laisser parler les faits, M. de Chessin les commente et prend parti.

Un des chapitres les plus intéressants de ce livre — recueil d'articles publiés dans *l'Information* et dans quelques revues, qui embrasse deux années : 1917 et 1918 — est l'avant-propos où, en quelques pages, est résumée la marche du développement de la pensée révolutionnaire russe. « La Russie agonise, dit l'auteur dans cet avant-propos, elle a 40° de fièvre, elle délire et se consume de douleur. Il importe de diagnostiquer sa maladie et de stigmatiser au fer rouge les charlatans accourus à son chevet qui ont versé le poison dans la potion et entretenu artificiellement un mal abominable. » On voit par ces lignes dans quel esprit est conçu le livre de M. de Chessin. Mais si sa critique du bolchévisme est assez juste, il faut dire que

l'auteur se montre trop indulgent pour le régime précédent, pour le tzarisme; car, quelque fléau que soit le bolchévisme, il n'eût pas été possible sans ce fléau non moins grand que fut le règne des deux derniers Romanoff.

Encore un livre de documentation : **Le Bolchévisme en Russie**, édition française du livre blanc anglais. C'est probablement le document le plus remarquable qui ait paru sur le bolchévisme. Dans ce compact volume de 240 pages il n'y a pas un seul commentaire, il n'y a que la correspondance officielle entre le gouvernement anglais et ses agents consulaires et diplomatiques en Russie et dans les pays limitrophes. Parfois cette correspondance est accompagnée de rapports faits sur place par les soins de ces agents. Parmi ces rapports plusieurs ont trait à la fin tragique de Nicolas II, massacré avec sa famille près d'Eketerinbourg. Parfois aussi ils y soignent les caractéristiques des principaux personnages du régime bolchéviste : celles de Lénine, de Trotsky, de Lunatcharsky, entre autres, sont des modèles du genre.

Le livre blanc anglais contient un appendice non moins instructif que le corps du volume, constitué par des extraits de la presse bolchéviste. Nous nous contenterons de citer quelques lignes d'un article intitulé *Sang pour sang :* « Nous rendrons nos cœurs cruels, durs, inexorables, de manière qu'aucune pitié n'y ait accès et qu'ils ne frissonnent pas à la vue d'une mer de sang ennemi. Nous ouvrirons les digues de cette mer sans pitié ; sans les épargner nous tuerons nos ennemis par centaines; que par milliers ils soient noyés dans leur propre sang ; que pour le sang de Lénine et d'Ouritzky, de Zinoviev et de Voladarsky coulent des flots de sang bourgeois, encore plus de sang, autant que possible ! »

L'édition française de ce livre blanc anglais a été faite par les soins du bureau de la presse russe *L'Union*, et il est à souhaiter qu'elle soit largement répandue.

L'auteur du *Dernier Romanoff* a été envoyé par le *Temps* dans les pays slaves libérés du joug autrichien, et il a rapporté de ce voyage un livre très intéressant : **En Yougoslavie.** C'est une enquête approfondie dans les pays qui maintenant sont appelés à se développer et à vivre indépendamment. Charles Rivet critique sévèrement la politique des Alliés qui « n'ont jamais rien entendu au problème balkanique ». Les Alliés, dit-il ailleurs, « se sont fourvoyés, croyant ainsi ne se point compromettre, à suivre la politique inutillante de M. Sazonoff, au bon temps du tzar, ou l'entêtement traditionaliste de l'Anglais à l'époque moins lointaine des tergiversations à Athènes. »

Pour Charles Rivet, qui a su voir les gens et les choses, de tous les pays de la nouvelle Yougoslavie, le plus sympathique, le plus

digne d'intérêt, c'est la Serbie. Charles Rivet critique la politique de M. Pachitch, qui ne vise qu'à élargir les frontières de son pays par l'incorporation de quelques terres serbes d'Autriche, et « la camarilla militaire de Belgrade », qui, « mise en appétit, a considérablement étendu ses prétentions ». L'auteur avertit les hommes politiques de l'Entente que la Yougoslavie ne doit pas signifier la grande Serbie balkanique, et, quelque sympathie qu'il ait pour le peuple serbe, il préconise chaleureusement l'indépendance et la liberté économique et politique des autres peuples qui composent la Yougoslavie : les Croates, les Slovènes, les Monténégrins.

Les auteurs qui, ces derniers temps, ont écrit sur la Russie, se sont attachés surtout aux questions politiques et historiques au développement du bolchévisme et ont négligé presque systématiquement les questions économiques. Le livre de M. Raoul Labry, membre de l'Institut français de Petrograd, l'**Industrie russe et la révolution**, remplit cette lacune. L'industrie qui ne faisait que commencer à se développer en Russie au moment de la guerre fut terriblement ébranlée par celle-ci ; la révolution acheva de la mettre à mal ; le bolchévisme lui porta le coup de grâce. Dans son livre plein d'observations et de données prises sur place et puisées aux sources mêmes — car M. Labry fut mêlé de très près aux événements les plus importants de la révolution russe, — l'auteur arrive à cette conclusion que l'histoire de l'industrie russe est à chacune de ses étapes la défaite des éléments modérés et la mainmise sur chaque affaire des éléments les plus violents, ce qu'il résume excellemment dans cette formule : « C'est une marche certaine vers les extrêmes. » Le résultat est que la production tend vers zéro et que la Russie retourne à l'état primitif et rural.

Cependant l'auteur de l'*Industrie russe et la révolution* ne désespère pas de l'avenir de l'industrie russe. Il pense seulement qu'il faut, pour son développement, procéder de toute autre manière que le ministre Witte, qui, le premier, donna à l'industrie russe une impulsion considérable. La Russie est essentiellement un pays agricole ; son industrie doit donc s'attacher surtout au relèvement et au développement de son agriculture. M. Labry étaye ses considérations de nombreuses données scientifiques excessivement intéressantes, qu'on ne trouve pas ailleurs.

L'ouvrage de M. Eliacheff, **Les Finances de guerre de la Russie**, est une tentative analogue à celle de M. Labry. L'auteur essaye de faire le tableau des dépenses militaires de la Russie pendant la guerre et le bilan des recettes qui servirent à les couvrir. Le premier chapitre contient, en outre, un exposé sommaire de la situation économique et financière de la Russie, à la veille de la guerre. Evidemment les difficultés que doit rencontrer en ce moment un

pareil travail sont énormes et l'ouvrage de M. Eliacheff s'en ressent. La vérification de plusieurs données est actuellement impossible. Toutefois, tel quel, cet ouvrage présente un très grand intérêt, surtout dans la partie historique, compte rendu assez complet des débats financiers dans les quatre Doumas. La conclusion de l'auteur est que la force productrice de la Russie s'est développée lentement, mais d'une manière continue, en dépit des entraves de toutes sortes, la vie étant, malgré tout, la plus forte. La guerre a ébranlé l'état économique et financier de la Russie, le bolchévisme le ruine complètetement. Si l'auteur est optimiste quant au développement économique de quelques pays détachés de la Russie, la Pologne, par exemple, il se montre au contraire très pessimiste pour l'avenir financier de la grande Russie.

M. Eliacheff donne dans l'annexe de son livre une très suggestive déclaration des principes et des mesures qui s'imposent pour assurer le rétablissement des forces financières et économiques de la Russie. Cette « déclaration », qui fut faite à la Conférence de la paix, au nom de la Conférence politique russe, contient seize principes dont le huitième concerne les dettes de la Russie, que la Commission financière russe divise en « dettes antérieures à la guerre » et « dette contractée pour les besoins de la guerre envers les Etats étrangers ». Si, pour la première, la Commission envisage des mesures tendant à une reprise aussi rapide que possible du service de la dette, pour l'autre elle demande des délais à longue échéance. Dans cette « déclaration » la commission dit, entre autres, que les sacrifices consentis par la Russie pendant la guerre ont été si grands, que ses forces productives ont été anéanties à tel point que l'Etat russe a le droit d'obtenir l'égalité de traitement avec les autres Etats alliés, en ce qui concerne les réparations et dommages dus par l'ennemi, et que ses revendications doivent être envisagées au même titre que celles de la France, de la Belgique et des autres pays envahis.

Dans notre dernier article nous avons parlé d'une brochure très intéressante de M. Argounov, membre de la Constituante russe. Ces jours derniers est paru, en langue russe, un petit volume d'un autre élu à cette Constituante, M. Zenzinov. Ce livre, qui a pour titre **Souvenirs d'un révolutionnaire**, est une autobiographie qui abonde en renseignements précieux pour l'histoire du mouvement révolutionnaire russe pendant les quinze dernières années. L'auteur, qui fut trois fois déporté en Sibérie et trois fois s'évada, fait de ses évasions mouvementées un récit qui n'est pas moins passionnant que la description de la révolution de 1917 et du coup d'Etat bolchéviste. Les *Souvenirs d'un révolutionnaire* paraîtront prochainement en français.

J.-W. BIENSTOCK.

§

M. Paul Darcy soutient dans son livre **La République pangermaniste et l'Autriche** cette thèse pour nous intéressante que le pangermanisme aussi bien républicain qu'impérial a toujours visé la destruction de l'indépendance autrichienne, et que si nous voulons maintenir cette indépendance nous devons nous appuyer sur les forces conservatrices et même dynastiques du pays. C'est ce qu'avouait implicitement Naumann dès 1900 : « Il y a deux partis en Autriche qui doivent se partager la sympathie des Allemands de l'Empire : les Allemands nationaux et les social-démocrates ; il est possible qu'ils se querellent parfois ; au fond, ils agissent ensemble. » Le jugement est exact, mais malheureusement les autres partis autrichiens, même les plus conservateurs, n'avaient que trop de droits à se partager eux aussi la sympathie des « Allemands de l'Empire ». Le Kaiser de Vienne était devenu un simple féal du Kaiser de Berlin, tout comme les sous-kaisers de Dresde ou de Munich, et si nous avions été vaincus l'indépendance autrichienne se serait réduite à quelques babioles d'étiquette ou d'uniforme comme l'autonomie bavaroise après 1870. Si cette indépendance subsiste, c'est uniquement grâce à nous qui avons abattu l'Allemagne et l'avons jusqu'ici empêchée de s'annexer dans la défaite presque autant de « matériel humain » qu'elle s'en serait annexé dans la victoire. Ceci dit, on peut admettre, en effet, que cette indépendance maintenue trouvera plus de tenants dans les partis traditionnels (l'Autriche est d'une gloire plus ancienne que le Brandebourg) et aussi religieux (le catholicisme danubien et rhénan sait qu'il n'a pas de pire ennemi que le luthéranisme saxon ou prussien) que dans les partis républico-impérialistes à l'Ebert ou judéo-bolchevistes à la Liebknecht, encore qu'Eisner en Bavière ait été à la fois très socialiste et assez antipangermaniste ; mais faudra-t-il aller jusqu'à souhaiter une restauration des Habsbourg ? Il ne semble pas que ce soit indispensable. Une république autrichienne très démocrate, donc très conservatrice, car il n'y a rien de plus conservateur que le suffrage universel, maintiendra suffisamment son existence contre les menées pankaisséristes ou panbolchevistes sans avoir besoin d'une dynastie qui serait fatalement entraînée à reprendre ses vieilles traditions dominantes et conquérantes, surtout si elle se trouvait seule au milieu de petites républiques qui ne sont pas et ne veulent pas être organisées pour ce genre de travail. A ce point de vue la perspective d'un royaume de Hongrie rétabli au profit d'un archiduc autrichien, et se tenant à l'affût perpétuel entre des républiques polonaise, ukrainienne, tchèque, slovaque, etc., peut présenter un très réel danger pour nous et nous ne saurions trop surveiller le nouveau porte-sceptre de Budapest, s'il parvient à s'installer.

De la question d'Autriche on passe tout naturellement à **La Question romaine**, le Kaiser d'Autriche ayant toujours été le grand défenseur du pouvoir temporel des papes. La brochure anonyme que j'ai sous les yeux a été imprimée et éditée à Strasbourg, ce qui la rend tout d'abord sympathique ; et avec une loyauté parfaite elle demande à la fois le rétablissement de ce pouvoir temporel et l'internationalisation du Saint-Siège. Ce sont deux questions connexes mais différentes. L'internationalisation est tout à fait louable ; d'une part « la loi des garanties » accordée par l'Italie à la Papauté devrait faire l'objet d'une confirmation des autres puissances catholiques stabilisant le statut pontifical ; d'autre part le Sacré Collège devrait perdre son caractère national romain ; il est intéressant de remarquer ici que Pie X avait pris pour secrétaire d'Etat un cardinal espagnol, et que. sur 36 cardinaux qu'il avait faits, il avait nommé 13 Italiens et 23 étrangers ; si son successeur suivait la même route, le Sacré Collège deviendrait vite une véritable assemblée représentative des églises locales, ce qui serait vraiment excellent. Quant à la question du pouvoir temporel, elle est fort différente ; la création d'un véritable Etat pontifical, comme en 1815, se heurterait au refus absolu des intéressés ; même la ville de Rome et sa banlieue jusqu'à Civita-Vecchia ne voudraient pas cesser d'être italiennes ; un tout petit Etat à la monégasque, comprenant le quartier transtéverien et la rive droite du Tibre jusqu'à Fiumicino, pourrait lui-même être mal accueilli et occasionner au Saint-Père plus de difficultés que de satisfaction. La seule solution possible serait l'érection en Etat indépendant du palais du Vatican avec reconnaissance par la Société des Nations d'une nationalité vaticane qui serait accordée au Souverain Pontife, à son Secrétaire d'Etat et à quelques douzaines de ses agents. Le Pape serait ainsi plus indépendant cent fois que s'il était maître du Patrimoine de Saint-Pierre et des Légations adriatiques.

M. Montijn, avocat près de la Cour de Cassation des Pays-Bas, a inventé **Un principe nouveau de droit international public** et il a tenu à ne pas frustrer l'humanité d'une découverte aussi sensationnelle. Mais, à vrai dire, cette nouveauté est bien vieille et les juristes allemands s'étaient chargés, depuis plusieurs générations, de nous en rebattre les oreilles ; elle consiste à biffer du droit public tout ce qui touche de près ou de loin à la liberté, à la justice et au droit des nations, et à remplacer ces niaiseries par la Science, la science entendue à la tudesque comme bien on pense et consistant à troquer, déplacer, ligotter et menotter lesdites nations pour le meilleur profit de la race allemande. L'auteur s'appuie sur l'anthropo-géographe Ratzel, mais s'il est vraiment en droit de faire fonds sur lui, cela ne fait pas l'éloge de ce savant. La grande idée de

M. Montijn consiste à accorder à la France un léger accroissement de territoire en Lorraine et « dans la partie plate » de l'Alsace, et à laisser l'Allemagne en compensation s'étendre à peu près tant qu'elle voudra à l'orient. Et si les gens de Pologne et des provinces baltiques protestent, on leur prouvera anthropogéographiquement que leurs protestations n'ont pas le sens commun : « La question d'un nouvel Etat souverain polonais semble peu raisonnable au point de vue de l'anthropo-géographie... La Pologne forme un territoire sans issue vers la mer et manque donc d'une condition essentielle pour la constitution d'un Etat indépendant et durable. Dans son état actuel, appartenant à trois puissances possédant des frontières maritimes, elle se trouve au point de vue géographique-anthropologique dans une situation meilleure que si elle formait un Etat indépendant entièrement fermé. » J'ai tenu à citer ces quelques lignes pour montrer à quelles aberrations peuvent se laisser entraîner d'honnêtes gens sous l'influence du pédantisme et de l'apachisme boches. Certes, ce M. Montijn, avocat à la Cour de Cassation des Pays-Bas, doit être un très sérieux et très moral personnage, et il devrait être, en sa qualité justement de Hollandais, épris de toutes les nobles résistances à la tyrannie ; or il s'exprime sur le compte d'autres peuples qui ont bien le droit, tout de même, de vouloir se délivrer de leurs ducs d'Albe et de leurs tribunaux-du-sang à eux, en termes qui dénotent le plus incroyable et le plus déplorable aveuglement : « Le principe des nationalités, pontifie-t-il, ne comporte nullement un retour vers le passé et n'entraîne pas le rétablissement de tous les peuples et tribus qui se sont au cours des âges absorbés dans des unités supérieures. » Vraiment, quand un neutre, quand un Hollandais ose énoncer de pareilles monstruosités, et ce à la date du 15 octobre 1918, donc après avoir lu nos protestations à nous civilisés et les appels magnanimes du Président Wilson, comment veut-on qu'un Allemand pur sang ne s'en tienne pas à ses théories de brigandage et d'esclavage ? Ah ! nos frères de race germanique ont du chemin à faire pour nous rejoindre !

On peut s'en rendre compte en lisant le livre du Dr Ludwig Heyde sur **La Politique sociale dans le Traité de paix et la Ligue des Nations**. Ce Heyde est secrétaire général de la *Société pour la Réforme sociale*, et cette Société n'est elle-même que la *Section allemande* de *l'Association internationale pour la protection légale des travailleurs*. Son mémoire, quoique publié à Amsterdam, est donc de la pure idéologie tudesque et, en effet, on y chercherait vainement le moindre regret, la moindre gêne, le moindre blâme pour la politique allemande et la guerre d'épuisement mondial qui en est résulté.

Et l'on s'en rend compte mieux encore en étudiant, avec M. Joseph Duclareuil, professeur à la faculté de droit de Toulouse, **Kant, le**

droit public et la Société des Nations. Il semble bien que sous la surface des idées très nobles et très désintéressées qu'il avait empruntées en partie à Jean-Jacques, en partie au vieux christianisme (il était de souche écossaise et puritaine), Kant cachait pas mal de concepts dangereux, dont ses disciples ont tiré le plus fâcheux parti contre ses propres affirmations. Maintenant faut-il rendre Kant responsable de ce qu'a écrit Fichte, et Fichte lui-même de ce qu'ont écrit Treitschke et Bernhardi ? Ce serait peut-être excessif, mais il est toujours bon de voir en quoi certaines philosophies séduisantes sont au fond inquiétantes.

Sur cette question de l'internationalisation du monde, on lira avec fruit le travail de deux Italiens, un industriel, M. Agnelli, et un économiste, M. Cabiati : **Fédération européenne ou Ligue des Nations** ? Les auteurs demandent la constitution d'une « force supérieure qui aurait l'autorité et les moyens de nous apprendre à tous la modération », et ils n'ont pas tort, mais comment actuellement faire accepter cette autorité par des Etats qui s'y refuseraient ? Ce n'est que peu à peu que la Société des Nations acquerra ce pouvoir, et il faudra pour cela qu'à la prudence et la longanimité dont elle a fait montre jusqu'ici elle joigne un peu de décision et d'énergie ; le bolchévisme est un danger plus grave encore pour la civilisation que le kaisérisme.

HENRI MAZEL.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1919

Mermeix : *Joffre. Première Crise du Commandement*, Ollendorff, 5 fr. — Lieut.-colonel de Thomasson : *Le Revers de 1914 et ses causes*, Berger-Levrault, 4 fr. 50. — Raymond Recouly : *Foch, le vainqueur de la guerre*, Hachette, 5 fr. — Mgr Landrieux : *La Cathédrale de Reims*, Laurens, 14 fr. 40. — Jacques Boulanger : *En Escadrille*, La Renaissance du livre, 3.50. — R.-A. Reiss : *Rapport sur les atrocités commises par les troupes austro-hongroises pendant la première invasion de la Serbie*, Bernard Grasset, 7.50.

M. Mermeix a abordé le sujet le plus capable de piquer la curiosité publique dans son livre : **Joffre. Première crise du Commandement**. Il l'a traité au surplus avec une impartialité complète, au moins en apparence, et ceux qui ne veulent rien retrancher de la haute idée qu'ils se sont faite de notre premier généralissime, aussi bien que ceux qui ne voient en lui que le chef militaire dont le type répondait le mieux à des préoccupations avant tout d'ordre politique, peuvent entreprendre la lecture de ce livre avec la même sérénité d'esprit. Les uns et les autres y trouveront des satisfactions, bien que les seconds puissent y puiser de leur côté de solides arguments.

On ne nous a pas donné, je crois, de portrait de Joffre approchant

davantage de la vérité que celui qu'en trace M. Mermeix. « A son entrée au Conseil supérieur de la guerre, on avait attribué à Joffre, à la mobilisation, la direction de l'arrière, organisme plus administratif que militaire, dont le fonctionnement exige un homme à l'esprit ordonné et méthodique... » En 1911, le ministre de la Guerre, M. Messimy, après avoir échoué auprès des généraux Pau et Galliéni, « fit passer Joffre de cette grande direction au commandement des armées ». Le ministre faisait ainsi choix « d'un officier savant, d'un homme sage aux facultés bien équilibrées, d'un militaire familiarisé avec les affaires administratives ; il savait encore que ce choix donnerait satisfaction aux plus ombrageux de ses amis politiques ». Citons encore : « Puisqu'il fallait confier à un général les armées de la République, elles ne pourraient être en des mains plus sûres que dans celles de ce loyal républicain ; la victoire ne le corromprait pas : il ne la rendrait pas redoutable aux institutions. » Et M. Mermeix de rappeler le mot de Jaurès, la veille de sa mort : « Ce qui est affreux dans cette guerre, c'est que vaincus, nous perdons la France, et vainqueurs nous perdons la liberté. » M. Anatole France n'avait-il pas dit lui-même, plusieurs années avant : « La République est forcément pacifiste, car, victorieuse ou vaincue, elle est menacée de disparaître (1). » Préoccupations assurément d'ordre peu élevé. Engagé dans une grande partie, l'homme doit accepter tous les risques du jeu. Au surplus, vraiment, de pareilles craintes apparaissent quelque peu chimériques. Quoi qu'il en soit, « Joffre était républicain. Il avait passé par la franc-maçonnerie ». Cela ne devait pas empêcher plus tard qu'on ne lui adressât le reproche de favoriser des personnalités fortement réactionnaires. Peut-être, en s'élevant vers les hauts échelons de la hiérarchie, avait-il lui-même suivi cette évolution, dont on connaît tant d'exemples.

M. Mermeix ne s'est pas attaché à la critique, même objective, des erreurs militaires du premier généralissime : il s'est gardé de toucher à un sujet aussi épineux. Il se borne à nous décrire les fluctuations par lesquelles passa le haut commandement, sous l'effet des reproches qui lui étaient adressés de sources diverses, à travers les intrigues de couloirs, les séances des commissions, les comités secrets du Parlement, ainsi que les manœuvres des différents ministres pour concilier les intérêts les plus opposés. La « question Joffre » fut posée pour la première fois, nous dit-on (est-ce bien exact?) parmi le monde politique à l'occasion de la situation injuste faite au général Galliéni par le G. Q. G., après la Marne. Puis vinrent les deux Mémoires secrets, adressés aux Parlementaires, au

(1) Je cite de mémoire ; il se peut que ma citation ne soit pas littérale ; mais je suis sûr du sens.

cours du premier semestre de 1915, par un anonyme. Celui-ci s'exprimait ainsi à la fin de son premier envoi :

Je crois pouvoir dire que si, pour 15 jours, le général Joffre était indisponible et que l'on donnât le commandement supérieur au général Sarrail, je ne mets pas en doute que les Allemands seraient chassés du territoire national, car il y aurait une conception de mouvement, une exécution brutale qui nous coûterait certainement moins cher que la guerre d'usure que nous subissons depuis cinq mois...

Ces mémoires sont suivis, dans le second semestre 1915, de l'intervention de M. Accambray, député de Laon, ancien officier d'artillerie. Il est à peine besoin de la rappeler. M. Accambray resta invariable dans son attitude. Ceci se passait dans les premiers jours du ministère de M. Briand. Celui-ci, nous dit M. Mermeix, « plastique et sinueux », traita la question Joffre à sa manière, « qui consiste à ne pas irriter les oppositions par des attitudes hautaines, mais à les dissoudre momentanément par des concessions d'apparences et par l'espérance qu'il fait concevoir d'autres satisfactions dans le plus proche avenir ». La première mesure prise par M. Briand pour apaiser les réclamants fut de reconstituer le Conseil supérieur de la Défense Nationale, où le général en chef était appelé à siéger aux côtés de certains ministres. Malgré cette présence, le Conseil n'en prenait pas moins l'apparence d'un « comité de contrôle du Haut Commandement ». Ce contrôle était estimé nécessaire. En effet, le 25 juillet précédent, le général Sarrail, à la suite de l'échauffourée de Boureuilles, avait été relevé du commandement de la IIIe armée par Joffre, sans que le gouvernement en fût avisé. Grande émotion parmi les amis du général Sarrail. Le 6 août, celui-ci était nommé au commandement en chef de l'armée d'Orient. Vive irritation chez Joffre, qui, désormais, disposant seul des effectifs et du matériel, fait de l'obstruction à toutes les demandes du commandant en chef de l'armée d'Orient. Pour faire cesser cette obstruction, M. Briand imagina d'intéresser directement Joffre à l'armée d'Orient, en plaçant celle-ci sous ses ordres. Un décret du 3 décembre 1915 élevait le général en chef des armées du Nord-Est au commandement de toutes les armées françaises. Il était, vers la même époque, question de la création d'un état-major interallié, dont la présidence serait exercée par Joffre, ce qui l'éloignerait du Grand Quartier Général, en le retenant à Paris. En attendant que cette création fût devenue une réalité, le gouvernement imposait à Joffre un coadjuteur, dans la personne du général de Castelnau, avec le titre de major général des armées. « Foch avait été écarté, tout d'abord, écrit M. Mermeix, parce qu'on ne trouvait pas en lui assez de souplesse, assez de liant pour être le second dans une collaboration de tous les jours, parce que le vainqueur de l'Yser était trop grand chef. » La nomi-

nation du général de Castelnau comme *ad latus* du généralissime était de nature, en inquiétant certains hommes politiques, à renforcer la position de Joffre. Il importait, en effet, pour ces derniers, que la succession du généralissime ne tombât pas entre les mains de celui qu'on appelait le « capucin botté ». Ces petites manœuvres sont-elles assez édifiantes ? C'est dans ces circonstances que survint l'attaque de Verdun, le 21 février 1916. Cette attaque avait été précédée par un incident qui mit aux prises le Grand Quartier Général avec le ministre de la Guerre.

Le commandant Driant, qui commandait une unité sur le front de Verdun, s'était plaint, au cours d'un voyage à Paris, du défaut d'organisation du terrain aux avancées de la place. Le ministre de la Guerre, général Galliéni, auquel étaient parvenues ces plaintes, avait demandé des explications au Grand Quartier Général à ce sujet. Joffre répondait à la date du 18 décembre que, par une circulaire du 22 octobre, il avait prescrit les travaux de défense nécessaires sur toute l'étendue du front ; il se plaignait ensuite assez vertement d'être l'objet de dénonciations, et il demandait qu'on lui en désignât les auteurs. En fait, ses instructions étaient restées lettre-morte, au moins sur le front de Verdun, où commandait le général Herr, sous les ordres du général de Langle de Cary, commandant le groupe des armées du Centre. Le général de Castelnau, envoyé en mission à Verdun (janvier 1916), put vérifier le bien fondé des accusations portées par le ministre de la Guerre, et il ordonna de procéder immédiatement à l'organisation du terrain. Celle-ci était à peine commencée que se produisait la fameuse attaque du Kronprinz, qui faillit nous enlever Verdun. Nous étions alors en plein dans ce qu'on a appelé si justement « l'angoisse de Verdun » (22-24 février 1916). A ce sujet, M. Mermeix nous donne le récit d'un autre incident, dont le Grand Quartier Général fut le théâtre, le 24 février au soir :

Dans la soirée du 24 février, à son habitude, le général Joffre s'était retiré de bonne heure, laissant le major général de Castelnau pour assurer le service du Grand Quartier Général. C'est donc le général de Castelnau qui reçut, à partir de sept ou huit heures de la nuit, les communications du général de Langle de Cary. Elles présentaient les choses sous un aspect si inquiétant que Castelnau, vers 10 heures, demanda à voir Joffre pour prendre ses ordres. Mais l'officier d'ordonnance de service fit à l'introduction du major général auprès du commandant en chef des objections auxquelles Castelnau se rendit. Quelques instants plus tard un dernier message arriva où le général de Langle de Cary, s'inspirant des mauvaises nouvelles qu'il recevait de Herr, exprimait l'opinion qu'il était peut-être encore temps de sauver les fractions de l'armée qui opéraient sur la rive droite de la Meuse, mais qu'il fallait au plus vite passer la rivière si on voulait échapper à un désastre. Devant cette grave perspective, Castelnau retourna chez Joffre et exigea d'être introduit auprès du général en chef.

Ayant pris connaissance des messages de Herr et de Langle de Cary, Joffre reconnut qu'il était urgent d'aviser : « Partez tout de suite, dit-il à Castelnau, vous avez tous les pouvoirs pour ordonner les mesures nécessaires. Mais d'évacuation il ne faut pas parler. Coûte que coûte on doit tenir en attendant l'arrivée de nouvelles forces. Avertissez le général Herr que sa responsabilité est gravement engagée.

Sommes-nous ici dans l'histoire ? Duquel des deux interlocuteurs en présence, Joffre ou Castelnau, M. Mermeix tient-il de semblables précisions ? Le général Joffre a-t-il vraiment prescrit de ne consentir aucune évacuation ? Nous laissons à M. Mermeix l'entière responsabilité de son récit. Il ajoute qu'après l'incident de Verdun, le ministre de la Guerre lut au Conseil des ministres une longue note, qui concluait à relever Joffre de son commandement. M. Briand s'y opposa. Le général Galliéni remit sa démission, et le général Roques, ami personnel de Joffre, fut investi du portefeuille de la guerre. Mais, au cours de l'année 1916, les maigres résultats de l'offensive de la Somme et plus encore les déboires de la Roumanie, enfin entrée en guerre, firent revenir sur l'eau la « question Joffre ». On lui imputait, pour une part, l'insuccès des armées roumaines. L'opposition s'exprimait comme suit, d'après M. Mermeix :

Nous avions envoyé en Roumanie une mission militaire (général Berthelot) et un nombreux contingent d'officiers. Comment cette mission n'avait-elle pas retenu l'état-major roumain de s'engager follement en Transylvanie ? Comment Joffre n'avait-il pas imposé à nos nouveaux alliés de se tenir du côté de l'Autriche sur une solide défensive et de jeter toutes leurs forces contre la Bulgarie, dont Sarrail aurait attaqué l'armée devant Monastir ? S'il avait approuvé ce plan de campagne initial des Roumains, il était convaincu d'impéritie ; si ce plan avait été adopté, sans qu'il l'eût approuvé, c'était donc que son autorité dans les conseils militaires de l'Entente, que Briand invoquait sans cesse, était inexistante ; c'était qu'on nous trompait en nous disant qu'il était pour tous les alliés un mentor écouté. Dans les deux cas, il n'y avait plus aucune raison pour le maintenir à un poste au-dessus de ses talents.

A la vérité, le gouvernement de M. Briand était doublement embarrassé : 1° par le fait d'avoir à remplacer Joffre ; 2° par le choix à faire parmi ses successeurs possibles. Or, le 15 novembre 1916, un nom, jusque-là à peine connu, celui du général Nivelle, prenait une immense et rapide popularité. Sous ses ordres, le général Mangin venait de reprendre le fort de Douaumont. L'opinion lui en témoignait aussitôt une vive reconnaissance. Le général Nivelle devint le grand favori de l'opposition ; le gouvernement lui-même, en présence de l'aménité de son caractère, envisagea la possibilité de le faire succéder à Joffre, tout en le maintenant dans la dépendance de ce dernier. Il restait à faire accepter par le commandant en chef d'être remplacé dans ses fonctions. La chose n'alla pas sans rencontrer une

vive résistance. Cependant, après bien des démarches, le général Joffre accepta d'être nommé, par décret du 13 décembre, « conseiller technique auprès du gouvernement en ce qui concerne la direction de la guerre ». Le général Nivelle était nommé, le même jour, mais sans que sa nomination parût à l'*Officiel*, au commandement des armées du Nord-Est. Les difficultés n'étaient cependant pas terminées. D'après M. Mermeix, le général Lyautey, qui avait été appelé à ce moment à prendre le ministère de la Guerre, exigea d'être le seul conseiller technique au sein du gouvernement. Le Comité secret du Sénat, dans les cinq séances du 19 au 23 décembre, exigea de M. Briand, par la voix de M. Doumer, une définition claire et précise des nouvelles attributions du général Joffre. M. Briand, devant l'opposition qui lui était faite, déclarait que le général Joffre « siégerait au comité de guerre comme membre consultant ; qu'il n'aurait aucune mesure à ordonner,... que son installation n'aurait pas lieu à Neuilly avec un état-major, mais aux Invalides, avec un simple secrétariat... » Joffre, froissé de ces limitations qui étaient apportées à ses nouvelles fonctions, quelques jours après le décret du 13 décembre qui l'avait investi de ces fonctions, aurait demandé comme réparation d'être promu au maréchalat, — c'est du moins ce que nous dit M. Mermeix tout en faisant remarquer qu'il ne peut pas être aussi affirmatif sur ce point qu'il l'est dans beaucoup d'autres. Cette haute satisfaction fut accordée au général Joffre par un décret, inséré au *Journal Officiel* du 27 décembre. Depuis ce jour, le général Joffre ne devait plus sortir de sa retraite que pour son voyage en Amérique, au printemps de 1917. Il devait enfin être élu à l'Académie française le 14 février 1918 par 22 voix sur 23 votants ; le 23e suffrage était allé au général Foch.

Nous nous sommes étendus un peu longuement sur le livre de M. Mermeix, en raison des questions d'un intérêt si élevé qu'il contient pour nous. Chaque lecteur appréciera, suivant son tempérament et ses idées personnelles, l'utilité ou le danger d'un tel travail, au lendemain même d'événements qui nous étreignirent avec tant de force. Il est remarquable que la censure n'en ait rien retranché.

§

De son côté, M. le lieutenant-colonel de Thomasson, dans une étude intitulée **Le Revers de 1914 et ses causes**, après avoir exposé que les raisons de nos humiliants revers d'août 1914 sont de trois ordres : social, politique et militaire, et qu'en bonne justice ces trois ordres sont inséparables, relève avec autant de précision que de clarté les erreurs du G. Q. G., en ce qui concerne notre concentration et les opérations qui aboutirent à la fameuse bataille des frontières. Bornons-nous à énumérer quelques-unes de ces erreurs : 1° Estimation gravement erronée des forces ennemies, qui comprenaient 34 corps

n lieu des 22 supposés en première ligne ; 2° Défectuosités de notre ncentration et mauvaise répartition de la densité de nos forces ; Inexistence de toute idée de manœuvre : on attaquerait sur toute la gne « en se précipitant tête baissée sur l'ennemi » pour le culbuter où l'on pourrait, « après quoi l'on verrait... » ; 4° Emplacement fectueux choisi pour la 5e armée, même après avoir admis l'invasion r l'Ardenne belge. Cette armée aurait dû être placée dans le bec rmé par la Sambre et la Meuse, dès le 5 ou 6 août. Cet emplace- ent répondait à la double hypothèse de l'invasion par la rive droite par la rive gauche de la Meuse ; 5° Irrésolution marquée des of- nsives en Alsace, en Lorraine et sur le front des Ardennes ; 6° Erreur mmise en croyant retenir devant nous, comme on l'a affirmé plus rd, des forces importantes en Lorraine et en Alsace, alors que ce nt nos propres forces qui ont été retenues, dans une proportion considérée, là où elles se sont trouvées le moins nécessaires par des rces inférieures en nombre ; 7° Evaluation erronée des forces ennemies r le front des Ardennes devant les 3e et 4e armées ; 8° Erreur com- ise en modifiant l'ordre de bataille de la 5e armée au dernier mo- ent ; 9° Idées préconçues sur la limitation du mouvement débordant la droite allemande en Belgique et évaluation erronée jusqu'au août des forces menaçant l'armée anglaise ; 10° Avoir consenti, us la pression des autorités civiles, l'abandon de Lille, dès le août, alors que la place ne fut occupée par l'ennemi que dans premiers jours d'octobre...

Arrêtons là cette énumération. Le lecteur se reportera avec fruit a discussion à laquelle s'est livré, sur tous ces points, avec une mplète indépendance de pensée, M. le lieutenant-colonel Tho- sson. Une appréciation, qui paraît tout à fait fondée, de l'utili- ion que fit le général Lanrezac des forces placées sous son com- ndement complète cette discussion, en achevant de lui donner cachet d'impartialité.

M. R. Recouly, qui a fait le début de la campagne avec la divi- n marocaine, à l'état-major de son chef, le général Humbert, us donne un livre sur **Foch, le vainqueur de la Guerre.** st, à notre connaissance, le troisième ouvrage qu'on ait écrit jus- ici sur le maréchal, sans compter l'étude parue dans le *Corres- ndant* sous la signature de Miles. La division marocaine faisait rtie de la 9e armée à la bataille de la Marne, et plus tard, l'auteur nt suivi la fortune de son chef, nommé au commandement du corps, envoyé dans les Flandres, se retrouva sous les ordres du néral Foch, pendant la bataille de l'Yser. Il témoigne qu'au cours ces journées d'angoisse, les « décisions essentielles, celles dont t dépend, furent prises directement ou inspirées » par Foch. Sur l'of- sive en Artois (1915), M. R. Recouly est particulièrement concis.

Il s'étend davantage sur l'offensive de la Somme (1er juillet 1916), conduite par Foch et Douglas Haig, en collaboration. En décembre 1916, Foch est relevé de son commandement, par le gouvernement, nous dit M. R. Recouly, par le général Joffre, affirme de son côté M. Mermeix, dans son livre cité plus haut. De quel côté est la vérité ? M. Painlevé rappelait Foch à un poste de premier plan, le 15 mai 1917, en le nommant chef d'Etat-major de l'armée. Foch devenait le véritable conseiller technique du gouvernement. Le 26 mars 1918, sous la pression des événements, le général Foch était nommé généralissime des armées alliées. Une nouvelle phase de la guerre commençait. On sait comment elle s'est terminée : par la défaite militaire de l'armée la plus fortement organisée qui fut jamais. La relation de M. R. Recouly sur cette dernière partie de la guerre est un peu rapide. Nous sommes encore loin de l'époque où l'on pourra, en toute sérénité, écrire l'histoire.

JEAN NOREL.

§

Monseigneur Landrieux, évêque de Dijon et curé de l'église de Reims, a consacré à la dévastation de l'édifice un volume dont le témoignage est à retenir, car il a excellemment résumé les faits. Le massacre de **la cathédrale de Reims** reste un crime et *un crime allemand*, — commis pour rien, pour le plaisir, pour montrer la force allemande, la brutalité et la méchanceté de la race qui s'attribue tous les droits lorsqu'elle se croit la plus forte. « Jamais, dit très bien Mgr Landrieux, on ne lui pardonnera l'incendie de la cathédrale de Reims, et le pis c'est que tous, de l'autre côté du Rhin, ont été d'accord pour l'admirer. » — Le volume qui a été consacré aux événements raconte l'occupation de la ville en septembre 1914, et d'abord le bombardement du début, — sous prétexte que deux officiers envoyés en parlementaires avaient disparu, — deux officiers de la garde, personnages de poids, et valant mieux, à eux seuls, déclarait au maire un envoyé de von Bulow, « que vos cent mille c... de Rémois ». — La cathédrale fut atteinte lors de cette première agression, mais qui n'était qu'un prélude. Il y avait eu toutefois des vitraux brisés ; les sculptures de l'admirable façade avaient été atteintes et leurs débris jonchaient le sol ; la statuaire, en particulier, était abîmée. — Mgr Landrieux donne ensuite le tableau de l'occupation, avec le bivouac installé sur le parvis et des blessés dans l'église. L'avance des nôtres, après la bataille de la Marne, fit déguerpir l'ennemi. Mais il n'alla pas loin. Installé dans les forts, sur les hauteurs environnantes, il put de là tirer à son aise sur la ville. — On nous raconte longuement, dès lors, ce que fut la dévastation de Notre-Dame de Reims, — où la vie continua d'abord en partie, malgré les projectiles. Mais bientôt l'échafaudage, qui avait été laissé

devant la tour du nord pour des réparations, fut atteint et s'enflamma, élevant jusqu'en haut de la façade l'incendie criminel qui devait calciner toute la sculpture atteinte et faire éclater les pierres. La grande rose du portail avait en partie sauté ; l'imagerie des contreforts, les anges des voussures se trouvaient cassés, arrachés ; l'échafaudage consumé s'écroula enfin dans un fracas formidable, un nuage de fumée et des tourbillons d'étincelles.—Le feu, presque en même temps, prit dans les combles de l'abside ; mais on put déménager le trésor qu'abritait la sacristie. Les flammes bientôt environnèrent le clocher à l'Ange qui s'élevait au chevet, rongeant le plomb des toitures qui fondit, laissant à nu le brasier des poutres. Les cloches tombèrent, tandis que le plomb liquéfié coulait par les gargouilles. Mais le comble ne fut pas incendié par l'échafaudage qui brûlait sur la façade ; le bombardement mit le feu à la cathédrale en deux endroits différents. — Mgr Landrieux donne du reste le nom de l'incendiaire. L'église de Reims a été bombardée et atteinte par les batteries de la 7e armée allemande, sous le commandement du général Josias von Heeringen. — Le récit revient ensuite sur l'incident des prisonniers, des blessés, qui étaient restés dans la cathédrale et qu'il fallait évacuer. Ils allaient être tués « par ordre », en représailles du crime de leurs congénères, lorsque Mgr Landrieux s'interposa. On décida enfin de les conduire à l'Hôtel de Ville ; mais l'attitude de la population força à les faire entrer à l'Imprimerie coopérative qui se trouvait sur la route. Dans l'église, où l'on avait répandu de la paille qui prit feu et contribua à la dévastation de l'édifice, l'incendie avait dévoré les tambours des portes et calciné les sculptures qui décorent le revers de la façade, les chaises accumulées dans le chœur et une partie des stalles. On y retrouva trois cadavres de prisonniers allemands qui avaient été calcinés ; d'autres étaient dans le chantier qui s'étend au flanc sud de la nef, du côté de l'archevêché. Certains, qu'on ramassa sous les décombres d'un hangar, n'avaient d'ailleurs plus forme humaine. Mais les Allemands déclarèrent ensuite que les blessés avaient été massacrés par la foule et par les troupes. — Le soir du 19 septembre, toujours est-il, la ville entière semblait en feu, tant le bombardement s'était accéléré. La fumée de l'incendie de la cathédrale s'étendait jusqu'à Saint-Remi, qui est à l'autre extrémité de Reims, — et primitivement constituait un bourg séparé. Le clocher à l'Ange de la cathédrale s'était abattu ; toute la forêt de la toiture était détruite ; le bloc d'acajou massif servant de noyau au Sagittaire juché au-dessus du transept sud achevait de se consumer (1) et cette destruction de l'église de Reims, de la ville même des sacres,

(1) Ce sagittaire, croit-on, provenait de la cathédrale romane comme le petit portail de la rue Robert de Coucy, et visait autrefois un cerf placé dans la cour de l'évêché.

les Allemands, on doit bien le dire, l'avait projetée, exécutée de sang-froid, — s'en réjouissaient hautement même, — et, n'ayant pu s'y maintenir, travaillaient avec rage à son anéantissement. Plus tard, sans doute, ils ergotèrent, et pour un peu nous auraient accusés d'avoir mis nous-mêmes le feu à l'église. — Nous passerons en attendant sur les hautes considérations de philosophie religieuse qu'expose à ce propos Mgr Landrieux, car il nous faut revenir aux faits. On a maintenant des détails sur ce que fut le massacre définitif du vieil édifice. Longuement on nous en expose la suite, — le récit presque heure par heure. Le bombardement de Reims devait durer presque trois ans,— 1.051 jours, a-t-on compté, — et tout mettre à l'état de décombres. Mais si la cathédrale perdit son clocher à l'Ange et les petites cloches des tours, les deux bourdons qu'on appelle à Reims « les voix solennelles de Notre-Dame » ne furent pas touchés et l'on a pu même les sonner le 11 novembre 1918, à la signature de l'armistice. — La cathédrale, expose Mgr Landrieux, avait continué cependant à recevoir les obus comme toute la ville. Quand l'ennemi éprouvait un échec ailleurs, il se vengeait sur Reims, resté sous le feu de ses canons. Certains jours il y eut jusqu'à 1.500, 2.000 projectiles. — La cité fut enfin dégagée le 5 octobre 1918 ; mais la cathédrale, on peut le penser, est dans un triste état. Elle reste debout, ce qui prouve que la bâtisse d'autrefois était solide ; toutefois, avec sa toiture disparue, ses voûtes sont percées en huit ou dix endroits et laissent passer l'eau du ciel. Le pavage est défoncé. Il n'y a plus guère de vitraux. L'abside offre l'image de la dévastation, — et l'édifice, en somme, doit subir, une réfection complète. L'auteur voudrait qu'on imposât à l'Allemagne, par le traité de paix, sa remise en état. Malheureusement, il y a un fait contre lequel on argumentera inutilement,— c'est que l'art ogival, qui dura du XIII^e^ au XV^e^ siècle, est parfaitement mort, et les vagues imitations qu'on en peut faire demeurent si loin des originaux, que c'en est presque la caricature. C'est toujours à cela qu'il en faut revenir quand on nous parle de restaurer la cathédrale de Reims. En art les bonnes intentions ne suffisent pas, et l'on doit toujours se rappeler que les grandes époques d'architecture sont, en somme, exceptionnelles. On peut, certes, réparer l'édifice et le rendre au culte ; mais c'est tout. Ce qui a été anéanti n'est pas remplaçable.

En terminant j'ai à présenter une observation encore sur l'ouvrage de Mgr Landrieux, et qui concerne l'illustration. On a eu l'idée plutôt malheureuse de la placer à la fin, — toute d'un bloc, — ce qui donne au volume un aspect plutôt désagréable et oblige continuellement à le retourner quand on veut recourir à la documentation figurative.

En Escadrille, de Jacques Boulenger, est un intéressant récit

de choses de l'aviation, mais qui apporte sur la matière des constatations plutôt réalistes et susceptibles de mettre au point les enthousiasmes excessifs de la badauderie. — « Quand il vole, dit M. Jacques Boulenger, jamais l'homme ne jouit d'un instant de détente et de repos nerveux ; pas une seconde il ne se sent en sûreté, il faut imaginer cela. Certes, on s'habitue à l'émotion de voler; on arrive même à la trouver passionnante, mais jamais agréable, et ceux qui prétendent le contraire se vantent. » — Après ce préambule, il se trouve parler du rôle de plus en plus important de l'aviation dans la guerre ; donne les impressions d'un nouveau venu, dont il raconte ensuite la vie, les incidents, de même que quelques combats de l'escadrille, des tableaux et souvenirs. Il y a encore des anecdotes, — comme sur les ordonnances de ces Messieurs, — la vie du front. C'est ensuite le passage en Champagne, puis à Verdun, où l'un des aviateurs se trouve blessé. Le volume a parfois l'allure d'un roman. Il y a ainsi une histoire de marraine qui ne serait pas déplacée dans *la Vie parisienne*. Mais l'ensemble constitue une intéressante lecture, et c'est bien, je crois, ce qu'on doit surtout considérer lorsqu'on présente un livre.

Du Dr R.-A. Reiss, dont nous avons eu déjà plusieurs publications analogues, j'indiquerai encore un **Rapport sur les atrocités commises par les troupes austro-hongroises pendant la première invasion de la Serbie**, où l'auteur insiste sur des faits sans doute déjà connus, mais qu'on ne saurait préciser trop abondamment. Ce sont les agissements surtout des troupes allemandes, hongroises, croates, durant l'invasion de septembre-novembre 1914, et les faits mêmes n'avaient pas été totalement réunis, car une partie du territoire se trouvait encore occupée et il était impossible d'y procéder à une enquête. Beaucoup de civils s'étaient enfuis de même, et le dénombrement des victimes ne pouvait être fait que partiellement. Les faits constatés sont donc encore au-dessous de la réalité, s'ils restent édifiants. Le rapport établit d'ailleurs que les Allemands se servaient de balles explosibles. Après leur défaite du Jadar et au Tsir, on en ramassa de pleines cartouchières. Les prisonniers confirmèrent non seulement que les troupes employaient ces cartouches, mais que les mitrailleuses ne tiraient pas avec autre chose. Les officiers racontaient que c'était pour apprécier et vérifier les distances. En même temps on répandait le bruit que les Serbes brutalisaient les prisonniers, leur coupaient le nez, les oreilles, la verge, etc. Chez les Austro-Allemands on accuse toujours les autres de ce qu'on fait ou veut faire soi-même. Un sergent des leurs, qui rapporte les faits que nous citons, ajoute ces paroles du lieutenant : « qu'il se fichait de la culture et qu'il préférait ses couilles (*sic*) à mille cochons serbes qui ne méritaient pas mieux que des balles

dum-dum ». Le rapport de M. R.-A. Reiss revient ensuite sur le bombardement des villes ouvertes, Belgrade, Chabatz, Loznitza. Belgrade fut bombardée pendant 36 jours, et, naturellement, les obus tombaient n'importe où, sur les fabriques, les maisons aussi bien que les bâtiments de l'Etat. A Chabatz, le centre de la ville fut presque complètement détruit par les projectiles incendiaires ; l'endroit avait d'ailleurs été pillé antérieurement au passage des troupes. A Loznitza, ce furent des dévastations analogues, ainsi que dans la plupart des villages. Le maire de Petkovitza put affirmer que l'ennemi badigeonnait les murs des maisons avec le contenu de petits pots en fer blanc et qu'on les enflammait ensuite. —On arrive au chapitre qui concerne surtout le massacre des blessés et des prisonniers, et c'est un monde d'horreurs, l'atrocité systématique, sans doute ordonnée, mais que les troupes accomplissent comme une chose toute naturelle. Ce sont des captifs autrichiens qui déposent, parfois des Serbes incorporés, déclarant que les officiers excitaient leurs hommes, leur affirmant que l'adversaire martyrisait les prisonniers, leur crevait les yeux. Dans les villages personne n'avait tiré sur ceux qui arrivaient ; mais quand même ils enlevaient tout ce qui pouvait avoir de la valeur, y compris le bétail. On montra à l'auteur la photographie d'un jeune soldat serbe auquel les Autrichiens avaient arraché la peau du menton, « du maxillaire inférieur », précise le texte. Les civils étaient massacrés de même, et l'un des prisonniers affirme qu'il a vu des parties de corps humains, mains, pieds, bras, têtes, essaimés près de Zvornik ; un autre, que, près de Dinovatz, les officiers autrichiens ont fait une chaîne avec vingt-six personnes autour d'une maison, puis ont mis le feu à l'immeuble et brûlé les vingt-six prisonniers. Quand les troupes arrivaient dans un village, la plus grande partie ou même tous les otages étaient tués. A Kronpainj, on citait une jolie fille de 16 ans qui avait été violée par un officier et ensuite par cinquante hommes. Un des prisonniers déclare que les troupes avaient l'ordre de tuer et brûler tout ce qu'ils rencontreraient et d'anéantir jusqu'au nom serbe. A Chabatz, soixante civils furent tués près de l'église, à la baïonnette, pour épargner les munitions ; les soldats bourreaux étaient au nombre de huit. A Touzla, lorsque des femmes serbes, prisonnières, traversaient la ville, les Croates crachaient dessus. Un témoin encore dit avoir vu des soldats hongrois massacrer à coups de baïonnette onze ou douze enfants, des petits de six à douze ans, dont la mort fut commandée par un officier; un autre, que vingt ou trente femmes et vieillards furent mis devant la ligne de combat et tués par les balles autrichiennes ou serbes. C'est le système du « bouclier », qu'ont inauguré les Allemands. Plus loin, une femme de 68 ans dépose ; elle a eu les bras cassés à coups de crosse de fusil et les huit personnes de sa famille ont été tuées devant

elle. A Chabatz encore, dans l'église, derrière l'autel, les officiers violaient les jeunes filles; puis on les plaçait dans les rues, pendant le bombardement, espérant qu'elles seraient atteintes par les projectiles. Plus loin, on cite le cas d'un homme de 75 ans, qui fut tué à coups de fusil ; sa verge coupée lui fut mise dans la bouche ; et l'énumération continue longuement ; un tel a été fusillé, percé de coups de baïonnette ; un autre, les yeux crevés et remplacés par des boutons ; un troisième, les oreilles et une main coupées, les dents enfoncées ; ailleurs, un homme de soixante ans fusillé, le visage déchiré, etc. A Losnitza, une femme de 81 ans est lardée de 17 coups de baïonnette; une autre, la poitrine défoncée, les seins coupés; une fille de 21 ans est violée par 40 soldats ; on lui coupe les organes génitaux et ses cheveux sont introduits dans le vagin ; pour finir, on l'éventre. Un homme de 90 ans eut la peau coupée en lanières ; un témoin encore, âgé de 60 ans, raconte que l'ennemi a lardé de coups de baïonnette une femme nommée Mirosova et qu'elle mourut pendant qu'on la violait ; les soldats lui crevèrent les yeux, lui coupèrent les oreilles et taillèrent des lanières dans sa peau. Un autre vient dire que le corps de Kosta Maditch fut embroché et rôti. Au village de Banievatz, quarante femmes subirent les outrages de la soldatesque, « chacune environ quatorze fois ». Au village de Bela Kaka, une nourrice bohémienne se plaint que des hommes « l'aient tétée, — accusation bizarre, qui se renouvelle plus loin et pour d'autres personnes. A Gachich, dans une chambre où l'on tuait des soldats serbes, il y avait tant de sang qu'il arrivait jusqu'à la cheville. Outre le massacre des blessés, il faut indiquer enfin qu'après une exécution hâtive on enterrait des vivants. Dans les provinces étudiées par M. R.-A. Reiss, on a parlé de 3.500 à 4.000 victimes; mais ces chiffres sont certainement au-dessous de la réalité. En général, les paysans qui ne sont que blessés n'en font aucun cas, ne l'annoncent même pas aux autorités; mais le rapport mentionne l'assassinat de 80 enfants au-dessous de dix ans, car ce que poursuivait l'Autriche, c'était l'extermination, l'anéantissement de la race qui osait lui tenir tête. La population civile était massacrée de même que les soldats, et comme il ne faut jamais négliger les profits immédiats, on trouve fréquemment la mention de coffres-forts éventrés, ouverts par effraction ; avec les dévastations on indique aussi qu'on coupait les arbres fruitiers. Les troupes enfin étaient suivies par des paysans musulmans de Bosnie chargés du pillage, de véritables brutes, qui se jetaient en hurlant dans les maisons, et, comme chez les Allemands il faut toujours qu'on retrouve le détail scatologique, des témoins indiquent qu'officiers et soldats, au lieu de se servir des cabinets, déposaient leurs ordures partout : dans les lits, dans la vaisselle, dans les baignoires, par terre, etc., tandis que la femme de ménage de

Dragomir Petrovich, avocat et capitaine de réserve, raconte que trois officiers hongrois logés dans la maison « ont déféqué sur la table et dans la vaisselle, emporté les objets de valeur, 48 couverts en argent, des bijoux ; éventré et vidé le coffre-fort », s'habillant en outre avec les robes de la maîtresse du lieu.

Des planches photographiques, malheureusement d'une reproduction assez médiocre, montrent plusieurs des choses qui sont relatées par le Dr R.-A. Reiss, dont la publication, qui mentionne bien d'autres faits encore, constitue un des documents les plus précieux de la série, et, je crois bien, malheureusement, inattaquable.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

FIN DE SESSION. — L'Assemblée nationale de l'Empire allemand a tenu sa dernière séance à Weimar, le 21 août. Quand elle se réunira de nouveau, le 30 septembre prochain, c'est à Berlin, dans le palais de l'ancien Reichstag, qu'elle espère pouvoir siéger, à moins que des événements imprévus ne jettent encore une fois le trouble dans la capitale.

La période weimarienne de la vie parlementaire allemande s'était ouverte le 6 février dernier. Depuis cette époque, la première Assemblée constituante a tenu 85 séances et adopté un nombre considérable de projets de lois. Il s'agissait, avant tout, de consolider les bases politiques et économiques d'un état de fait créé par la défaite et la révolution. Les difficultés étaient considérables et l'observateur impartial ne peut faire autrement que de constater que, grâce à l'esprit discipliné qu'ils avaient hérité de l'ancienne monarchie, les représentants du peuple s'en sont assez bien tirés. Néanmoins, la presse, dans ses articles rétrospectifs, ne leur a pas ménagé ses critiques.

Le travail était difficile, écrit la *Gazette de Francfort* dans sa revue financière du 23 août, parce que la guerre, la révolution et le traité de paix ont provoqué un tourbillon de désordres et de bouleversements qui ont conduit l'Allemagne tout près du chaos général, si ce n'est à sa perte. Comme il s'agissait d'accomplir des tâches difficiles, à une époque où les esprits étaient en effervescence, l'activité de l'Assemblée nationale fut rendue d'autant plus difficile. Ce fut en partie pour cette raison que les travaux législatifs accomplis dans les derniers mois portent la marque de la précipitation, du manque de clarté, qu'on y reconnaît le produit de la misère des temps.

La *Gazette de Cologne*, qui, au cours de ces dernières semaines, a de nouveau fortement évolué vers la droite, est plus sévère encore. Elle écrit, en date du 24 août :

Tous les partis se sont livrés à Weimar à un travail soutenu et zélé,

mais le succès de ce travail ne suffit pas pour permettre au peuple allemand de regarder dans l'avenir avec tranquillité et espérance, car son attente a été déçue, l'attente de voir l'Assemblée nationale éveiller le sentiment de *communauté nationale* et faire l'union entre toutes les couches de notre peuple, dans le travail fécond et positif qui seul peut nous sauver du chaos. La discorde des partis s'est mêlée d'une façon durable aux discussions pratiques du Parlement et les a rendues stériles ; elle règne aujourd'hui avec autant d'intensité que lorsqu'elle est née des journées de la Révolution. On ferait tort aux dirigeants de l'Assemblée nationale, si l'on voulait leur dénier la conviction que ces querelles de partis sont nuisibles et mettre en doute le louable effort qu'ils font pour y remédier.

Dans le sein du gouvernement, aussi bien que dans les groupes, de multiples tentatives ont été faites pour écarter ce qui sépare au bénéfice de ce qui peut unir, mais, après de courtes trêves, ces efforts se sont brisés contre l'obstacle de notre organisation politique actuelle, ce que l'on appelle aujourd'hui le *système parlementaire*.

Quelles que soient les critiques que l'on puisse faire de ses méthodes de travail, les principaux obstacles que l'Assemblée nationale ait eu à surmonter lui vinrent de l'obstruction pratiquée à gauche et à droite. Les conservateurs, inconsolables d'avoir perdu le rôle dirigeant qu'ils jouaient jadis dans l'empire, n'ont cessé de provoquer des incidents, dont le plus retentissant aboutit à la riposte de M. Erzberger et aux révélations qui s'y rattachèrent. En semant des troubles en dehors de l'Assemblée, en encourageant les manœuvres des communistes, les indépendants ont, à plusieurs reprises, compromis le fonctionnement de la vie parlementaire en Allemagne. A certains moments l'existence de l'Assemblée nationale fut si précaire qu'on pouvait se demander si elle ne serait pas balayée par le flot révolutionnaire des Conseils d'ouvriers.

Les parlementaires de Weimar ont néanmoins accompli deux tâches essentielles : ils ont voté le traité de paix et doté le pays d'une nouvelle Constitution. De nombreux projets de loi leur étaient en outre soumis, dont quelques-uns, à vrai dire, sont restés en suspens, comme celui qui concerne les *Betriebsraethe* et qui n'a pas dépassé la première lecture, mais dont les plus importants, ceux qui ont un caractère fiscal, vont immédiatement entrer en vigueur. Les projets financiers de M. Erzberger, bien qu'ils eussent été âprement critiqués par les spécialistes, ont tous été votés : impôts sur les bénéfices, impôts sur la fortune, contributions et taxes de toute nature qui enlèvent définitivement aux Etats particuliers toutes leurs ressources fiscales. Enfin, l'émission d'un emprunt à lots de 9 milliards a été approuvée au cours de la séance du 20 août. Pour récompenser la ville de Weimar de son hospitalité, l'Assemblée a alloué une somme de 300.000 marks au théâtre national, où elle avait siégé pendant près de sept mois, « en vue d'organiser des représentations populaires

modèles ». Les hommes de la Révolution ont tenu à marquer ainsi, un peu naïvement, qu'ils ne se désintéressent pas complètement des arts.

Pour couronner leur œuvre, les députés de la nouvelle Allemagne ont mis en scène une petite cérémonie qui a vivement impressionné le public. Le 21 août, ils ont fait comparaître devant eux le président provisoire Fritz Ebert, pour lui faire prêter serment sur la Constitution. Ce fut, si l'on en croit les journaux, une belle fête, malgré son cérémonial tout militaire, emprunté aux plus pures traditions du régime déchu. « Pour les solennités le peuple allemand ne possède pas les formes appropriées », écrit avec mélancolie la *Gazette de Francfort*, qui ajoute :

La prestation de serment du président d'empire est la conclusion de la Constitution. Ce n'est plus dans la salle du trône d'un château, mais devant la représentation populaire que, dans l'Allemagne nouvelle, le détenteur de la plus haute autorité publique doit prêter serment sur la Constitution, dont la durée et l'exécution est garantie par le peuple tout entier. Il n'y a plus de pouvoir par la grâce de Dieu; le dépositaire de la plus haute souveraineté est le peuple lui-même.

Une compagnie de chasseurs en uniforme de parade, culottes blanches et casque d'acier, avec tout son paquetage, vint s'installer, peu après quatre heures, musique en tête, sur la place du théâtre. Le président Ebert arriva en automobile et fut reçu devant le portail principal par le bureau de l'Assemblée. Aux sons de l'orgue, qui jouait une cantate de Bach, il entra dans la salle, accompagné du président. La scène était ornée d'une profusion de fleurs et la table présidentielle drapée de tentures aux couleurs du nouvel empire. Rien n'avait donc été négligé pour donner à la manifestation un caractère particulièrement solennel. Pourtant, si les tribunes étaient bondées, il y avait des vides dans la salle, car les députés conservateurs et socialistes indépendants négligèrent de paraître. Quand le président Ebert eut mis ses lunettes pour prêter le serment (détail donné par le *Berliner Tageblatt*), on s'aperçut que l'exemplaire de la Constitution avait été oublié. Il y eut une courte pause assez pénible. Ensuite la cérémonie se déroula selon le protocole. Tous les députés s'étaient levés. Le président Fehrenbach tint un long discours, auquel Ebert répondit, en s'aidant d'un petit papier qu'il avait tiré de sa poche. On entendit encore des morceaux d'orgue, entrecoupés d'autres discours, dont celui du député démocrate et ancien ministre impérial Payer, qui parla au nom de l'Assemblée. Il fallut aussi assermenter les ministres et sous-secrétaires d'Etat, et ceux-ci remplirent cette petite formalité entre les mains du président de l'Empire.

Pendant ce temps la foule s'était amassée devant le théâtre. Le

président Ebert parut au balcon et prononça une allocution, au cours de laquelle il rappela que l'Assemblée nationale constituante venait de terminer sa tâche et que, ce qui, le 9 novembre, était apparu comme « de la musique de l'avenir », appartenait maintenant déjà au passé historique. Puis, tournant son regard vers la double statue de Schiller et de Gœthe qui orne la place, il poursuivit :

Devant nous se trouve le signe de ralliement de Weimar, le double monument des deux grands hommes. Pour nous, qui avons réalisé le rêve caressé pendant des dizaines d'années, qui avons réalisé la démocratie allemande, une troisième figure s'associe à ces deux figures augustes, celle de Ludwig Uhland. C'est lui, l'immortel orateur de l'église Saint-Paul de Francfort, qui fit les vers intrépides sur le bon vieux droit, pour le rétablissement duquel il fallait lutter contre le parjure et l'arbitraire. Nous prenons pour notre compte la parole d'Uhland.

Après ce rappel des traditions du Parlement de Francfort, en 1848, des acclamations accueillirent un *vivat* en l'honneur du peuple allemand et la musique des chasseurs joua le *Deutschland über alles*, dont la foule se mit à chanter les paroles. Geste significatif qui en dit long sur le véritable état d'esprit de l'Allemagne !

En ce moment, le gouvernement paraît être maître de la situation. Noske a fait arrêter à Berlin les chefs du communisme, mais les courants révolutionnaires ne sont pas partout étouffés et l'agitation s'organise contre un pouvoir qui ne s'appuie que sur la force. C'est grâce à l'armée que M. Ebert et son ministère se maintiennent. Or, cette armée est travaillée par les menées monarchistes, et les conservateurs n'attendent l'ordre que du rétablissement de la dynastie. M. Théodore Wolff a fait allusion à cet état de choses dans son article hebdomadaire du *Berliner Tageblatt*, le 25 août :

Le lendemain du serment de Weimar la *Gazette de la Croix* a écrit de singulières choses sur la Constitution. Elle déclare que ce sont « les trois partis internationalistes » qui ont fait cette Constitution et oublie qu'elle avait conclu un accord intime et fructueux avec l'un de ces partis, le Centre, en vue des élections à l'Assemblée nationale. Elle prétend que « l'armée populaire a été ravalée au rang d'une troupe de police républicaine » et fait semblant d'oublier que ce qu'elle appelle « l'armée populaire » a été supprimé par l'Entente dans le traité de paix. Les corps de volontaires, dont on forme la *Reichswehr*, sont-ils toujours aussi républicains qu'ils devraient l'être ? C'est là une question à laquelle on ne répond pas toujours par l'affirmative.

S'il veut maintenir l'ordre et écarter de l'armée les éléments turbulents qui ont fait la Révolution, le gouvernement devra nécessairement confier le soin de le protéger aux forces contre-révolutionnaires. C'est ce que le *Vorwaerts* appelle par euphémisme « de la dictature du milieu ». Ebert n'a été élu que provisoirement président de l'Empire.

Conformément à la Constitution, il faudra procéder, tôt ou tard, à des élections définitives. Or, l'article 41 prévoit que le président est élu par le peuple tout entier. « On regrettera un jour, écrit encore M. Th. Wolff, d'avoir inscrit dans la Constitution cette élection par le peuple. C'est là du dilettantisme poétique, ce n'est pas de la politique pratique qui tient compte des faits. » Déjà le spectre du césarisme se dresse devant les démocrates allemands, qui se rappellent l'aventure de Napoléon Bonaparte. Si les conservateurs persistent dans leur dessein de présenter le maréchal de Hindenburg comme candidat à la présidence, Ebert aura en lui un concurrent redoutable. Les Allemands n'ont pas encore profité de la leçon des événements, et l'homme de Tannenberg, dont les révélations sur les incidents de 1917 n'ont guère diminué la popularité, apparaît aux yeux de bien des bourgeois comme l'homme de l'heure qui sauvera l'Allemagne de l'anarchie.

Avant de quitter Weimar, les membres du « parti populaire allemand » (ancien parti national-libéral) ont adressé un « appel au peuple allemand », pour lui demander de réagir contre la lutte des classes.

A cette heure terrible de la destinée, y lit-on, nous appelons tous ceux qui veulent surmonter cette misère à poursuivre des buts nouveaux. Peuple allemand ! crois en toi-même ! *La guerre n'est pas encore perdue !* Le peuple qui est encore capable de la gagner, c'est celui qui, au milieu de l'épouvante de la guerre civile, dont tous les peuples sont envahis, sera le premier à se ressaisir, pour affirmer sa volonté de vivre, pour revenir énergiquement au travail.

Après tout ce qu'elle a subi depuis un an, l'Allemagne ne consent pas à se résigner. « La guerre n'est pas encore perdue », lui disent des représentants de sa bourgeoisie conservatrice, et Noske poursuit ses arrestations.

HENRI ALBERT.

§

Italie.

L'ENQUÊTE SUR CAPORETTO. — Le 17 août dernier, la *Stampa* de Turin se faisait envoyer une nouvelle de Paris, 16, au soir, en tête de laquelle il était dit : « *Pochi giornali commentano sinora i risultati dell'inchiesta di Caporetto...* » On ne saurait affirmer qu'il en ait été de même en Italie. Commentaires et déclamations remplissent les colonnes des journaux, et il n'est point aisé de dégager, de ces proses passionnées et partiales, une leçon objective. Jamais, peut-être, en ce pays de verbalisme outrancier, pareille éclosion de sophismes ne s'épanouit au soleil d'une publicité affranchie des entraves guerrières de la censure. Jamais, peut-être, aussi, ne fut-il donné à un juge désintéressé de mieux étudier sur le vif cette machiavélique

et bien italique facilité de conférer aux thèses les plus scabreuses une apparence juridique, grâce à un art inné et véritablement supérieur pour le déformement systématique des faits et des plus concrètes réalités au profit de fins partisanes adroitement fardées des couleurs du vrai. Aux deux extrêmes de cette sarabande s'agitent les organes de la coalition socialisto-giolittienne : *Avanti* et *Stampa* en tête. Mais, d'une part, le parti socialiste italien est, à l'heure actuelle, si profondément enlisé dans la fange maximaliste que de tels éclats ne constituent pour lui qu'un moyen pour bolchéviser les foules, tandis que, de l'autre, les cris de la feuille de Turin représentent la revanche longtemps remâchée de violences qu'elle dut subir, mais ne pardonna jamais, quand, son patron mandé aux gémonies, elle s'avisa, pour sauver la mise, d'adopter provisoirement l'autre face de Janus. *In medio stat virtus*, et, fort heureusement, il ne manque pas, en Italie, de journaux où l'on sait poser et discuter le problème avec modération et sang-froid, sans rien des déformations sectaires de l'un et l'autre des partis ci-dessus mentionnés.

Et d'abord, quelle criminelle sottise que de vouloir limiter à Caporetto l'histoire de ce que nos voisins appellent toujours, un peu ingénument, *la nostra guerra !* Ce petit groupement de demeures qui donna son nom au plus grave et, sans doute, au plus immérité des désastres italiques, suffirait-il donc à obscurcir l'issue glorieuse de la lutte voulue et soutenue par tout un peuple? Il apparaît, au contraire, que Caporetto marque non pas un terme, mais un arrêt, ou, pour mieux dire, un nouveau point de départ, et, en quelque façon, un recommencement. Jusqu'alors, l'Italie, trop confiante en l'inexpugnabilité de ses propres lignes de défense, grisée aussi par ses succès du début, n'avait pas conçu pleinement les conditions de cette guerre. Sa défaite fut pour elle, par le caractère irréparable de son recul, une école de discipline, d'énergie, un instrument de rééducation morale. Si une nécessaire liquidation du passé — à laquelle, malgré les huis-clos, n'échapperont pas davantage les responsables de France — devait conduire à cette enquête ; si les pages de cette publication officielle ouvrent une douloureuse parenthèse de honte et d'infortune, la conscience du pays n'en sort-elle pas purifiée et faut-il, parce que des ergoteurs défaitistes, avec leur coutumière absence de scrupules et de mesure, se sont rués sur cette proie facile, que le citoyen d'Italie, tout frémissant encore de la passion de ces années de guerre, en vienne, lui aussi, à l'injustice d'inscrire au compte de la fatalité un désastre manifestement dû à des manquements humains et à des erreurs de systèmes ?

Le *Secolo* milanais du 15 août a vu et loyalement dénoncé ce péril. En un article aussi judicieusement pensé que sobrement écrit : *Caporetto, il valore della verità*, il s'attache à démontrer que la

question primordiale de la guerre est en dehors et au-dessus du but douloureux que s'est imposé le pays en recherchant les facteurs généraux et les responsabilités individuelles d'une catastrophe militaire qui, un moment, mit en danger les destinées de la patrie et menaça l'intégralité territoriale de la France au sud-est. L'enquête, dit-il, reste un acte de sincérité et de force, un document de farouche justice, de cette justice qui n'abat point, mais qui élève, qui n'obscurcit pas les consciences, mais qui les éclaire. Et il écrit ces belles affirmations, que la sophistique de la *Stampa*, telle qu'elle s'offre impudemment dans un chef-d'œuvre d'arrogance intitulé : *Abbagliati dalla verità* et imprimé dans le numéro du 19 août, ne saurait en rien amoindrir :

Laisser sans recherches ni sanctions un événement aussi tragique que la déroute de Caporetto, simplement parce que le défaitisme en aurait tiré parti pour l'exploiter indignement, en poursuivant de sa haine des vedettes et chefs de la guerre, eût été une absurdité. En agissant de la sorte, l'Italie eût fourni une preuve de débilité inconcevable; débilité dont l'interventionnisme à son tour serait coupable, s'il s'obstinait, sur la foi d'espérances mises autrefois dans la vaillance de chefs et par amour d'une cohésion purement formelle, à identifier la cause et les fortunes de la guerre avec les mérites et les fautes du général Cadorna. Mais cela n'est point. Une fois de plus, l'Italie s'élève au-dessus de sa propre infortune et recherche courageusement les voies de la justice, isolant dans le mépris les éléments du neutralisme survivant qui mettent les douleurs de la patrie au service des rancœurs et des intrigues défaitistes. Une fois de plus, notre patrie apparaît aux yeux du monde — grâce à son intime salubrité morale — comme capable de scruter les plaies les plus profondes, de rechercher les causes lointaines d'un désastre militaire, après l'avoir racheté et vengé sur les champs de bataille. Des hommes, des méthodes, des coutumes, des traditions, des habitudes mentales sont amenés à témoigner, à la lumière d'une sévère enquête, de leurs manquements, de leurs imprévoyances, de leurs incompréhensions. Des idoles, déjà abattues par la tempête, reviennent sur la scène politique, talonnées par l'esprit d'un réquisitoire inspiré par les faits et les témoignages, par les précédents et les proportions de l'infortune nationale à laquelle leurs noms sont indissolublement liés. De rudes sillons sont ouverts. Des détails extrêmement graves sont mis à jour. Le procès de la phase de notre guerre qui précéda Caporetto est ouvert. Qu'importe? L'interventionnisme a le devoir de veiller, afin que l'histoire de la guerre ne soit pas falsifiée. Il a le devoir de défendre contre l'assaut neutraliste les valeurs spirituelles de la guerre libératrice et l'intégrité de la victoire. Mais il sait, aussi, se réjouir qu'à l'occasion du désastre de Caporetto soient offerts au pays tous les éléments de la vérité.

Quelle est, se demandera-t-on, l'attitude du principal inculpé, de celui même que des organes, tels que le *Secolo*, livrent à ses destinées, de l'ex-généralisssime comte Luigi Cadorna ? Si difficile qu'apparaisse une réponse précise à cette épineuse question, elle n'est pas, cepen-

dant, impossible. Et c'est précisément à un collaborateur de ce même *Secolo* que nous en sommes redevable. Le comte Cadorna, né, comme on sait, à Pallanza, — petite cité industrielle de Piémont, sur un promontoire à l'ouest du Lac Majeur, derrière un hémicycle de montagnes et en face des îles Borromées, — résidait habituellement, aux lointaines années d'avant-guerre, alors qu'il commandait la brigade Pistoia, à Aquila, capitale de la Province d'Abruzze ultérieure 2ème, dans l'Italie Centrale. Aujourd'hui, il se cache dans la vallée du Pellice, à 8 kilomètres de Torre, tout près de la frontière française, dans la villa Michelin, à Villar. Pour le trouver là, dans ce modeste hameau et cette demeure basse, écrasée, de rustique apparence, il fallait ou toute la malchance d'une carrière si brillamment inaugurée, ou tout le flair d'un journaliste, ou, plus vraisemblablement, l'un et l'autre. Vêtu du costume civil, avec, aux pieds, ces grosses chaussures bruyantes qu'il avait coutume de porter au Grand Quartier Général, le condottiere presque septuagénaire a considérablement vieilli. Ses épaules s'infléchissent légèrement aux extrémités ; une ride tenace coupe son front impérieux ; sa voix est âpre, inégale. Déjà, précédemment, un reporter lui joua le mauvais tour de l'interviewer (1). Il conserve de cet incident un mauvais souvenir. Son visage pâle, à l'épiderme diaphane que parcourt un dense réseau de petites veines serpentantes et serrées, en devient tout enflammé. Et seuls les yeux au coloris étrange — on les dirait jaunis par le temps — conservent leur impassibilité. Cependant l'heure est si tragique qu'il se laisse aller à parler. Et ses déclarations, parues dans le *Secolo* du 19 août, nous le montrent sans émoi, bien que les attaques de la *Stampa* — qu'il attribue à « *una divisa ed un nome assai noti* » et qu'il qualifie de « *piccole vendette postume* » — l'irritent fort, quoi qu'il en prétende.

« *Certainement, elles ne m'empêchent pas de dormir; elles ne réussissent pas même à me fâcher.* » Ce que disant, il rit, de ce rire coupant, presque flagellant, qui lui fait tronquer, d'un trait, la manifestation de sa pensée. Et seules les lèvres minces restent ouvertes un instant sur la clôture des dents robustes, puis se referment lentement, avec cette si caractéristique moue d'altier dédain, un peu atténué cependant et ayant perdu son ancienne rigueur, pour laisser place à quelque douloureuse amertume. Et Cadorna se divertit à observer « *que la Commission elle-même m'a fait l'honneur* — ici il allonge les bras en s'inclinant — *de juger sereine mon attitude durant les heures les plus tragiques de Caporetto.* « *Sangue freddo* » : *tels sont ses propres termes.*

(1) Le général Porro, ex-sous-chef d'Etat-major, rappelait les ennuis de cette interview, — tout en se laissant interviewer lui-même par un journal milanais. Voir la *Stampa* du 17 août, p. 2.

Et il vous semble possible que justement maintenant je perde la tête ? » Mais la Chambre décidera-t-elle de réunir le Sénat en Haute Cour de justice pour juger ceux que l'enquête a proclamés coupables ? Le général n'en sait rien, n'étant pas assez versé en ces matières juridiques pour se livrer à des pronostics là-dessus. En revanche, il confirme l'intention qui lui avait été prêtée d'écrire ses *Mémoires*. Dieux immortels, quels déluges de littérature auto-apologétique nous menacent, malgré le livre cher ! Cadorna, dans ses *Mémoires*, nous dira-t-il les arcanes de cette Trinité que composaient, à sa droite le R. P. Semeria, à sa gauche l'honorable Bissolati et lui-même, au centre, en 1917 ? Nous dira-t-il l'étrange nature de la correspondance entre Udine et Paris, laquelle, en cette même année 1917, évitait si gravement le détour par Rome ? Ah ! que de choses mystérieuses pourrait nous révéler Cadorna en ses *Mémoires*, qu'il laissera, nous le craignons fort, à d'autres le soin d'éclaircir.....

Mais la personnalité de Cadorna, pour si intéressante qu'elle soit — se rappelle-t-on combien nos propres journaux l'exaltèrent, le représentant à peu près comme le plus grand général de la grande guerre ! — n'est pas l'âme de l'enquête sur Caporetto. Ce qui constitue pour nous sa valeur essentielle ce sont ses conséquences dans la vie sociale et politique italienne. Mussolini prétend, dans le *Popolo d'Italia* du 19 août, que ce n'est là qu'un autre épisode de la guerre civile qui, depuis août 1914, a miné l'existence de la nation : lutte non plus de partis, mais de mentalités adverses, de forces antithétiques au-dessus et au-delà des catégories économico-politiques où l'on pourrait les cataloguer. Le vieux dualisme classique entre bourgeoisie et prolétariat, écrit-il, où les théoriciens du nationalisme historique voudraient étourdiment enfermer toute l'histoire de l'humanité, s'écroule ici pour céder la place à une autre antithèse, non plus seulement d'intérêts, mais surtout d'idéals. Interventionnisme et neutralisme marqueraient donc les deux flux opposés de ce double et hostile courant qui se partage l'Italie et la divise. Bien que désormais périmés quant à leur signification première, ces vocables ne sont anachroniques qu'en apparence, parce que les groupements qui se formèrent, d'août 1914 à mai 1915, autour d'eux continuent d'exister et d'imposer leurs directives au pays.

Mises en déroute en mai 1915, dispersées en octobre 1917 quand la voix solennelle de tout un peuple s'éleva pour accuser les responsables moraux du désastre, battues par la triomphale victoire d'octobre 1918 et par la révolte populaire du 15 avril et des 20-21 juillet 1919, les tristes neutralistes marchent aujourd'hui à la revanche. Vainement ! Car ces forces contraires existent toujours, sont toujours combatives et savent que la lutte ne pourra se conclure que par l'écrasement de l'ennemi in-

térieur. Ce n'est point là lieu commun, malgré l'usage, voire l'abus qui en est fait...

« *La lotta non potrà concludersi che collo schiacciamento del nemico interno* » : voilà où nous en sommes, tous, peu ou prou, en cette belle Europe, après quatre ans de « guerre à la guerre ». Et fallait-il que tant de sang coulât pour aboutir à cette conclusion ?

MONTE CITORIO.

VARIÉTÉS

Sur la non-publication du « Journal des Goncourt ». — Après bien des hésitations, bien des consultations, prises tant auprès de son avocat, Me Léon Devin, qu'auprès des « Conseils » du ministère de l'Instruction publique, l'Académie des Dix va vraisemblablement ajourner *sine die* la publication intégrale du *Journal des Goncourt*.

Une lettre ministérielle sera prochainement adressée à la Bibliothèque Nationale, afin d'interdire officiellement la communication — partant la publication — de l'ouvrage réputé, à tort ou à raison, diffamatoire. L'affaire Goncourt sera de nouveau en sommeil pour une période de vingt années, peut-être davantage ; et les membres actuels de l'Académie seront enfin débarrassés de l'irritante question que leur pose, à chaque anniversaire d'Edmond de Goncourt, d'indiscrets publicistes.

A défaut d'autres renseignements sur ce que contiennent ces mémoires secrets de la vie littéraire pour la fin du XIXe siècle, il faudra donc nous contenter de relire ce qu'Edmond de Goncourt a cru pouvoir, sans danger, en extraire de son vivant. (Il ajoutait : « et du vivant de ceux que j'ai étudiés et peints *ad vivum*. ».)

Nous savons qu'ayant ainsi fait un partage entre la vérité *agréable*, qu'il livrait à la publicité, et la vérité *désagréable*, dont il réservait l'édition à ses héritiers, l'auteur n'en demeura pas moins toujours très hésitant sur ses droits à l'indiscrétion. Certes il disait bien dans une interview à Jules Huret : « Depuis que le monde existe, les Mémoires un peu intéressants n'ont été faits que par des indiscrets » ; sans doute il protestait que ces indiscrétions n'étaient pas des divulgations de la vie privée, mais tout bonnement des divulgations de la pensée, des idées de ses contemporains ; tout cela ne l'empêchait point de répéter par précaution oratoire, dans la préface du premier volume, que ce Journal ne devait paraître que vingt ans après sa mort et qu'en donnant des fragments au *Figaro* il n'avait fait que céder à l'amicale sollicitation de Daudet.

Déjà, à la mort de son frère, n'avait-il pas pris la résolution de *cacheter* le journal à la date du 20 janvier 1870, aux dernières

lignes tracées par la main de Jules ? « Mais alors, observe-t-il, j'étais mordu du désir amer de me raconter à moi-même les derniers mois et la mort du pauvre cher, et presque aussitôt les tragiques événements du siège et de la Commune m'entraînaient à continuer. »

De nouveau il veut s'arrêter après la publication du tome VI (1878-1884) : « Ce volume du Journal des Goncourt est le dernier que je publierai de mon vivant », dit il encore.

Même note, datée du 15 mars 1896, en tête du tome IX : « Le neuvième volume du Journal des Goncourt est le dernier que je publierai de mon vivant », affirme, une fois de plus, l'écrivain que la mort devait, cette année-là, délivrer des incertitudes qui n'auraient pas manqué de le tenailler pour la publication des volumes suivants.

Ce souci est maintenant celui de son Académie, laquelle excelle d'ailleurs en l'art d'éloigner le péril.

« Publierai-je, monsieur le Ministre ? questionne-t-elle en se tournant vers celui à qui elle vient de demander officieusement d'interdire la communication. Et, sur une réponse négative :

— « Vous voyez bien que nous ne pouvons publier », conclut-elle en se retournant vers le public.

Et, à la réflexion, comment ne pas approuver cette attitude prudente ? Lorsqu'on se rappelle que la vérité, même agréable, avait, du vivant de M. de Goncourt, désobligé tant de « braves gens », on imagine ce que pourrait produire la publicité d'une vérité désagréable.

Cette seule considération a suffi pour que les héritiers littéraires ne veuillent même pas prendre connaissance du texte qu'ils ont pourtant reçu mission de livrer à Fasquelle. L'adjectif : « désagréable » autorisant la présomption que des personnalités pourraient être mises en cause, afin d'éviter, pour elle aussi bien que pour la mémoire de son fondateur, les inconvénients qui en résulteraient, l'Académie demande à la postérité (en l'espèce au ministre) l'application du sursis. Ayant obtenu cette faveur, elle pousse la précaution jusqu'à refuser de se laisser conduire par un conservateur de la Bibliothèque Nationale devant l'ouvrage dont elle a la propriété littéraire. Elle ne veut pas le voir. Elle tient à n'en rien connaître. Ainsi les indiscrétions, qui seront commises un jour ou l'autre, ne seront sûrement pas son fait. — « Vérité désagréable », c'est son « tarte à la crême ». Elle devine trop que les ennuis supportés par M. de Goncourt vers la fin de sa vie, à cause de certaines insinuations touchant la mémoire respectée de George Sand, ne manqueraient pas de se répéter. Elle sait aussi (bien qu'elle n'ait pas ouvert le manuscrit) que tel passage du Journal publié, et dans lequel une dame (une parente de Goncourt) est représentée en posture amou-

reuse, s'aggrave dans le texte à paraître du nom de cette personne, etc., etc.

En résumé, le délai de vingt ans ne paraît pas suffisant à la sagesse de l'Académie qui préfère laisser à d'autres la responsabilité — avec le profit — de cette publication. Ne sachant pas exactement où sont les susceptibilités, elle estime qu'il ne faut pas les provoquer.

Le respect dû au maître d'Auteuil se complique chez ses disciples d'une méfiance bien légitime et que chacun comprendra, chacun, vous, moi, les académiciens d'Auteuil eux-mêmes, figurant peut-être sans excès d'honneur dans ce redoutable document.

Mais est-il possible au moins de savoir comment se présente ce manuscrit ? Peut-on, par exemple, en donner la description sans risquer de tomber sous le coup des articles 29, 30, 31, 32, 33, 34 et 35 de la loi du 29 juillet 1881 ?

Nous le croyons d'autant plus volontiers que ce travail a été fait par le savant M. Henri Omont, membre de l'Institut, inspecteur général des Bibliothèques, conservateur du département des manuscrits à la Bibliothèque Nationale, dans le tome IV de son catalogue général des manuscrits français. (Edition Ernest Leroux, 28, rue Bonaparte, 1918.)

Nous lisons aux pages 485 et 486 du catalogue de M. Henry Omont les indications suivantes :

Journal et Correspondance des frères Edmond et Jules Huot de Goncourt.

22439-22449

Journal de la Vie littéraire, par Edmond et Jules de Goncourt. (11 volumes.)

I (22439). Décembre 1851-août 1855. — 98 feuillets.

II (22440). Mars 1855-juillet 1858. — 101 feuillets (1).

III (22441). Juillet 1858-novembre 1860. — 101 feuillets.

IV (22442). Novembre 1860-février 1863. — 161 feuillets.

V (22443). Février 1863-janvier 1871. — 432 feuillets.

VI (22444). Janvier 1871-juin 1874. — 117 feuillets.

VII (24445). Juillet 1874-décembre 1879. — 132 feuillets.

VIII (22446). Années 1880-1889. — 476 feuillets.

IX (22447). Années 1890-1893. — 364 feuillets.

X (22448). Années 1894-1896. — 300 feuillets.

XI (22449). Double. — Copie ayant servi à l'impression, avec table alphabétique des noms, imprimée. 241 feuillets.

Qu'ajouter à ce précieux inventaire, sinon des renseignements d'ordre général ?

Le manuscrit a été pris en charge par la Bibliothèque en 1901. C'est le notaire, Me Duplan, 11, rue des Pyramides, qui l'a apporté

(1) Nous croyons savoir que la partie inédite commence dans ce volume.

après avoir levé les scellés. Le *Journal* et la *Correspondance* se trouvaient dans des boîtes-cartonniers où ils avaient déjà reçu un premier classement par Goncourt.

Suivant leur méthode habituelle, les Conservateurs n'inscrivirent le manuscrit sur les fiches d'entrée qu'après avoir compté les feuillets qui leur étaient remis et s'être assurés sommairement que le texte correspondait bien à celui qui leur était annoncé.

Si le *Journal* et la *Correspondance* ont été cachetés, c'est seulement chez le notaire qui a procédé à la levée des scellés dans les formes légales, avant de venir faire le dépôt à la Bibliothèque.

Notons, pour ne rien omettre de ce qui peut être dit, que les onze volumes du *Journal* et les trente volumes de la *Correspondance* des Goncourt (cotes 22450 à 22479) sont placés entre l'*Histoire* et *les Particularités de la ville et du diocèse de Clermont* et les *Œuvres dramatiques et la correspondance de Scribe*. Enfin voici l'aspect extérieur des volumes : huit sont de gros carnets in-octavo, dos en parchemin et se trouvent dans l'état où Goncourt les a laissés ; et trois, de format in-quarto, ont été reliés en demi-chagrin vert foncé (reliure de la Bibliothèque), de même que les trente volumes de la correspondance dont l'énumération alphabétique commence aux mots : ABOT-BARDOUX et finit aux mots XAU-ZUNICA.

Le tout rentre maintenant dans la catégorie des nombreux manuscrits qui doivent attendre avant d'être mis au jour et dont la garde est confiée à la vigilance autant qu'à la discrétion de MM. les Conservateurs.

De même que M. de Goncourt, sinon pour les mêmes causes, MM. de Talleyrand, Honoré de Viel-Castel, le chancelier Pasquier, le maréchal de Castellane, Philarète Chasles, Maxime du Camp, Victor Cousin, Mmes de Rémusat et de Boigne sont classés dans cette « Réserve » et constituent non l'Enfer, mais en quelque sorte le Purgatoire de la Bibliothèque Nationale.

LÉON DEFFOUX.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

J.-L. Courcelle-Seneuil : *Alsina ;* Edit. du livre mensuel. 5 »

Histoire

P. de Pardiellan : *Nos ancêtres sur le Rhin ;* Flammarion. 5 »

Littérature

Marcel Boulenger : *Apologie du duel ;* Messein. » »

Fernand Divoire : *Le Grenier de Montjoie ;* Carnet critique. » »

Carlos Larronde : *Essai sur le Lyrisme ;* L'Affranchi. 0 90

Carlos Larronde : *L'initiation à la joie ;* L'Affranchi. 0 60

Georges Pierredon : *Notes sur Villiers de l'Isle-Adam ;* Messein. » »

Léon Ruth : *Sur du théâtre d'hier ;* Imp. Bénard, Liége. » »

Musique

Col. G. Jouvin et Capit. Gillet : *Marches et chansons des soldats de France ;* recueillies par F. Vidal, chef de musique. Dessins du s.-lieut. Peulevey; Plon. 12 »

Ouvrages sur la guerre actuelle

James-Mark Baldwin: *Paroles de guerre d'un Américain, 1914-1918 ;* Alcan. 5 50

M. D. Skopiansky : *Les atrocités serbes d'après les témoignages américains, anglais, français, italiens, russes, serbes, suisses, etc. etc ;* Libr. centr. des Nationalités, Lausanne. 5 »

Maurice Thiéry : *Le nord de la France sous le joug allemand ;* Boccard. 3 50

Philosophie

Georges Mossé : *L'âme des pierres ;* Imp. Guiglion, Cannes.

Léon Robin : *Etudes sur la signification et la place de la physique dans la philosophie de Platon ;* Alcan. 4 40

Poésie

Marcel Angenot : *Les litanies des petits belges ;* La Belle Edition, Bruxelles.

Louis Boumal : *Le jardin sans soleil ;* Les Cahiers, Liége. 3 »

Raphaël Damedor : *Les mélancolies, 1866-1889 ;* Messein. 3 50

Jacques Feschotte : *La vie fervente ;* Stock. 3 50

Paul Forgeoux : *Au bout du monde ;* les Argonautes, Niort. 1 50

Rose Léna : *La légende mystique des villes mutilées, 1914-1918 ;* Messein. 3 50

Emile Marnet : *Finalités poétiques ;* Messein. 2 50

Henri Pairault : *Voix d'exil ;* Messein. 3 50

Charles Patris : *Fleurons gothiques ;* Figuière. 3 50

Ch. Perceval : *Poésie ;* Messein. 2 50

Henriette Sauret : *L'amour à la géhenne ;* Soc. mutuelle d'édition. 4 »

Politique

Louis Barthou : *Le traité de paix ;* Fasquelle. 4 90

Arved Berg : *La Latvia et la Russie ;* Payot. 2 50

Léo Claretie : *Nos frères roumains ,* Berger-Levrault. 0 90

Prof. Thomas Jonnesco : *La question roumaine.* Lettre-préface de M. Louis Barthou ; Payot. 5 »

F. Maurette : *Atlas de la paix, 1914-1919,* avec texte explicatif ; Hachette. 2 50

Général du Moriez : *France et Pologne. La paix française dans l'Europe orientale.* Avec 3 pl. et 1 carte ; Payot. 12 »

René Puaux : *L'Egéide ;* Payot. 2 50

Publications d'art

Georges Bouche : *Peinture ;* Figuière. 1 25

Questions militaires

Comm. A. Grasset : *Le maréchal Foch.* Avec un portrait et 6 cartes ; Berger-Levrault. 2 »

Roman

Berthem-Bontoux : *Ames de France ;* Messein. 3 50

Cami : *Le fils des trois mousquetaires.* Illust. de l'auteur ; Edition franç. illust. 2 50

Pierre Coutras : *Les Impressions d'un nouveau-né ;* Edit. Revue des Indépendants. 2 »

Dix Montmartrois : *Histoires montmartroises.* Avec 41 grav. et 10 portraits charge ; Edition française illust. 4 50

Armand Flourens : *Tartarin s'en va-t-en guerre ;* Les Argonautes. Niort. 2 »

André Geiger : *L'amant soldat ;* Renaissance du livre. 4 50

Raymond Hesse : *Bouzigny, ville de paix et de guerre, 1900-1918 ;* Payot. 4 50

C.-F. Ramuz : *Les signes parmi nous ;* Cahiers vaudois, Crès. 5 »

Sociologie

Joseph Barthélemy : *Le gouvernement de la France* ; Payot. 4 50

Cte de Canisy : *La question ouvrière dans le bassin de Briey*. Préface de M. André Lebon. Avec une carte ; Payot. 4 50

Jean Finot : *Prolongeons la vie* ; Figuière. 2 »

Jules Froelich : *Le pangermaniste en Alsace*. Avec 16 dessins de Hansi ; Berger-Levrault. 1 »

S. Herzog : *Le plan de guerre commerciale de l'Allemagne* ; Payot. 4 50

D. Micheff : *L'instruction publique en Suisse et dans les Etats balkaniques*; libr. centr. des Nationalités. Lausanne. 1 50

Remy-Boyer : *Les masques-de-fer* ; Edition et Librairie. 2 50

J. Romanet du Caillaud : *Les disparus de la guerre. Ce que vont devenir leurs femmes, leurs enfants, leurs biens, leurs créanciers, etc.* Préface de M. Georges Leredu, député ; Kra. 3 »

R. de Trez : *Gustave Ador* ; Payot. 2 50

J. Wilbois et P. Vanuxem : *Essai sur la conduite des affaires et la direction des hommes*. Préface de M. Henri Fayol ; Payot. 4 50.

Théâtre

Rose Léna : *Pour le drapeau*, drame en un acte en vers ; Messein. 1 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Jean Jullien. — Doit-on l'écrire ? — La famille d'André Chénier. — André Chénier et Lamartine. — Colberg ou Kolberg ? — Une lettre de Mme Aurel. — Le mystère des statistiques. — Le conflit des croyances. — La collection Lamberty. — Mme de Sévigné et la Navigation aérienne. — Le lieu et les caractères dans la « Novel ». — Encore l'Apocalypse. — Contribution à l'esthétique de la langue française. — La statue de Polichinelle. — Traitements d'artistes. — Bouvard et la flanelle. — Les « colombins ».

Mort de Jean Jullien. — Le 3 septembre, Jean Jullien est mort à Ville-d'Avray, dans la petite propriété qu'il y possédait. Son nom a sa place marquée dans l'histoire des Lettres comme celui de l'un des plus probes et des plus actifs parmi ceux des auteurs dramatiques qui firent la fortune littéraire du Théâtre Libre. Grand admirateur de Becque, Jean Jullien fut l'écrivain, qui, vers 1889, parut comme devant être le chef de file des jeunes écrivains dramatiques dont l'ambition était de conquérir le théâtre au naturalisme.

Le programme du cinquième spectacle du Théâtre Libre — celui du 22 septembre 1887 — se compose de : *Le Baiser*, de Théodore Banville ; *Tout pour l'Honneur*, un acte, tiré par Henry Céard du *Capitaine Burle* d'Emile Zola, et de : *La Sérénade*, trois actes de Jean Jullien.

La critique accueillit par des « haros » cette dernière pièce qui bouleversait toutes les conventions reçues tant en fait de psychologie que de procédés dramatiques. Rendant compte de la représentation, Sarcey demandait s'il fallait rire ou pleurer, et quand ? Le bruit fut grand autour de l'ouvrage. Sur ce même Théâtre Libre Jean Jullien affirma, la saison suivante, sa réelle valeur dramatique en y faisant jouer *Le Maître*. Cette fois ce ne sont plus des bourgeois qu'il met en scène, comme dans *La Sérénade*, mais des paysans de Beauce, et ce avec la même observation amère et juste. Porel reconnaît la réelle valeur de cet écrivain et monte à l'Odéon, qu'il dirige, *La Mer*, pièce en trois actes, où Jean Jullien atteint à la maîtrise parfaite de ses moyens. Peut-être un jour dira-t-on de *La Mer* qu'elle est le chef-d'œuvre du Théâtre naturaliste à cause de la grandeur où elle atteint

autant par sa simplicité que par le sens poétique de la nature qui y est inclus.

En 1888, Jean Jullien fonde une revue hebdomadaire : *Art et Critique*. Elle a pour objet de défendre la nouvelle formule dramatique. Le chercheur y trouvera un projet de Théâtre populaire qui ne laisse pas d'être curieux.

Plus tard Jullien réunit *La Sérénade*, *Le Maître*, *La Mer*, auxquels il joint un acte : *L'Echéance*, fait précéder le tout d'une partie doctrinale où il indique les moyens et les principes de la nouvelle formule dramatique et publie l'ensemble sous le titre de *Théâtre Vivant*. Un second volume suivra à quelques années de distance, qui contient les articles écrits, au *Paris* dont Ch. Canivet lui avait confié le feuilleton dramatique.

De Jean Jullien, le Gymnase joua *La Poigne*, et Gémier, qui en tenait le rôle principal, débuta au Théâtre de la Renaissance, dont il affermait la direction, avec *l'Ecolière*.

En dépit du réel succès de ces œuvres, la réputation de Jean Jullien n'atteint point le grand public. Peut-être est-ce parce qu'il dédaigne l'intrigue et les compromissions. Lugne Poë, désireux de réparer cette injustice, entreprend une série de représentations de *l'Oasis*, ouvrage dramatique aux nobles et grandes aspirations, où Jean Jullien s'est efforcé d'incarner sa philosophie de la vie. Le résultat fut que l'on voulut bien oublier que l'auteur, au temps où il était critique au *Paris*, avait refusé d'être décoré. Il fut fait chevalier de la Légion d'honneur.

Depuis on a vu de lui sur la scène : *Les Plumes du Geai*, comédie satirique et fantaisiste d'une saine gaieté, et *Les Etoiles*, étude du monde militaire. Le Grand Guignol joua d'innombrables fois un petit acte : *La Mineure*, qui est un modèle du genre dit « Théâtre rosse ».

Il existe aussi deux livres de nouvelles de Jean Jullien : *Trouble-cœur*, recueil de jeunesse où se trouve traité le sujet de *La Mer* et *Les Petites Comédies*, recueil de contes publiés dans divers journaux.

C'est à Jean Jullien que l'on doit la formule topique : « Une tranche de vie mise à la scène avec art. » Les deux derniers mots sont généralement omis par ceux qui critiquent sa doctrine littéraire du Théâtre vivant. Et c'est une cruelle injustice envers un écrivain qui fut tout particulièrement dévoué à l'art, qui vécut avec intransigeance pour son idéal dramatique, qui fut un grand honnête homme, dans toute l'acception que ce mot « honnête » avait au temps des classiques, et dont *La Sérénade*, *Le Maître* et *La Mer* forment, avec le Théâtre de Becque, ce que le réalisme dramatique offre de plus parfait comme réalisation. — LOUIS RICHARD MOUNET.

§

Doit-on l'écrire?

Au directeur du « Mercure de France ».

Paris, le 2 septembre 1919.

Mon cher ami,

Je ne crois pas servir une simple et banale formule de politesse en remerciant le *Mercure de France* d'avoir publié *Nach Paris!* La publication de ce récit vous a valu, en effet, un certain nombre de protestations, que vous m'avez communiquées. A part une ou deux lettres, négligeables, de lecteurs mécontents que l'on ose rappeler les crimes allemands, ces pro-

testations ont toutes trait à la scène du viol d'une jeune fille par une bande de soudards germaniques. Cette scène a stupéfait et indigné vos correspondants. Il en est ainsi chaque fois que, dans ce pays, dont la littérature va de Rabelais à Mirbeau et au grand Zola, on touche à la question sexuelle, autrement que pour en faire un objet de gaudriole et de basse grivoiserie. On vous traite aussitôt de pornographe. C'est ce qui n'a pas manqué. « Ecœurant ! scandaleux ! lecture pour maison Tellier ! » s'écrie un de vos correspondants dégoûté, qui se demande comment le *Mercure de France* peut publier une littérature aussi « inouïe », et auquel il y aurait seulement à répondre que le *Mercure de France*, s'il avait existé à l'époque, eût sans doute été très honoré de pouvoir publier *la Maison Tellier*, de Guy de Maupassant. Une jeune fille de 21 ans, qui n'ose pas signer, « ne voulant pas qu'on sache qu'elle a lu cette horreur », vous exprime sa « répulsion », sa « stupeur » devant « cette chose révoltante de grossièreté » et se déclare « honteuse », « salie moralement » d'avoir jeté les yeux sur ce « tissu d'obscénité et d'exagération ».

C'est bien sur quoi les Allemands avaient compté. « Allons-y ! ont-ils dit. Livrons-nous à tous les excès ! Terrorisons jusqu'à l'épouvantable ! Plus ce sera odieux, plus ce sera effroyable, moins on pourra le raconter. Ils ont spéculé sur la pudeur, et ils ont réussi. « Les victimes elles-mêmes *n'oseront pas se plaindre !* »

Et c'est exact. J'ai moi-même vu, en Suisse, au passage des réfugiés, de malheureuses femmes violentées par les Allemands, ayant assisté à des spectacles horribles, qui ne voulaient rien dire, *par pudeur*, et auxquelles il était impossible d'arracher une parole. Ce n'est que plusieurs semaines après, une fois reposées, calmées, que certaines victimes de viols consentaient, quelquefois, à donner des précisions.

MM. L. Mirman, préfet de Meurthe-et-Moselle (aujourd'hui commissaire de la République à Metz), G. Simon, maire de Nancy, G. Keller, maire de Lunéville, dans leur brochure *Leurs Crimes* (Berger-Levrault, 1916), publiée sous le patronage des maires de Belfort, Epinal, Châlons-sur-Marne, Bar-le-Duc, Château-Thierry (pour Laon), Beauvais, Amiens, Arras, Dunkerque (pour Lille), Saint-Dié, Baccarat, Pont-à-Mousson, Lunéville, Gerbéviller, Nomény, Reims, Verdun, Sermaize, Senlis, Albert, Clermont-en-Argonne, commencent ainsi leur chapitre sur les viols de femmes et d'enfants :

> Nous pourrions écrire, sur ce sujet douloureux, un long et poignant chapitre. Nous l'avions écrit, mais, au dernier moment, un scrupule nous l'a fait supprimer : nous voulons en effet que cette brochure puisse être et soit mise sous les yeux de tous et de toutes, notamment sous ceux de nos enfants des écoles. Qu'il nous suffise donc de dire ceci : Les attentats contre les femmes et les jeunes filles *ont été d'une fréquence inouïe.*
>
> Sans doute, la plupart de ces crimes resteront toujours inconnus ; il faut un concours de circonstances spéciales pour que l'acte ait été public, mais trop souvent, hélas ! ces circonstances mêmes se sont présentées.

Parmi les quelques faits que croient cependant devoir signaler succinctement les auteurs figure celui-ci : « A Mélen-la-Bouxhe, Marguerite W... est martyrisée par 20 soldats allemands avant d'être fusillée aux côtés de son père et de sa mère. »

Si les viols individuels ou par 2 ou 3 ont été extrêmement nombreux,

les viols collectifs par 10, 15, 20, accompagnés ou suivis de meurtre, compliqués parfois de tortures invraisemblables, n'ont pas été rares. C'est une des caractéristiques de l'invasion allemande, et je me suis bien vu obligé, pour être complet, d'en tenir compte. Je n'en ai pas abusé. J'ai consacré à ce sujet une seule scène, mais il fallait qu'elle y fût. Ma conscience m'eût reproché de la sacrifier aux nerfs de mes lecteurs. J'y ai apporté la modération compatible avec le souci de la vérité; j'ai atténué, estompé, dans la mesure où la vraisemblance n'en souffrait pas. Mais non, cela encore, paraît-il, était de trop. Il fallait faire le silence!

Pauvres victimes de la lubricité et de la sauvagerie germaniques, pouviez-vous penser, pendant que vous agonisiez sous les tortures de vos bourreaux, et que tout votre sang, toute votre âme expirante criait vengeance, pouviez-vous penser qu'un jour viendrait, jour prochain, où vous ne seriez plus qu'un objet de scandale, qu'une chose honteuse dont on détourne les yeux? La « pudeur » de vos sœurs, qui ont eu la chance de ne pas se trouver sur le passage des brutes déchaînées, ne veut pas que l'on parle de vous. Vous n'existez plus, vous n'avez jamais existé. Votre martyre aura été vain. Au nom de la morale, au nom de la bienséance, au nom de la vertueuse hypocrisie sociale, il faut jeter sur vos douloureux corps suppliciés la décence d'un voile discret!

MM. L. Mirman, G. Simon et G. Keller terminent ainsi leur brochure :

Envers tous nos martyrs nous avons un devoir sacré : nous souvenir! Sans doute, là où ils sont tombés, nous graverons leurs noms dans la pierre ou le bronze. Mais plus loin? Quand, après les longues souffrances de cette guerre, l'humanité libérée reprendra son pacifique labeur, on verra les Germains reparaître en toutes les régions, à tous les carrefours — commerciaux ou industriels, financiers ou scientifiques, prolétariens ou mondains, — partout où les hommes de tous les pays, de toutes les races, de toutes les couleurs se rencontrent et se coudoient : que ferons-nous devant eux? Nous répondons ceci : Aussi longtemps que la Nation au nom de laquelle et par laquelle ces atrocités ont été commises n'aura pas, de façon solennelle, repoussé elle-même de son sein les misérables qui l'ont entraînée à une telle déchéance, nous considérerons que ce serait trahir nos saintes victimes que de frayer avec leurs bourreaux et que, jusqu'à ce jour — s'il doit venir — d'une éclatante réparation morale, *l'oubli serait une complicité!*

Aucun des innombrables bandits et criminels de droit commun que l'Allemagne a lâchés sur le monde n'a encore été arrêté, ni poursuivi. Libres et insolents, ils continuent à déverser sur ceux qu'ils ont assaillis, à défaut de leurs bombes et de leurs gaz empoisonnés, le venin de leur haine et de leurs calomnies. Et c'est à cette heure que de malheureux inconscients et de délicates effarouchées parlent déjà d'oublier?...

Je n'en suis pas.

Recevez, mon cher ami, etc...

LOUIS DUMUR.

§

La famille d'André Chénier. — Sur l'initiative de M. Pierre Louys on a fêté, le 28 août dernier, le centième anniversaire de l'apparition des premières poésies d'André Chénier. A cette occasion un buste du poète a été inauguré en Grèce.

Et pourtant ce n'est pas en Grèce, mais à Constantinople qu'André Chénier est né ainsi que sa sœur et ses frères.

La Grèce, il est vrai, a quelque droit à le revendiquer comme l'un des

siens, puisque sa mère, Elisabeth Santi l'Homaka, était une Grecque, bien que née elle-même en Turquie, et une Grecque de grande beauté, a-t-on dit. Elle prétendait descendre de la famille royale de Lusignan, qui régna sur l'île de Chypre, et se montrait fort orgueilleuse de cette origine.

Par son père, André Chénier était originaire de la Saintonge. Sa famille tire en effet son nom d'un petit hameau, situé dans l'arrondissement de Saint-Jean d'Angély, et nommé Chénier ou Chepnier. Elle se transporta en Poitou à une époque indéterminée, et sa filiation n'est pas établie avec certitude.

L'ancêtre le plus lointain serait un Pierre Chénier qui était né vers 1560 et fut porte-enseigne dans l'armée de Henri IV. Il trouva la mort sous les murs de Paris pendant le siège de cette ville. Ce Pierre Chénier, qui portait pour armes « *d'argent à un chêne de sinople fruité de trois glands d'or naissant d'une terrasse de sinople et acosté de trois coupeaux de sable issant de la terrasse* », était protestant. Avec Henri IV, ses descendants se convertirent au catholicisme. Son arrière-petit-fils était un certain Pierre Chénier de la Durandière.

L'ancêtre direct de l'auteur de la *Jeune Captive* est Claude Chénier, qualifié de bourgeois, qui vécut dans la première moitié du XVIIIe siècle. Il résidait à Chalandray (Poitou), où il avait épousé Françoise Pelletier, dont il avait eu un fils nommé Pierre, lequel fut secrétaire et conseiller du Roi.

Le père d'André Chénier était né le 3 juin 1722. Son peu de fortune l'avait obligé à s'expatrier et à chercher fortune à Constantinople.

Il fut par la suite chargé d'affaires et consul général auprès de l'empereur du Maroc. A sa mort, pendant la Révolution, on lui fit des obsèques nationales.

Il avait eu plusieurs enfants, une fille Hélène et quatre fils : Constantin-Xavier qui devint consul de France en Espagne, consul général en Italie, en Grèce et en Prusse ; André-Marie, le poète ; Joseph-Marie-Blaise, appelé Marie-Joseph ; et Louis-Sauveur. Les trois derniers embrassèrent la carrière des armes. Leur père, qui avait fait du commerce à Constantinople, était, de ce fait, déchu de sa noblesse et se heurta à quelques difficultés pour les faire admettre comme cadets-gentilshommes : — « Je descends de parents militaires, écrivait-il à ce sujet, en 1774, à M. de Loynes, alors ministre de la Marine, et ce n'est que par des vicissitudes de fortune que je n'ai pas suivi la même carrière. »

Il parvint à lever cet obstacle et ses fils portèrent l'épée. André servit au régiment d'Angoumois-Infanterie, où il se trouva le compagnon d'armes de la Tour d'Auvergne-Corret, qui devait devenir célèbre sous le nom de « premier grenadier de France » ; Marie-Joseph était au régiment des dragons de Montmorency et Louis-Sauveur au régiment de Bassigny-Infanterie.

A cette époque, leur situation et leurs relations — André était alors très lié avec les frères de Pange et les Trudaine — leur firent une obligation de s'anoblir ; André se fait appeler « Chénier de Saint-André » et Marie-Joseph se nomme « le chevalier de Chénier » et scelle ses lettres d'un blason où on voit un chêne et une tour surmontée d'une étoile.

Leur frère, Louis-Sauveur, resta dans l'armée. Après avoir été attaché pendant la Révolution à la division du général Houchard, il se vit suspen-

dre de ses fonctions par ordre du comité de Salut Public, arrêter, emprisonner et, enfin réintégrer dans l'armée. Il servit avec Bonaparte en Italie fut de nouveau destitué, puis, une fois encore, réintégré. Finalement il était sous-inspecteur aux revues quand il mourut en 1823.

Son fils fut le dernier du nom. Il s'appelait Louis-Joseph-Gabriel de Chénier et avait été avocat au barreau de Paris et chef du bureau de la justice militaire au ministère de la Guerre. Il se trouvait en possession de tous les manuscrits de son oncle et s'en montrait extrêmement jaloux, ne les montrant que de loin et se refusant à en laisser approcher qui que ce fût. — ANDRÉ CHESNIER DUCHESNE.

§

André Chénier et Lamartine. — Si l'on veut se rendre compte de l'influence que les premiers vers publiés de Chénier sur le développement de la poésie française, il faut relire un court passage de Lamartine dans son *Cours familier de la Littérature* (Entretien XXIII, pages 436-437 du tome IV) :

M. de Chateaubriand, écrit Lamartine, fut certainement une des mains puissantes qui m'ouvrirent dès mon enfance le grand horizon de la poésie moderne. Les poètes antipoétiques du dix-huitième siècle, Voltaire, Dorat, Parny, Delille, Fontanes, La Harpe, Bouffiers, versificateurs spirituels de l'école dégénérée de Boileau, furent ensuite mes modèles dépravés, non de poésie, mais de versification. J'écrivis des volumes de détestables élégies amoureuses avant l'âge de l'amour, à l'imitation de ces faux poètes.

Andre Chénier n'avait pas encore été recueilli en volume ; je n'en connaissais que la sublime et divine élégie de la *Jeune Captive*, citée en partie par M. de Chateaubriand.

Bien qu'André Chénier, dans son volume de vers, ne soit qu'un Grec de paganisme et par conséquence un délicieux pastiche, un pseudo-Anacréon d'une fausse antiquité, l'élégie de la *Jeune Captive* avait l'accent vrai, grandiose et pathétique de la poésie de l'âme. L'approche de la mort, qui attendait le poète à la porte de sa prison sur l'échafaud, avait changé le diapason de ce jeune Grec en diapason moderne. L'amour et la mort sont deux grandes muses ; grâce à leur inspiration réunie, la manière trop attique d'André Chénier était devenue du pathétique. Ces vers avaient coulé, non plus de son imagination, mais de son cœur, avec ses larmes. Voilà le secret de cette élégie tragique de la *Jeune Captive*, qui ne ressemble en rien à cette famille d'élégies grecques que nous avons lues plus tard dans ses œuvres.

Je m'écriai tout de suite en la lisant : *Voilà le poète !* Cette révélation donna malgré moi le ton à plusieurs des essais de poésie vague et informe que j'écrivais au hasard dans mes heures d'adolescence.

Et Lamartine nous cite, comme exemple de cette influence de Chénier sur lui, une élégie, *la Fille du Pêcheur*, où l'on peut lire ces vers :

Il regardait son front de honte coloré,
Et l'eau que le bouquet de Tamarisque étanche
Ruisselait de sa lèvre et de sa barbe blanche,
Comme à travers les joncs s'écoule l'eau d'un pré.

Ne voyons-nous pas, maintenant, d'où vient en partie la molle douceur de Lamartine, ce romantique dont Emile Despax disait que beaucoup de ses beautés sont déjà dans Léonard, — Léonard, cet autre, ce petit André Chénier ?

GEORGES PIERREDON.

§

Colbert ou Kolberg ?

Monsieur le Directeur,

Dans son numéro du 16 août dernier, votre *Revue* publie un *Echo* sur les

« origines exactes » du grand ministre de Louis XIV, où il est dit que Colbert est « fils d'un marchand rémois à l'enseigne du *Loup* (*sic*) *vesta* », et où l'on insinue qu'il faudrait peut-être « plutôt chercher à l'Est » — c'est-à-dire à Kolberg, ville de la Baltique — les aïeux du célèbre homme d'Etat. L'auteur de cette note, en voulant compléter Jal — dont l'article sur *Colbert* n'avait pu résoudre l'énigme de son ascendance — ne nous en voudra certainement pas si, correspondant à son vœu final, nous abordons à notre tour le « petit problème étymologique » par lui posé, encore que nullement résolu.

Notre autorité sera irrécusable. C'est celle, en effet, d'un arrière-petit-neveu de Colbert, M. le comte de Colbert-Turgis. Voici donc, à la lettre, le texte des déclarations de ce garant :

Ce qui a pu faire croire et dire que son père était marchand de draps à Reims, c'est qu'Edouard Colbert, écuyer, seigneur de Saint-Pouange, de Villacerf, de Turgis et de Drosnay, secrétaire du Roy en 1612 et mort à Troyes en 1640, cousin issu de germain de Jean Colbert — grand-père du ministre, — profitant de ce que l'article 16 de la coutume de Troyes, ville près de laquelle il habitait, permettait de se livrer au commerce sans déroger, eut pendant quelque temps (avec peut-être quelques-uns de ses parents) de gros intérêts dans la maison du *Long-vêtu*, à Reims, ainsi que dans des maisons semblables, à Lyon et à Milan. Or un des fils de cet Edouard Colbert, Jean-Baptiste Colbert, chevalier, seigneur de Saint-Pouange et Villacerf, marié à Claudine Le Tellier en 1628, était conseiller d'Etat en 1657 et eut lui-même un fils, Edouard Colbert, marquis de Villacerf et des Payens, surintendant des bâtiments et premier maître d'hôtel de la Reine, qui jouait à la Paume avec le Roi, avait une haute situation à la Cour et fit venir son cousin chez les Le Tellier en 1648.

M. le comte de Colbert-Turgis affirme, en outre, que la généalogie, dûment établie de sa famille remonte à « Edouard Colbert, seigneur de Castle-Hill, venu d'Ecosse en France en 1285, père du chevalier Richard Colbert, dit l'Ecossais, enterré dans l'église des Cordeliers, à Reims, en 1300, » et que l'origine écossaise en est prouvée : 1° par un arrêt du Parlement d'Ecosse du 15 juin 1686 ; 2° par des lettres patentes de Jacques II d'Angleterre (Jacques VII d'Ecosse) de mai 1687 ; 3° par une attestation généalogique sous le seing et le sceau de Lord Lyon, roi d'armes d'Ecosse, en date du 24 août 1816.

Dès lors, à quoi bon vouloir nous faire avaler cette *coluber* d'une ascendance germanique ?

Recevez, etc.

HISTORICUS.

§

Une lettre de Mme Aurel.

27 août 1919.

Cher Monsieur,

Jusqu'ici, je me refusais à croire à la furieuse jalousie que soulevait, me disait-on, ce que mes ennemis appellent « mon salon », et que j'appelle mon boulet. Je leur offre, s'ils veulent, mon armée de poètes et on verra si elle est commode à mener !

Mais voilà du nouveau : votre collaborateur Boissard imagine de fausser le chiffre de mes amis : « On était là, dit-il, une douzaine. »

J'attire donc les feuilles de présence, et je trouve pour le jour minimum : jeudi 1er mai, jour déserté par excellence (grève de véhicules) : 69 audi-

teurs — et venus à pied, s'il vous plaît ! — puis 129 pour le jeudi le moins couru de l'année, 210, 189, 230, etc. En voulez-vous encore ? Il y a mieux. Et d'une !

2° Votre fossoyeur prétend que je fête surtout des morts. Merci bien pour Guerber, Divoire, Jean Desthieux et tant d'autres, qu'il enterre. « Des morts ? » Il est temps de faire cesser ce bluff. Je n'ai fêté que la valeur. Il y eut, hélas, trop de morts, mais j'en fêtai de rudement vivants : Gasquet, Giraudoux, Cendrars, hier Canudo et tant d'autres qui ne devraient pas me le laisser répondre, puisqu'ils sont là pour le dire.

J'espère avoir, en plus, découragé quelques poètes pâles, et vous ne me remerciez pas !

3° Ce n'est pas moi « qui ai tenu » — comme me le fait dire M. Boissard — « à élargir le cadre de mes *nécrologies* » (il y tient); c'est *le Comité d'initiative de l'Odéon*, dont fait partie Rachilde, qui me désigna pour parler d'Apollinaire.

4° M. Boissard bafouille en prêtant à Apollinaire une de mes définitions. Mon texte est là. Résumons, pour me débarrasser d'un seul coup des autres calomnies que contient cet article : quand je n'invite pas chez moi M. Boissard (ce à quoi il devra se résigner), il s'en venge en écrivant que personne n'y vient. Et quand il vient à une de mes conférences publiques, il entend par le nez. C'est une opinion.

Quant à le laisser fulminer jusqu'à lui voir salir Apollinaire, qui, ayant profité de mes jeudis, y ayant été fêté, ayant demandé à y parler de René Dalize, c'est-à-dire après avoir tiré de ma maison tout le possible, m'aurait, *selon Boissard*, bafouée ? *Non* et *non*, cela, nul de nous ne peut le laisser dire, ni croire ; faire parler un mort, et pour lui faire faire cette figure !! Pouah ! Que deviendraient les lettres si j'allais riposter en racontant qu'Apollinaire ne me parla jamais de Boissard sans l'appeler : « le Crapaud » et... je me tais.

Confraternellement,

Et veuillez insérer, selon mon droit.

AUREL.

P. S. — M. Boissard, qui se mêle de censurer ma syntaxe, ne craint pas d'écrire « un portrait *sur* quelqu'un » (*Mercure de France*, 16-VIII-19, page 713) ; « il sait quelque chose *sur* quelqu'un » (*ibidem*, page 741), et il nous fait savoir « qu'une question l'occupe » (*ibidem*, p. 714). Qu'un pareil cacographe ose encore faire le pédant, cela dépasse la mesure et notre goût de France.

§

Le mystère des statistiques. — M. Doizy a déposé à la Chambre un long rapport sur l'encouragement à la maternité, et parmi les documents qu'il y donne on trouve une statistique émouvante, celle des abandons d'enfants depuis 1898 jusqu'en 1913.

Deux choses frappent celui qui prend la peine de lire ces listes : contrairement aux dires de nos moralistes, on abandonne moins les enfants aujourd'hui qu'autrefois, et l'année 1898 fut, dans tous les départements français, ou presque, celle où on en abandonna le plus.

Pourquoi en 1898 ? Quel sociologue pourra dire les raisons qui, précisément cette année-là, ont, en France, rendu la vie si difficile qu'un enfant

était une charge trop lourde pour une mère? Ainsi, dans le Maine-et-Loire, 146 enfants furent laissés au soin de l'Assistance publique en 1898. En 1913, il n'y en eut que 13. Dans le département de la Seine, il y en avait 4.886 en 1898, et 3.270 en 1913.

Ce qu'il y a d'ailleurs de plus navrant, c'est que 40 o/o de ces malheureux enfants meurent avant d'avoir un an.

§

Le Conflit des croyances. — On nous écrit :

Monsieur le Directeur,

J'ai lu avec un vif intérêt l'article « le Conflit des croyances et les mœurs littéraires », de votre collaborateur Georges Guy-Grand.

J'ai bien compris que la lutte entre la France *du plus ancien passé* et celle *du plus vaste avenir* n'était pas terminée quand vint la guerre. Je crois qu'elle ne l'est pas davantage maintenant. On continue à chercher les architectes de la nouvelle France, les héritiers des Michelet et des Proudhon.

Puisque ce ne peuvent être Anatole France, trop artiste pour être un guide, trop parfait pour être un *constructeur* ; ni Romain Rolland, pour qui *les problèmes de la politique et de l'économie sont trop précis, qui ne connaît que des aspirations ou des velléités* ; ni Maurice Barrès, ni Charles Maurras, le premier pleurant sur les ruines : *sur la grande pitié des églises qui s'écroulaient*, le second *bon disciple de Machiavel, traitant le spirituel et le mystique en choses purement temporelles* ; puisque ce ne peuvent être, hélas, ni Jaurès, ni Charles Péguy, ni Verhaeren, quels seront les architectes du monde nouveau, de la société moderne ?

Voilà ce que votre collaborateur a omis de nous dire, et ce que bien des jeunes désireraient apprendre.

Il y a deux attitudes logiques, hautement dignes de respect, écrit M. Georges Guy-Grand. *L'une consiste à condamner la démocratie et le socialisme, à les condamner radicalement, sans appel...*

L'autre qui, *sachant que toute mystique ne se réalise que par des institutions nécessairement imparfaites, travaille à les insérer dans les sociétés humaines, au moyen de mécanismes qu'il faut bien appeler, puisqu'il n'y a pas d'autres mots, démocratiques et socialistes...*

Ou la monarchie ou la démocratie, ou la Révolution ou l'Eglise. Il faut choisir. Voilà votre conclusion.

On peut encore, je crois, choisir une troisième attitude. On peut être — et c'est très bien porté actuellement ! — farouchement individualiste. Il n'est pas prouvé que cette attitude soit la plus mauvaise.

Les chefs, les conducteurs, les architectes n'existent pas. Peut-être, lorsqu'ils se seront révélés, seront-ils suivis par ces mêmes individualistes qui gardent en eux leurs inquiétudes, leurs réflexions et, il faut bien le dire, leurs dégoûts.

En tous cas, rester soi-même, acquérir une valeur personnelle, être son propre chef, se conduire tout seul, édifier le temple intérieur, n'est-ce pas noble aussi ? Plus peut-être que la lutte vaine et stérile.

Quant à la politique, elle n'est peut-être pas nécessaire à la vie d'un homme, et je plains ceux — dont je suis — qui ne peuvent s'empêcher d'en faire.

Et parmi les individualistes, les catholiques peuvent songer davantage au repos de leur âme, et les autres à leur bonheur *temporel*.

Qu'en pense votre collaborateur ?

Je vous prie d'agréer, etc.

MAURICE CAILLARD.

§

La collection Lamberty. — Une vive émotion s'est emparée du monde artistique de Bruxelles à la nouvelle de la prochaine mise aux encans, pour de vulgaires raisons basochiennes, de la galerie d'un amateur éclairé, à la fois homme de goût et bienfaiteur des artistes, M. Ivan Lamberty. Sous le

titre « un acte de vandalisme », M. Lucien Solvay, le critique d'art bien connu, écrit à ce propos dans la *Gazette* du 23 août :

C'est un véritable musée, le Musée de Saint-Gilles, — ainsi que le désigne son propriétaire lui-même, qui avait exprimé l'intention, naguère, de faire don à la commune de plusieurs des œuvres qui le composent.

Il y a là, exposées dans une suite de trois salles, au rez-de-chaussée de la maison de M. Lamberty, rue de Mérode, plusieurs centaines de toiles des maîtres les plus renommés de l'école belge et de l'école française. Il y a là aussi une collection de dessins originaux et d'eaux-fortes tout à fait précieuse, — notamment presque toute l'œuvre de Steinlen, d'exquis dessins de Rops, etc. Puis d'admirables bronzes de Victor Rousseau, des livres rares, que sais-je encore ?

Parmi les œuvres exposées au musée Lamberty figurent encore des De Greef, des Stolbeerts, des Courbet, toute une série de Poulbot, des éditions de Jehan Rictus rehaussées de dessins.

Or, nous avons appris avec stupéfaction, continue M. Lucien Solvay, que cette remarquable galerie est à la veille d'être dispersée — aux enchères publiques, — non par la volonté du mécène, mais par le fait d'un méchant procès, intenté sans vergogne, dans le seul but de nuire, par des gens intéressés !

L'émotion que cette menace a causée dans le monde artistique s'est produite par des protestations indignées, exprimées, dans une sorte d'appel à la justice, par tout ce que Bruxelles compte d'artistes, d'écrivains, d'hommes politiques, etc.

Ces protestations seront-elles suffisantes pour arrêter le « cours de la justice » ?

§

Madame de Sévigné et la navigation aérienne. — Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné, fut, elle aussi, préoccupée par le problème des transports aériens. Mais elle ne cherchait pas à le résoudre par quelque ingénieuse mécanique : elle souhaitait tout bonnement l'utilisation du fabuleux animal des romans de chevalerie : l'hippogriffe.

Si vous n'étiez point grosse, et que l'hippogriffe fût encore de ce monde, écrit elle à Mme de Grignan, le 15 juillet 1671, ce serait une chose galante et à ne jamais oublier que d'avoir la hardiesse de monter dessus pour me venir voir quelquefois. Ce ne serait pas une affaire : il parcourrait la terre en deux jours. Vous pourriez même quelquefois venir dîner ici, et retourner souper avec M. de Grignan, ou souper ici, à cause de la promenade où je serais bien aise de vous avoir ; et, le lendemain, vous arriveriez assez tôt pour être à la messe dans votre tribune.

De Paris à Grignan (Drôme) ce serait aujourd'hui l'affaire de quelques heures pour nos modernes hippogriffes.

§

Le lieu et les caractères dans la « Novel » —. Le succès du genre littéraire que nos alliés nomment « novel » a donné lieu récemment à une intéressante controverse entre plusieurs écrivains anglais. Certains Anglais, en effet, regrettent que la « novel » se soit écartée du but que lui avait fixé Zola. « La nouvelle, disent-ils, n'est plus un compte rendu de la vie, éternelle représentation de l'activité d'une époque définie. Le « novelist », le conteur ou le chroniqueur ne se soucie plus de la topographie ou de la géographie, et M. Hardy lui-même n'a jamais décrit que le comté de Dorset. « Le chroniqueur, répondent les partisans de la modern novel », n'est pas un topographe ; d'ailleurs que nous importe le nom du village, le nom de la ville, si les femmes y sont belles et les hommes intelligents ? Ce que nous voulons, c'est que le lieu s'harmonise

avec les exploits et les émotions du héros : le lecteur de Don Quichotte peut faire fi de la carte ! » Et pour soutenir leur argument, ils rappellent la définition de Smollett : « La « novel » est une peinture des caractères de la vie, disposés en groupes variés et en différentes attitudes sur un plan uniforme. »

Conflit de passions et développement du caractère, voilà ce que nous attendons de la « novel » ; le costume, le lieu n'ont qu'une importance relative, ajoutent-ils, et si nous louons le talent d'un Walter Scott et d'un Dickens, c'est surtout parce que nous trouvons dans leurs ouvrages des caractères ; la seule description des lieux ne saurait plaire. D'ailleurs le plus grand des « novellistes », Balzac, disent-ils enfin, se vantait de connaître toutes les régions de la France et si nous pouvons lui faire un reproche, c'est bien d'avoir « surchargé » ses ouvrages de descriptions topographiques, qui toutefois ne réussissent point pourtant à nuire à la beauté des caractères.

§

Encore l'Apocalypse.

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi de vous signaler un fait qui intéressera, sans doute, les lecteurs du *Mercure de France*.

On lit dans l'Apocalypse de saint Jean, versets 1, 2, 3, 7 et 8 du chapitre XI : « Levez-vous et mesurez le temple de Dieu... Pour le parvis..., ne le mesurez point, parce qu'il a été abandonné aux Gentils et ils fouleront aux pieds la ville sainte pendant quarante-deux mois... Je donnerai à mes deux témoins de prophétiser durant mille deux cent soixante jours... Après qu'ils auront achevé de rendre leur témoignage, la bête... les vaincra et les tuera, et leurs corps demeureront étendus dans les places de la grande ville, où leur Seigneur même a été crucifié ».

C'est évidemment Jérusalem qui est désignée dans ces passages.

Jérusalem a été prise par le Kalife Omar en	637
42 mois font 3 ans 1/2. 365,24 × 3,5 = 1278,35 jours, ci	1278
Si l'on additionne ces deux nombres, on obtient	1915

C'est en 1915 que les Alliés ont remis les pieds sur le sol de la Palestine et qu'y a commencé la fin de la domination musulmane. Espérons que la Conférence de la Paix n'infirmera pas cette interprétation de la célèbre prophétie de saint Jean !

Veuillez agréer, etc.

A. CHATIN.

§

Contribution à l'« Esthétique de la langue française ». — Dans ce beau livre Remy de Gourmont révèle la naissance du mot *lirlie*, transformation populaire de l'anglais *early*, qui désigne une pomme de terre rose. Il peut être intéressant de constater qu'en Bourgogne le mot anglais a donné *arlie* (féminin). Sans doute la forme lirlie vient-elle de l'anglais parlé (ea = i ; agglutination de l'article), tandis que la forme bourguignonne a évolué d'après l'anglais écrit (*a* dans *ear* ne se prononçant pas). Ainsi, en des lieux différents où a pénétré le vocable anglais, la langue populaire

se l'est assimilé harmonieusement. L'histoire de ce mot nouveau dans les diverses provinces serait pleine d'intérêt ; car la pomme de terre arlie, répandue un peu partout, a dû être nommée selon le génie de chaque dialecte.

Remy de Gourmont mentionne aussi le mot *carbonate* employé par le peuple au féminin et signifiant le carbonate de soude. On peut en rapprocher le mot *sulfate*, également féminin, qui désigne en Bourgogne le sulfate de cuivre dont on fait grand usage pour le traitement de la vigne.

Ce ne sont là qu'exemples illustrant l' « esthétique de la langue française ».

JEAN-JACQUES THOMASSET.

§

La statue de Polichinelle. — Il s'est constitué à Londres un comité pour l'érection d'une statue de Polichinelle « pour les services rendus à la cause nationale pendant la guerre ». Ne croyez pas que ce soit un trait d'humour de nos alliés, et qu'une ironie quelconque se cache sous cette proposition ; la lettre qui réclame ce monument est signée d'hommes sérieux, comme lord Milner, le président de la Chambre des Communes, le ministre de la Marine, Rudyard Kipling, etc.

Et tous ces signataires veulent uniquement honorer la gaieté britannique, la bonne humeur anglo-saxonne qui permit à la population de la Grande-Bretagne et aux Tommies de « tenir » jusqu'au bout, jusqu'à la défaite de l'Allemagne.

Polichinelle, Pulcinella, est arrivé de Naples en Angleterre il y a quatre siècles. Les enfants anglais d'alors ne purent prononcer correctement son nom, le dénaturèrent et en firent Punch, Mister Punch, et *Punch* c'est le titre d'une des plus célèbres publications humoristiques de Grande-Bretagne. Polichinelle devenu Punch et devenu anglais, insulaire, ses facéties sont bien à lui, ses plaisanteries sont marquées du sceau de son esprit.

C'est lui que Londres veut voir dans le bronze. Et c'est une idée qui méritait l'approbation des meilleures intelligences et des meilleurs cœurs d'outre-Manche.

§

Traitements d'artistes. — Quand les artistes se plaignent de gagner plus difficilement leur vie que les ouvriers, ils sont souvent embarrassés pour indiquer le montant exact de leur salaire. Mais quand ces artistes sont, en même temps, fonctionnaires, on peut se rendre compte des conditions matérielles qui leur sont faites par une République qu'on voudrait plus athénienne.

Jusqu'à ce jour un artiste peintre ou sculpteur de la manufacture de Sèvres gagnait de 1.400 à 5.000 francs par an ; un sculpteur chargé de la direction des travaux de biscuit 3.500 francs ; le bibliothécaire de l'Opéra 2.200 francs ; un artiste tapissier des Gobelins de 1.200 à 3.600 francs ; un professeur de dessin de 1.200 à 2.400 francs ; un professeur chef d'atelier de gravure à l'eau-forte à l'Ecole des Beaux-Arts 2.000 francs ; un correcteur des galeries à la même Ecole 1.000 francs ; un professeur des Arts décoratifs de 1.200 à 1.600 francs.

Un projet de loi va modifier ces traitements ; certains seront doublés, d'autres presque triplés, car on s'est aperçu que la vie était chère pour tous. Mais encore le sort du malheureux chartiste, qui, sorti bibliothécaire à vingt-sept ans, gagnera 4.500 francs annuellement, sera-t-il enviable ?

§

Bouvard et la flanelle. — Bouvard avait raison lorsqu'il disait à Pécuchet :

« A votre place, j'ôterais ma flanelle. »

Le docteur Guelpa explique aujourd'hui dans la *Gazette des hôpitaux* que la flanelle de laine, excitant les glandes sudoripares et exagérant la sueur, mouille le vêtement et transforme son état de mauvais conducteur de la chaleur en celui de trop bon conducteur.

Le praticien énumère ainsi toute une série d'inconvénients imputables à la flanelle qui se feutre, se rétrécit, se refroidit, gêne les mouvements respiratoires, etc., etc. La flanelle est, par lui, condamnée sans appel.

Il était donc juste que Pécuchet, ayant suivi le conseil de Bouvard, rendît hommage à celui-ci, qui, comme l'on sait, — « par là fut placé dans son estime à une prodigieuse hauteur... »

§

Les « colombins ». — A propos de l'emploi de ce mot au pluriel, et particulièrement, dans l'expression : « avoir les colombins », signalons à M. Jehan Rictus qu'un des plus curieux parmi les journaux du front, *La Fine équipe* (feuille tirée à la polycopie et qui n'eut que deux numéros datés de 1915), a publié le quatrain suivant :

Qu'on chante sur la lyre et rythme sur les sistres
La gloire de Zézette, émule de Plébins,
Qui sous les tauben, ces colombes sinistres,
N'a jamais eu les colombins.

Ces vers sont signés de M. Jean Pellerin, l'auteur du *Copiste indiscret* et de *la Jeune fille aux pinceaux*.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, G. Roy (Marc TEXIER, successeur), 7, rue Victor-Hugo.

ÉDITIONS GEORGES CRÈS ET Cie
Maison de détail : 116, Boulevard Saint-Germain, Paris

VIENT DE PARAITRE :

JEAN TEDESCO

La Première Illusion

DU

Capitaine Tramp

Frises de Tito Saubidet

Un volume in-16 . . . . . 4 fr. 50

NOS DERNIERS SUCCÈS :

JULES RENARD : *Les Cloportes*, roman inédit . . . . . 4 fr. 50
DANIEL DE FOE : *Lady Roxana*, roman. . . . . 4 fr. 50
— *Moll Flanders*, roman . . . . . 4 fr. 50
GILBERT DE VOISINS : *L'Esprit Impur*, roman . . . . . 4 fr. 50
ELIE FAURE : *La Roue*, roman . . . . . 4 fr. 50
LOUIS DELLUC : *Le Train sans yeux*, roman. . . . . 4 fr. 50

En vente les derniers exemplaires de

ANDRÉ D. DE SEGONZAC

XXX DESSINS

NUS — ISADORA DUNCAN — IDA RUBINSTEIN — BOXEURS

Un album (28 × 28) . . . . . 8 fr. »
l'un des exemplaires sur Japon . . . . . 40 fr. »
l'un des exemplaires sur Chine . . . . . 40 fr. »

A l'occasion du 5e Anniversaire
de la 1re Bataille de la Marne, vient de paraître :

EDMOND PILON

SOUS L'ÉGIDE
DE LA
MARNE

32 GRAVURES HORS TEXTE

Un vol. in-16 BOSSARD " ÉDITIONS BOSSARD " *43, rue Madame,*
PARIS VIe.

PRIX : **3.90.** — Envoi franco de port.

Chemins de Fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

La Compagnie P.-L.-M. fait connaître qu'il reste encore de nombreux emplois vacants parmi ceux qu'elle vient de créer pour l'application de la journée de huit heures.

Pour permettre aux militaires démobilisés de poser leur candidature, la limite d'âge pour l'entrée à la Compagnie a été provisoirement reculée jusqu'à 34 ans. Cette limite est même portée à 39 ans pour les candidats ouvriers devant faire leur carrière à l'atelier.

Les candidats peuvent adresser leur demande :

Pour le Service de l'Exploitation ;

à Monsieur l'Ingénieur en Chef de l'Exploitation, 20, Boulevard Diderot, Paris (12e);

Pour le Service du Matériel et de la Traction :

à Monsieur l'Ingénieur en Chef du Matériel et de la Traction, 20, boulevard Diderot, Paris (12e);

Pour le Service de la Voie :

à Monsieur l'Ingénieur en Chef du Service de la Voie, 3, rue de Lyon, Paris (12e).

TEINDELYS

donne un teint de lys

Poudre idéale

Impalpable, adhérente, d'un parfum délicat conserve la fraîcheur de la jeunesse, embellit, efface les rides.

Poudre 4 fr., fo 5 fr. ; Crème 5 fr., fo 6. Savon 4 f., fo 5 fr. Eau 8 fr., fo 11 fr. Bain 3 fr., fo 4 fr. Lait 10 fr., fo 13 fr.

Aucun envoi contre remboursement.

ARYS
3, rue de la Paix
PARIS

Toutes Parfumeries et Grands Magasins

Chemin de fer de Paris à Orléans

Livraison à domicile des Bagages arrivant aux Gares de Paris-Quai d'Orsay et de Paris-Austerlitz pendant la période de rentrée des Vacances.

La Compagnie d'Orléans croit devoir rappeler aux voyageurs qu'un service spécial fonctionne pour la livraison à domicile des bagages arrivant à la gare du Quai d'Orsay.

A l'occasion des retours de vacances, la Compagnie a pris des mesures pour renforcer notablement ce service à partir du 30 août 1919 et, pour l'organiser, à titre d'essai, à la gare d'Austerlitz, également à partir du 30 août.

Il est, en outre, rappelé aux Voyageurs que tout colis présenté à l'enregistrement, comme bagage, doit porter une étiquette indiquant le nom et l'adresse du destinataire ainsi que la gare d'arrivée.

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RUE CONDÉ, PARIS-6e

GUILLAUME APOLLINAIRE

Calligrammes. *Poèmes de la Paix et de la Guerre (1913-1916)*, avec un portrait de l'auteur par Pablo Picasso, gravé sur bois par S. Jaudon. Vol. in-8°..... 8 »

LÉON BLOY

Au Seuil de l'Apocalypse, 1913-1915. Vol. in-18 5.95

Méditations d'un Solitaire en 1916. Vol. in-18..... 5.25

Dans les Ténèbres, avec un portrait de l'auteur dessiné par sa femme. Vol. in-18..... 5.25

GEORGES DUHAMEL

Vie des Martyrs, 1914-1916. Vol. in-18..... 5.25

Civilisation, 1914-1917 *(Prix Goncourt 1918).* Vol. in-18 5.25

La Possession du Monde. Vol. in-18 ..... 5.25

PAUL FORT

Anthologie des Ballades Françaises, 1897-1917. Vol. in-18..... 5.95

Les Enchanteurs. Vol. in 18..... 5.75

REMY DE GOURMONT

Pendant l'Orage. Préface de Jean de Gourmont. Vol. petit in-18. 3.00

Pendant la Guerre. *Lettres pour l'Argentine.* Vol. in-18..... 5.25

Lettres à l'Amazone, avec un frontispice et une lettre autographe inédite. Vol. in-18..... 5.75

FRANCIS JAMMES

Le Rosaire au Soleil, roman. Vol. in-18..... 5.25

Monsieur le Curé d'Ozeron, roman. Vol. in-18 ..... 5.25

La Vierge et les Sonnets, poèmes. Vol. in-18..... 4.90

RACHILDE

Dans le Puits, *ou la vie inférieure, 1915-1917*, avec un portrait de l'auteur en héliogravure. Volume in-18..... 5.25

ERNEST RAYNAUD

Baudelaire et la Religion du Dandysme (Collection *Les Hommes et les Idées*). Vol. in-16..... 1.50

HENRI DE RÉGNIER

L'Illusion héroïque de Tito Bassi, roman. Vol. in-18. 5.25

1914-1916, *Poésies.* Vol. petit in-18..... (sans majoration) 3.00

ÉMILE VERHAEREN

Les Ailes rouges de la Guerre, poèmes. Vol. in-18.... 5.25

Choix de Poèmes, avec une préface d'Albert Heumann, une bibliographie et un portrait. Vol. in-18..... 5.75

Les Flammes hautes, poèmes. Vol. in-18..... 4.90

BULLETIN FINANCIER

A l'exception d'un petit nombre de valeurs qui se montrèrent calmes, ou même eurent à supporter quelques allègements de positions, le marché s'est montré ferme et encore maintenant reste orienté à la hausse. D'ailleurs, la fin des vacances approche et fait prévoir une reprise générale des affaires.

L'allure de nos rentes est satisfaisante; le 3 o/o est plus hésitant à 61,10, tandis que le 5 o/o gagne près d'un demi-point à 88,50. Le 4 o/o 1917 ex-coupon s'inscrit à 70,80 et le 4 o/o 1918 à 71,50.

Les fonds d'États étrangers sont assez animés; sur la tension du change, l'Extérieure d'Espagne progresse à 137,35. Le Turc Unifié est sans animation et en nouvelle baisse à 71 fr., bien que, si l'on en croit une information du « Times », le conseil d'administration de la Dette publique Ottomane doive posséder suffisamment de fonds en caisse pour effectuer un paiement sur les intérêts arriérés.

Les emprunts russes, qui s'étaient dernièrement raffermis, reviennent aux environs de leur cours précédent.

Un vaste projet de réorganisation de nos chemins de fer destiné à combattre la crise des transports est en ce moment à l'étude; espérons que dans un avenir prochain les intérêts généraux de chacun n'auront qu'à s'en féliciter. On procède actuellement à une nouvelle émission d'obligations 5 o/o de 500 francs des chemins de fer de l'Etat au prix de 439,50, l'Est émet des obligations 3 o/o à 339,50 remboursables à 500 francs; enfin les Compagnies du Nord, du Midi et du P.-L.-M. ont également des émissions en cours. Durant cette dernière quinzaine, on constate une amélioration des plus sensible des actions de nos grands réseaux ferrés; Orléans 1010; Est 717; Nord 1084; Midi 831; P.-L.-M 775.

Les Établissements de crédit restent recherchés et se négocient à des cours en hausse: Société Générale 651; Crédit Lyonnais 1450 contre 1370; Banque de Paris 1544 au lieu de 1500. Cette dernière banque vient de décider de porter son capital social de 100 à 200 millions. Le Crédit Foncier de France gagne quelques points à 751 francs.

Parmi les entreprises électriques, la Thomson est en nouvelle et importante avance à 944 francs; la Compagnie Parisienne de distribution se tasse à 374 fr.

Aux valeurs métallurgiques et assimilées, l'action Péñarroya se rapproche du cours de 1300, gagnant plus de cent francs sur son cours précédent; les valeurs de navigations maritimes sont généralement bien disposées; Transatlantique 435; Messageries 450 francs.

Les valeurs cuprifères, un peu délaissées, perdent quelques fractions, bien que se relevant en clôture sur les meilleures indications de New-York; Rio 1860: Boléo 885; Tharsis 160; Montecatini 134.

C'est encore l'irrégularité qui prédomine sur les industrielles russes, le Platine et Taganrog font assez bonne contenance tandis que Bakou se tasse aux environs de 1.690 francs; dans le groupe des valeurs de produits chimiques et d'engrais, les Phosphates Tunisiens progressent à 475 francs et Alais-Camargue se maintient aisément à 830 francs.

On s'occupe de favoriser chez nous l'emploi du pétrole sous toutes ses formes, il n'est donc pas surprenant de constater la bonne tendance des valeurs de ce groupe: Royal Dutch (100 fl.), 2660; Franco-Wyoming ord, 136; Shell, 375 francs.

Dans le compartiment des caoutchoutières, on reste généralement ferme, les cours de la matière première s'étant raffermis; la Financière vaut 369 francs, Padang 395 francs, Malacca 237 francs; aux mines Sud-Africaines l'animation reste assez grande et la plupart de ces titres s'inscrivent en plus-value.

L'action Paris-Maroc introduite au Marché officiel le 4 septembre a provoqué de nombreuses transactions au-dessus de 200 francs.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris-6e

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Critique
Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 16 de chaque mois et forme tous les ans six volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires et une Table par Noms d'Auteurs.

Sa liberté d'esprit lui conférerait déjà un caractère assez exceptionnel; sa « Revue de la Quinzaine » lui assigne dans la presse universelle une place unique. Cette partie de la revue appartient tout entière à l'actualité : c'est, si l'on veut, du journalisme « criblé », débarrassé de ce qui est par trop éphémère. La « Revue de la Quinzaine » est d'une variété sans limite, car aux chroniques fondamentales et de roulement régulier se joignent, éventuelles, toutes les rubriques que commandent les circonstances. Elle constitue ainsi un organe d'une extrême souplesse. Et comme elle est attentive à tout ce qui se passe, à l'étranger aussi bien qu'en France, dans presque tous les domaines, et ne laisse échapper aucun événement de quelque importance, elle présente un caractère encyclopédique de premier ordre.

On voit combien le *Mercure de France* s'éloigne de la conception habituelle des revues, et que mieux que toute autre revue, cependant, il est la chose que signifie ce mot. En outre, alors que l'intérêt des autres périodiques est momentané, puisque la totalité de leurs matières paraît en volumes à bref délai, il garde une évidente valeur documentaire, les deux tiers de ce qu'il publie ne devant jamais être réimprimés.

Complété de tables méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

PRIX DU NUMÉRO

France..... 1 fr. 50 | Étranger..... 1 fr. 75

ABONNEMENT

Les abonnements partent de tous les numéros.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an.....	32 fr.	Un an.....	37 fr.
Six mois.....	17 »	Six mois.....	20 »
Trois mois.....	9 »	Trois mois.....	11 »

Envoi franco d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*, sur demande adressée rue de Condé, 26, Paris (6e).

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, G. Roy (Marc Texier, Sr), 7, rue Victor-Hugo.